ALBUM

DU

CANADIEN

Choix de morceaux litteraires, historiques, scientifiques
et artistiques.



QUEBEC :

IMPRIMERIE DU CANADIEN,
N° 13, RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.
1849.

HISTOIRE

VERITABLE ET NATVRELLE

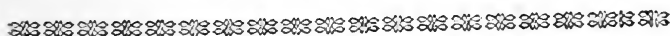
DES

MŒVRS ET PRODVCTIONS

DV PAYS DE LA

NOVVELLE-FRANCE,

VVLGAIREMENT DITE LE CANADA.



EPISTRE.



A Monseignevr Colbert, conseiller du Roy en son Conseil Royal, Intendant des Finances, et Sur-Intendant des Bastiments de Sa Majesté, Baron de Seignelay, etc.

Monseignevr,

Ayant fait vne Histoire Naturelle succinte, mais véritable, de la Nouuelle-France, qui est arrosée du grand fleuue S. Laurens, et des Lacs et riuières qui s'y vont rendre ; i'ay creu que cét ouurage vous estoit deu, Dieu vous ayant donné pour ce pays vn amour particulier, qui sans doute ira croissant, lors que vous aurez esté plus amplement informé de la bonté et de la beauté de toutes nos contrées. C'est le sentiment commun de tous ceux qui vous connoissent, que l'vnique chose qui ayt pouuoir sur vostre esprit, est de vous faire bien connoistre, qu'il y va de la gloire du Roy, et des

interests de la France ; et qu'en suite l'on peut tout se promettre de vos soins et de vostre credit. Cela estant, i'ay creu, Monseignevr, que ce narré pourroit contribuer quelque chose aux inclinations que vous auez déja, de faire fleurir nostre Nouuelle-France, et d'en faire vn monde nouueau : lors que vous verrez dans la simplicité de mon stile, qui est sans artifice, que vrayment elle merite d'estre peuplée, et qu'elle peut aisément receuoir les décharges de l'Ancienne-France qui est si abondante en hommes, que les Royaumes et les Colonies estrangeres s'en peuplent de iour en iour. Ne vaut-il pas mieux que le Roy conserue ses sujets, les faisant passer dans la Nouuelle-France, et que le nom François soit également florissant en l'vn et en l'autre Monde, dans l'Amerique et dans l'Europe. I'aurois sujet de craindre que cet Ouurage ne fust pas bien receu de ceux qui recherchent les ornemens de nostre Langue, si ie ne me ressouuenois qu'ayant eu l'honneur l'année derniere de parler à sa Majesté, et de luy répondre à plusieurs questions qu'il me faisoit sur le Pays de la Nouuelle-France ; tant s'en faut qu'il se rebutast de mes réponses simples et naïues, qu'au contraire il eut la bonté d'en témoigner de l'agréement ; I'ai creu, Monseignevr, que vous n'auriez pas moins de bonté pour moy, et que receuant ce petit present, que ie vous offre d'vn grand cœur, vous le protegerez, et vous me permettrez de me dire,

Monseignevr,

De la Ville des Trois-Riuières, en la Nouuelle-France, le 8. Octob. 1663.

Vostre très-humble &
très-obeïssant seruiteur,

Pierre Bovcher.

AVANT-PROPOS.



Mon cher Lecteur, vous sçaurez que deux raisons m'ont porté à faire ce petit Traité. La premiere est, que i'ay esté engagé par quantité d'honnestes gens, que i'ay eu l'honneur d'entretenir pendant que i'ay esté en France, et qui ont pris vn grand plaisir d'entendre parler de ce pays icy, et de se voir desabusez de quantité de mauuaises opinions qu'ils en auoient conceu : en suite de quoy ils m'ont prié de leur enuoyer vne petite Relation du Pays de la Nouuelle-France, c'est à dire ce que c'est du Pays, et ce qui s'y trouue, afin de le faire sçauoir à leurs amis. Le nombre de ceux qui m'en ont prié estant grand, je n'aurois pû que malaisément y satisfaire ; c'est pourquoy ie me suis resolu de faire imprimer la presente Description, et les prier d'y auoir recours.

La seconde raison, c'est qu'ayant veu l'affection que Sa Majesté temoignoit auoir pour sa Nouuelle-France et la resolution qu'il a prise de détruire les Iroquois nos ennemis, et de peupler ce Pays icy, i'ay pensé que i'obligerois beaucoup de monde, de ceux qui auroient quelques desseins d'y venir, ou d'y faire venir quelques-vns de leurs alliez, de leur pouuoir faire connoistre le Pays auant que d'y venir.

Il y a long-temps que i'auois cette pensée et i'attendois toûjours que quelqu'vn mist la main à la plume pour cét effet : mais voyant que personne ne s'en est mis en deuoir, ie me suis resolu de faire la presente description, en attendant que quelqu'autre la fasse dans vn plus beau stile : car pour moy, ie me suis contenté de vous d'écrire simplement les choses, sans y rechercher le beau langage ; mais bien de vous dire la verité auec le plus de naïueté qu'il m'est possible, et le plus briévement que faire se peut ; obmettant tout ce que ie crois estre superflu, et ce qui ne seruiroit qu'à embellir le discours.

Ie ne vous diray quasi rien qui n'aye déja esté dit par cy-deuant, et que vous ne puissiez trouuer dans les Relations des RR. PP. Iesuites, ou dans les Voyages du Sieur de Champlain : mais comme cela n'est pas ramassé dans vn seul liure, et qu'il faudrait lire toutes les Relations pour trouuer ce que i'ay mis icy ; ce vous sera vne facilité, sur tout pour ceux qui n'ont autre dessein que de connoistre ce que c'est du pays de la Nouuelle-France, et qui ne se mettent pas en peine de ce qui s'y est passé, ny de ce qui s'y passe. C'est la raison pour laquelle ie n'en parleray point, quoy qu'il y ayt eu quelque chose cette année de bien extraordinaire, dont ie n'auois rien veu de semblable, depuis environ trente ans qu'il y a que ie suis dans ce Pays icy ; qui est vn tremble-terre qui a duré plus de sept mois, sur tout vers Tadoussac, où il s'est fait sentir extraordinairement ; il s'est fait là des remüemens admirables. Nous en auons eu dans les commencemens des atteintes aux Trois-Riuières, et mesme iusques au Mont-Royal. Mais ce qui est de plus aymable en tous ces bouleuersemens et ces secousses épouuantables ; c'est que Dieu nous a tellement conserué, que pas vne seule personne n'en a receu la moindre incommodité. Ie n'en diray pas dauantage, les Peres Iesuites en font la description, auec tous les effets qu'il a produit, dans leur Relation que vous pourrez voir

auec bien plus de plaisir, le tout y estant mieux d'écrit que ie ne le pourois pas faire. Vous verrez cy-apres les auantages que l'on peut tirer de ces pays pour le temporel, ie veux dire pour les biens de la terre.

Pour le Spirituel, l'on ne peut rien desirer de plus. Nous auons vn Euesque dont le zele et la vertu sont au delà de ce que i'en puis dire : il est tout à tous, il se fait pauure pour enrichir les pauures, et ressemble aux Euesques de la primitiue Eglise. Il est assisté de plusieurs Prestres seculiers, gens de grande vertu ; car il n'en peut souffrir d'autres. Les Peres Iesuites secondent ses desseins, trauaillant dans leur zele ordinaire infatigablement pour le salut des François et des Sauuages.

En vn mot, les gens de bien peuuent viure icy bien contens ; mais non pas les meschans, veu qu'ils y sont éclairez de trop prés : c'est pourquoy ie ne leur conseille pas d'y venir ; car ils pourroient bien en estre chassez, et du moins estre obligez de s'en retirer, comme plusieurs ont déja fait ; et ce sont ceux-là proprement qui décrient fort le Pays, n'y ayans pas rencontré ce qu'ils pensoient.

Ie ne doute pas que ces gens-là, qui ont esté le rebut de la Nouuelle-France, quand ils entendront lire cette mienne Description, ne dise que j'aiouste à la verité : et peut-estre encore quelques autres personnes diront le mesme, non pas par malice, mais par ignorance : Ie vous asseure, mon cher Lecteur, que i'ay veu la plus grande partie de tout ce que ie dis, et le reste ie le sçay par des personnes tres-dignes de foy.

Ie sçay bien que vous trouuerez d'autres fautes, et quantité mesme contre l'ordre de la narration ; mais ie crois que vous me les pardonnerez bien volontiers, quand vous considererez que ce n'est pas mon mestier de composer ; que d'ailleurs je n'ay fait ce petit abregé de la Nouuelle-France, que pour obliger diuerses personnes, en attendant que quelque meilleure plume le fasse plus exactement, et dans vn

plus beau stile ; c'est en partie pour cela que i'ay obmis quantité de belles choses dignes d'vn Lecteur curieux, et n'ay cherché qu'à estre le plus bref qu'il m'a esté possible, et cependant donner à connoistre ce qui est absolument necessaire.

Extrait du Catalogue d'Ouvrages sur l'Histoire de l'Amérique, de M. Faribault.

78. Boucher (Pierre), *gouverneur des Trois-Rivières en Canada.*—Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada : *Paris*, chez Florentin Lambert, rue St. Jacques, à l'Image St. Paul, petit *in*-12.

" L'auteur de ce petit ouvrage n'est pas le Père Pierre Boucher, Jésuite,
" comme l'ont cru le Père Le Long et M. l'Abbé Lenglet, mais le Sieur
" Boucher qui a été Gouverneur des Trois-Rivières, et un des premiers
" habitants de la Nouvelle-France : il est mort âgé de près de cent ans. Il
" avait été député à la cour pour représenter les besoins de la colonie, et
" ce fut lors de ce voyage en France qu'il fit imprimer cette relation, qui
" ne comprend qu'une notice assez superficielle, mais fidèle, du Canada,
" dit le Père de Charlevoix.—(*M. de Fontette.*)

HISTOIRE NATVRELLE

DE

CANADAS.



DE LA NOUUELLE-FRANCE EN GENERAL.

Chapitre I.

Parlant de la Nouuelle-France en general, ie peux dire que c'est un bon pays, et qui contient en soy vne bonne partie de ce que l'on peut desirer. La terre y est tres-bonne, y produit à merueille, et n'est point ingratte ; nous en auons l'experience. Le pays est couuert de tres-belles et épaisses forests, lesquelles sont peuplées de quantité d'Animaux, et de diuerses especes, et ce qui est encor plus considerable, c'est que les dites forests sont entre-coupées de grandes et petites riuieres de tres bonnes eaux, avec quantité de sources et belles fontaines ; de grands et petits lacs, bordez aussi bien que les riuières de belles et grandes prairies, qui produisent d'aussi bonnes herbes qu'en France. Dans ces lacs et riuieres, il s'y trouue grand nombre de toutes sortes de Poissons, tres-bons et delicats ; il s'y rencontre aussi grande quantité de Gibier de riuiere : le Pays est fort sain ; les Animaux qu'on amene de France se nourrissent fort bien ; on y void plusieurs plantes rares qui ne se trouuent point en France ; il y a peu de plantes qui soient nuisibles à l'homme, et, au contraire, il y a beaucoup de simples qui ont des effets merueilleux. Il y a aussi peu

d'Animaux mal-faisans : on a découuert des fontaines d'eau salée, dont l'on peut tirer de tres-bon sel, et d'autres qui sont mineralles. Il y en a vne au Pays des Iroquois, qui jette vne eau grasse, qui est comme de l'huile, et dont on se sert en beaucoup de choses au lieu d'huile. Il y a aussi plusieurs mines, à ce que l'on dit : ce dont ie suis asseuré, c'est qu'il y en a de fer et de cuiure en plusieurs endroits ; diuerses personnes, dignes de foy, m'ont asseuré qu'il y en a vne de plomb fort abondante, et qui n'est pas bien loin de nous ; mais comme c'est sur le chemin par où passent nos Ennemis, on n'a encore ozé y aller pour en faire la decouuerte. Les climats y sont differens selon les lieux ; mais ie puis tousiours dire en gros, qu'aux lieux les plus froids, l'Hyuer y est plus guay qu'en France. Ie donneray vne plus parfaite connoissance, quand ie traitteray de chaque chose en particulier, comme j'espère faire pour la satisfaction du Lecteur.

La Nouuelle-France est vn tres-grand Pays, qui est coupé en deux par un grand fleuue nommé le Fleuue Saint Laurens : son emboucheure commence à Gaspé, et a cinquante lieües de large ; pour sa longueur nous n'en sçauons autre chose, sinon qu'il prend son origine du lac des Hurons, autrement appelé la Mer-douce, que l'on tient auoir enuirons trois-cens lieües de contour : de sorte qu'il se trouue que, depuis Gaspé jusques au dit lac, il y a prés de cinq cens lieües, par le circuit qu'elle fait.

Dans ce dit lac, ou mer-douce, se décharge vn autre lac appelé lac Superieur, lequel ne luy cede gueres, selon le rapport qui nous en a esté fait par les Sauuages de ces Pays-là, et mesme par des François qui en sont venus depuis peu.

Tout ce grand Pays nous demeure inconnu, à cause de la guerre des Iroquois, qui nous empeschent d'en faire la découuerte, comme il seroit souhaitable.

Il est vray que ce Pays de la Nouuelle-France a quelque

chose d'affreux à son abord ; car, à voir l'Isle de Terre-neufve, où est Plaisance, les Isles Saint Pierre, le Cap de Baye, l'Isle Saint Paul, et les autres Terres de l'entrée du Golfe, tout cela donne plus d'effroy et d'enuie de s'en éloigner, que de desir d'y vouloir habituer ; c'est pourquoy ie ne m'estonne pas si ce Pays a demeuré si long-temps sans estre habitué. Ie trouue, apres tout consideré, qu'il ne luy manque que des habitans. C'est la raison qui m'a obligé à faire ce petit Traité, pour informer auec verité tous ceux qui auroient de l'inclination pour le Pays de la Nouuelle-France, et qui auroient quelque volontez de s'y venir habituer, et pour oster la mauuaise opinion que le vulgaire en a, et que mal-à-propos on menace d'enuoyer les garnemens en Canadas comme par punition ; vous asseurant que, tout au contraire, il y a peu de personnes de ceux qui y sont venus, qui ayent aucun dessein de retourner en France, si des affaires de grande importance ne les y appellent ; et ie vous diray sans déguisement, que, pendant mon sejour à Paris et ailleurs, l'année precedente, j'ay fait rencontre de plusieurs personnes assez à leur aise, qui avaient esté par cy-devant Habitans de notre Canada, et qui s'en estoient retirez à cause de la guerre, lesquels m'ont asseuré qu'ils estoient dans vne grande impatience d'y reuenir : tant il est vray que la Nouuelle-France a quelque chose d'attrayant pour ceux qui en sçauent gouster les douceurs.

Pour vous rendre la suitte de ce traitté plus intelligible, ie vous diray la distance qui se trouue de lieux à autres qui sont habitez ou qui sont remarquables pour leurs Havres, ou pour autres choses.

Nous lairons donc toute l'entrée du Golfe, dont j'ay parlé cy-dessus, comme d'vn pays qui ne vaut pas la peine qu'on en écriue rien ; Nous dirons seulement que depuis l'Isle Percée jusques à Gaspé, il y a sept lieües ; de Gaspé à Tadoussac, quatre-vingt-trois lieües ; de Tadoussac iusques à Quebec, trente lieües ; de Québec iusques aux Trois-

Riuieres, trente lieües ; des Trois-Riuieres au Mont-Royal, trente lieües ; des Trois-Riuieres iusques aux Iroquois d'en-bas, nommez Anieronnons, qui sont proches de la Nouuelle-Hollande, il y a environ quatre-vingt lieües ; du Mont-Royal iusques aux Iroquois du milieu, nommez Onnontagueronnons, il y a pareillement enuiron quatre-vingt lieües ; du Mont-Royal iusques au Pays où demeuroient autrefois les Hurons, il y a deux cens lieües ; tout ce grand fleuue et ces grands lacs sont remplis de belles Isles de toute sorte de grandeur.

La grande Riuiere vient du Couchant au Leuant. L'eaü en est salée iusques au Cap Tourmente, qui est sept lieües au-dessous de Quebec ; l'on compte de Quebec sur le grand Banc de Terre-neufve où l'on va pescher les Molües, trois cens lieües.

Aux enuirons de l'Isle Percée, il se trouue grand nombre d'huitres en écailles, qui sont parfaitement bonnes. Il y a aussi en ces quartiers-là un costeau de charbon de terre ; il y a pareillement un peu plus deça vne Platrière. Il me reste à vous dire par quelle hauteur sont nos habitations, pour vous rendre le tout plus intelligible.

Vous sçaurez donc que Gaspé est par les quarante-neuf degrez et dix minutes ; Tadoussac par les quarante-huit degrez et un tiers ; Quebec par les quarante-six trois quarts ; les Trois-Riuieres par lés quarante-six ; Mont-Royal par les quarante-cinq ; les Iroquois du Milieu, où on auoit habituée cy-devant, nommez Onnontagueronnons, par les quarante-deux et un quart.

BRIEFUE DESCRIPTION DE QUEBEC, ET DE QUELQUES AUTRES LIEUX.

Chapitre II.

Comme ie seray obligé, daus la suitte de mon discours, de parler souuent de Quebec, qui est la principale habitation

que nous ayons en la Nouuelle-France, et le lieu qui a esté le premier habité par les François, i'ay creu qu'il estoit à propos que j'en fisse dés le commencement une grossière description, afin de donner plus d'intelligence au Lecteur.

Quebec est donc la principale habitation où reside le Gouuerneur General de tout le Pays, il y a vne bonne forteresse et vne bonne garnison : comme aussi vne belle Eglise qui sert de Paroisse, et qui est comme la Cathedral de tout le Pays. Le Service s'y fait avec les mesmes ceremonies que dans les meilleures Paroisses de France : c'est aussi dans ce lieu que reside l'Euesque. Il y a vn College de Iesuites, vn Monastere d'Urselines qui instruisent toutes les petites filles, ce qui fait beaucoup de bien au Pays ; aussi bien que le College des Iesuites pour l'instruction de toute la jeunesse dans ce Pays naissant. Il y a pareillement vn couuent d'Hospitalieres qui est vn grand soulagement pour les pauures malades. C'est d. mmage qu'elles n'ont dauantage de revenu. Quebec est situé sur le bord du grand fleuue Saint Laurens, qui a enuiron vne petite lieüe de large en cet endroit là, et qui coule entre deux grandes terres éleuées ; cette forteresse, les Eglises et les Monasteres et les plus belles maisons sont basties sur le haut ; plusieurs maisons et magasins sont bastis au pied du costeau, sur le bord du Grand Fleuue, à l'occasion des nauires qui viennent jusques-là, car c'est là le terme de la navigation pour les nauires ; l'on ne croit pas qu'ils puissent passer plus auant sans risque.

Vne lieüe au dessous de Quebec la riuière se separe en deux, et forme vne belle Isle, que l'on appelle l'Isle d'Orleans, qui a enuiron dix-huit lieües de tour, dans laquelle il y a plusieurs Habitans ; les terres y sont fort bonnes, il y a aussi quantité de prairies le long des bords.

Quebec est basty sur le roc, et en creusant les caues on tire de la pierre de quoy faire les logis ; toutesfois cette pierre n'est pas bien bonne, et elle ne prend pas le mortier ;

c'est un espece de marbre noir ; mais à une lieüe de là, soit au dessus ou au-dessous, on en trouue qui est parfaitement bonne sur le bord du dit fleuue, qui se taille fort bien. On trouue dans Quebec de la pierre à chaux, et de la terre grasse pour faire de la brique, paué, thuile, et autres choses semblables ; quatre ou cinq cens pas au dessous de la forteresse, la terre est coupée par vne belle riuiere, nommée la riuiere Saint Charles, qui a pres d'une lieüe de large en sa decharge dans la grande riuiere, quand la marée est haute ; car de marée basse, elle est presque toute à sec, ce qui est vne belle commodité pour bien prendre du poisson, qui est vn bon rafraichissement aux Habitans de ce lieu-là, surtout le printemps qu'il s'y pesche une infinité d'Alozes. Au dessous de cette riuiere le pays deuient plat, et est habité iusques à sept lieües en bas ; les marées y sont parfaitement reglées, elles descendent sept heures et montent cinq, et chaque fois retardent de trois quarts d'heure.

Quebec est situé du costé du Nort, et est habitué assez auant dans les terres, qui s'y sont trouuées bonnes. Il est habitué aussi trois lieües en montant ; mais les terres n'y sont pas si bonnes : comme pareillement du costé du Sud, les terres, quoy que bonnes, y semblent un peu plus ingrates.

La pesche est abondante dans tous ces quartiers là de quantité de sortes de poissons, comme Esturgeons, Saumons, Barbües, Bar, Alozes et plusieurs autres ; mais ie ne puis obmettre vne pesche d'Anguille qui se fait en Automne, qui est si abondante, que cela est incroyable à ceux qui ne l'ont pas veu. Il y a tel homme qui en a pris plus de cinquante milliers pour sa part. Elles sont grosses et grandes et d'vn fort bon goust, meilleures qu'en France de beaucoup ; on en sale pour toute l'année, qui se conseruent parfaitement bien et sont d'vne excellente nourriture pour les gens de travail.

La chasse n'est pas si abondante à present proche de Quebec comme elle a esté : le Gibier s'est retiré à dix ou

douze lieües de là. Il reste seulement des Tourterelles ou des Biseaux qui sont icy en abondance tous les Estez : il s'en tüe iusques dans les Iardins de Quebec et des autres habitations ; elles durent seulement quatre mois de l'année.

On y seme de toutes sortes de choses, tant dans les champs que dans les iardins, tout y uenant fort bien, comme ie diray cy-apres, nonobstant la longueur de l'Hyuer.

Puisque ie suis tombé sur l'Hyuer, ie diray vn petit mot en passant des saisons : on n'en compte proprement que deux, car nous passons tout d'vn coup d'vn grand froid à vn grand chaud, et d'vn grand chaud à vn grand froid ; c'est pourquoy on ne parle que par Hyuer et Esté. L'Hyuer commence incontinent après la Toussaints ; c'est à dire les gelées et quelque tems après les neiges viennent, qui demeurent sur la terre iusques enuiron le quinzième d'Auril pour l'ordinaire : car quelques fois elles sont fondues plus tost, quelques fois aussi plus tard ; mais d'ordinaire c'est dans le seizième que la terre se trouue libre et en estat de pousser les plantes et d'estre labourée.

Dés le commencement de May, les chaleurs sont extrémement grandes, et on ne diroit pas que nous sortons d'vn grand Hyuer : cela fait que tout auance, et que l'on void en moins de rien la terre parée d'vn beau verd ; et en effet, cela est admirable de voir que le bled qu'on seme dans la fin d'Auril, et iusques au vingtième de May, s'y recueille dans le mois de Septembre et est parfaitement beau et bon : et, ainsi, toutes les autres choses auancent à proportion ; car nous voyons que les choux pommez, qui se sement icy au commencement de May, se replantent dans le vingt ou uingt-quatrième de Iuin, se recueillent à la fin d'Octobre, et ont des pommes qui pezent des quinze à seize liures.

Pour l'Hyuer, quoy qu'il dure cinq mois et que la terre y soit couuerte de neiges, et que pendant ce tems le froid y soit vn peu aspre, il n'est pas toutes fois desagreable : c'est vn froid qui est guay, et la pluspart du tems ce sont des

iours beaux et serains, et on ne s'en trouue aucunement incommodé. On se promene par tout sur les neiges, par le moyen de certaines chausseures, faites par les Sauuages, qu'on appelle Raquettes, qui sont fort commodes. En verité, les neiges sont icy moins importunes que ne sont les boües en France.

Les saisons ne sont pas égales par tout le Pays : aux Trois-Riuieres, il y a prés d'vn mois moins d'Hyuer ; au Mont-Royal, enuiron six semaines ; et chez les Iroquois, il n'y a qu'enuiron vn mois d'Hyuer. Quebec, quoy que moins fauorable pour les saisons et pour l'aspect du lieu qui n'a pas tant d'agrément, a, toute fois, un très-grand auantage à cause du nombre d'Habitans, et qu'il est l'abord des nauires qui viennent de France.

Tadoussac est vn lieu où les nauires abordoient autrefois, et où ils faisoient leurs décharges auant qu'on ozast les faire monter jusques à Quebec : tout ce qu'il y a de considérable, c'est vne belle anse en cul de sac, où les nauires sont bien à l'abry, l'anse y estant profonde et de bonne ancrage.

Il y a vne belle riuiere, nommée le Saguené, qui passe tout à trauers : on y a faist bastir vne chapelle, vn magazin et vne petite forteresse, à l'occasion de plusieurs Sauuages qui y passent l'Esté ; mais il n'y a personne qui y habite, le pays n'estant pas propre tant pour les terres que pour la saison, quoy que la pesche y soit fort bonne.

Mais disons vn mot de l'habitation des Trois-Riuieres : c'est vn fort beau pays à voir, un pays plat, point montagneux, qui a de fort beaux bois : plusieurs riuieres et lacs entrecoupent ses terres qui sont toutes bordées de belles prairies, ce qui fait qu'il y a quantité d'Animaux, et surtout des Elans, Caribous et Castors, et très-grand nombre de Gibier et de Poisson.

Les terres que l'on a commencé à deserter sont sablonneuses, mais qui ne laissent pas de produire à merveille, estant vn sable gras au dessus. On s'est basti seulement du costé du Nort.

Il y a comme deux habitations séparées par vne grosse riuiere, on l'appelle les Trois-Riuieres, à cause qu'estant entrecoupée par des Isles, elle fait comme trois riuieres en ce lieu là, qui vient de dedans les terres du costé du Nort.

Mont-Royal, qui est la derniere de nos habitations Françoises, est plus auancée dans les terres. Elle est située dans vne belle grande Isle, nommée l'Isle du Mont-Royal ; les terres y sont fort bonnes. C'est terre noire ou pierreuse, qui produit du grain en abondance : tout y vient parfaitement bien ; mais surtout les melons et les oignons : la pesche et la chasse y est tres-bonne : tout le Pays d'alentour est parfaitement beau, et tant plus l'on monte en haut du costé des Iroquois, plus le Pays y est agréable : c'est vn Pays plat, vne forest où les arbres sont gros et hauts extraordinairement ; ce qui monstre la bonté de la terre, ils y sont clairs et point embarassez de petit bois : ce serait vn Pays tout propre à courir le Cerf, dont il y a abondance, s'il y auait en ce Pays des Habitans qui eussent des cheuaux pour cela, et que l'Iroquois eust esté un peu humilié, ou pour mieux dire dompté : la pluspart de ces arbres sont des chesnes.

Mais ne nous amusons pas si long-tems sur les chemins, et entrons tout d'vn coup dans le grand lac des Iroquois, apres auoir passé au trauers de plus de deux cens Isles qui sont à l'entrée, dont les deux tiers ne sont que prairies, et l'autre tiers, des rochers en pain de sucre. Laissons à droit et à gauche, et dans les Isles vn grand nombre de bestes qu'on y rencontre, qui sont quelquefois plus de cinq cens tout d'vne bande.

Ce Pays des Iroquois dont ie veux parler et qui est sur le bord de nostre grand fleuue, puisqu'il passe au travers de leur grand Lac, est un fort bon Pays et bien agreable : la terre en est parfaitement bonne et la meilleure que l'on puisse rencontrer ; ainsi qu'on peut juger par les arbres. Il ne s'y rencontre quasi point de sapinieres, mais au contraire rien

que beaux bois, qui sont chesnes, chastagniez, noyers, hestres, bois blanc, meuriers, et quantité d'autres beaux arbres dont nous n'auons point de connoissance en ces quartiers, ce qui est cause que je n'en sçais pas les noms ; Les arbres fruitiers sont plus en abondance. Comme aussi la chasse des bestes fauues et du Gibier. Il y a plusieurs fontaines d'eau salée, dont l'on fait de très-beau et bon sel. La quantité des prairies est admirable : et les quatre Saisons y sont comme en France, sinon que l'Hyuer n'y est pas si long ; la pesche y est abondante, surtout de Saumon, Esturgeon, Barbuë et Anguille, dont il y a des quantitez prodigieuses : tous ces grands Pays-là sont de mesme.

Ie ne parleray point du Pays des Hurons, puisqu'il est abandonné tant des François que des Sauuages qui ont esté obligez de le quitter, à cause des Iroquois : le Pays est très-beau et bon, presque tout deserté comme en France, situé sur le bord du grand Lac, qui a trois cens lieuës de circuit, et qui est remply d'vn nombre infiny d'Isles de toutes façons, beau bois, bonne terre, abondance de chasse et de pesche en toute saison, l'Hyuer y dure quatre mois. I'y ay veu vne pesche qui est fort agreable, qui se fait aussi bien l'Hyuer sous les glaces que pendant l'Esté ; c'est celle du Haran, dont il y a abondance. Ce qui est encor beau à voir en ce Pays-là, ce sont plusieurs petits lacs d'vne lieuë et de deux lieuës de tour, qui se voyent au milieu de ces terres deffrichées, bordées de prairies tout à l'entour, et en suitte d'vn petit bois, d'où sortent quantité de Cerfs qui viennent paistre ; de sorte qu'allant à l'affust, on ne peut manquer de faire coup ; et à la saison vous les voyez tous chargez de Gibier de riuiere. Les Coqs-d'Indes et autres oyseaux se trouuent dans les champs. Mais ie ne vous veux, et ie ne puis pas faire la description de tous les beaux lieux de ces Pays-là, ny des commoditez qui s'y rencontrent, et estre bref comme ie pretens.

DESCRIPTION DES TERRES DONT NOUS AUONS CONNAISSANCE.

Chapitre III.

Ie crois qu'il n'est pas hors de propos de vous faire icy vne petite description des Terres dont nous auons connnaissance, comme elles sont differentes en diuers lieux, soit pour la forme, la bonté et la nature de la terre.

Ie ne vous parleray point des premieres qu'on rencontre venant de France, puisqu'elles ne valent pas la peine que l'on en parle, en comparaison des autres : à proprement parler, ce ne sont pas des terres, mais de grands rochers horribles à voir.

Depuis l'Isle Percée qui est l'emboucheure du fleuue jusques vis à vis de Tadoussac, du costé du Sud, que les nauires frequentent quand ils montent à Quebec, toutes les terres paroissent hautes, et la pluspart grandes montagnes : c'est ce qui a donné le nom aux Monts Nostre-Dame, qui tiennent vne partie de ce chemin là, et l'on dit qu'ils ne sont quasi iamais decouuerts de neige, et par consequent inhabitables : ce n'est pas qu'il n'y ait entre les dites Montagnes et le bords du grand Fleuue, quatre, cinq, et quelquefois huit lieuës de plat-pays, et que tout ce Pays ne soit coupé d'espace en espace par de belles riuieres. Ie le juge toute fois fort malpropre pour estre habité, sinon Gaspé que j'estime fort propre à faire vne habitation : c'est vne Baye qui entre dans les terres assez auant, et qui fait vn bassin propre à mettre les Nauires à l'abry.

Dans le fond de la Baye, les terres paroissent fort propres à habiter. D'ailleurs, il y a grande pesche de Moluë en ces quartiers-là.

Il y a aussi trois autres beaux Havres dix ou douze lieuës au dessous sçauoir ; l'Isle Percée, Bonauenture et Miscou,

où toutes les années des Nauires vont à la pesche de la Moluë en tous ces Havres. Ce seroit vn lieu tres-propre pour avoir correspondance auec Quebec, puisqu'on y va facilement auec des Barques et des Chalouppes.

Là au droit se voit l'Isle d'Anticosti, dont ie ne vous parleray pas, n'y ayant point esté, seulement ay-je ouy dire que c'estoit vne fort belle terre, aussi-bien que la coste du Nort, depuis Tadoussac descendant en bas, dans laquelle on rencontre quantité de belles riuieres, bien profondes et grandement poissonneuses; mais surtout, abondantes en Saumons ; il y en a des quantitez prodigieuses, selon le raport que m'en ont fait ceux qui y ont esté.

Depuis Tadoussac jusques à sept lieuës proche de Quebec, que l'on nomme le Cap-Tourmente, le Pays est tout à fait inhabitable, estant trop haut et tout de roche, et tout a fait escarpé. Ie n'y ay remarqué qu'un sevl endroit, qui est la Baye St. Paul, enuiron sur la moitié du chemin, et vis-à-vis l'Isle aux Coudres, qui paroist fort belle lorsqu'on y passe, aussi bien que toutes les Isles qui se trouuent depuis Tadoussac jusques à Quebec, lesquelles sont toutes propres à estre habitées. Ie n'en fais point de description en particulier, n'ayant dessein que de vous donner qu'vne briefue connoissance de tous le Pays, et de quelques lieux principaux.

La coste du Sud depuis Tadoussac jusques à Quebec est fort belle, et vne terre plus basse et qui paroist, par les arbres dont elle est chargée, estre fort bonne. Il y a plusieurs belles riuieres toutes remplies de poissons et de gibier dans la saison ; il se trouue de belles prairies le long de la coste, ce qui fait qu'il y a quantité de bestes fauues.

Depuis Quebec jusques aux Trois-Riuieres, du mesme costé du Sud, les terres sont assez belles, et il y a d'assez beau bois ; mais elles sont éleuées jusques à six ou sept lieuës au dessous des Trois-Riuieres, où elles commencent à estre basses, belles, vnies : et cela continuë jusques dans le Pays des Iroquois. Ces terres sont parfaitement bonnes, entre-

coupées de riuieres, garnies de lacs par endrois. Quantité de prairies se rencontrent non seulement le long du fleuue, à l'entour des lacs dans ces petites riuieres, mais encore dans les terres : ce qui fait que la chasse y est abondante, tant d'Oyseaux que d'Animaux.

Du costé du Nort, depuis le Cap-Tourmente, qui est sept lieuës plus bas que Quebec, jusques au Cap-Rouge, qui est trois lieuës au dessus; cela est habité le long du grand fleuue ; depuis le Cap-Rouge jusques à la riuiere Sainte Anne, qui font enuiron dix-sept lieuës de Pays en montant, les terres y sont assez belles ; mais l'abord n'en est pas si agreable, à cause que la pluspart de la coste est pierreuse. Il ne laisse pas de s'y trouver de belles riuieres, et des prairies par endroits. Depuis la riuiere Sainte Anne jusques aux Trois-Riuieres, qui contient enuiron dix lieuës de Pays, les terres y sont très-belles et basses ; le bordage le long du grand fleuue est sable ou prairies ; les forests y sont tres-belles et bien aisées à défricher.

Depuis Quebec jusques aux Trois-Riuieres, il n'y a point d'Isles, sinon deux petites d'enuiron vne lieuë de tour chacune, et qui sont proches de la terre-ferme du costé du Nort ; elles se nomment l'Isle Sainte Anne et l'Isle Saint Eloy.

Depuis les Trois-Riuieres jusques au Mont-Royal, il y en a quantité et de fort belles, et la pluspart n'ont pas encore de nom ; quelques-vnes des principales s'appellent l'Isle Saint Ignace, auprés de laquelle il y en a prés d'vne vingtaine que l'on appelle les Isles de Richelieu. Ie ne diray rien de leurs beautez, ny de la grande chasse et pesche qui s'y rencontre ; ie serois trop long si à tous les endroits j'en voulais faire vne deduction ; ie me contentray seulement de dire que les prairies y sont abondantes.

Il croist dans les bois vne quantité prodigieuse d'ortyes propres à faire du chanvre ; les Sauuages Hurons et Iroquois s'en seruent pour faire diuers ouurages, comme des

sacs, rets, colliers et armures ; il s'en trouue grande quantité en beaucoup d'endroits de ce Pays icy.

En suite se void d'autres Isles, que l'on nomme les Isles Bouchard ; plus haut sont les Isles Saint Iean, en suite les Isles Percées, l'Isle de Sainte Therese, l'Isle Saint Paul, et plusieurs autres qui n'ont point encore de nom, toutes tres-belles et bien commodes pour estre habitées, et qui d'ailleurs, sont abondantes en chasse, pesche et prairies.

Suiuant la coste du Nort, le Pays est tres-beau, et tout le long du fleuue se sont prairies ; beaucoup de petites riuieres arrousent ces terres.

La riuiere des Prairies est vne grande riuiere qui se joint au fleuue Saint Laurent six lieuës au dessous de l'habitation de Mont-Royal, vingt-quatre lieuës au-dessus des Trois-Riuieres ; l'on prend cette riuiere pour aller au Pays des Hurons, quoyque le chemin en soit beaucoup plus long et plus mal-aisé que l'autre, pour éuiter les Iroquois qui habitent sur le bord du grand lac qu'on appelle le lac des Iroquois, par où passe cette grande riuiere.

Ie ne feray point la description des terres qui se rencontrent des deux costez de cette riuiere qui tire au Nort, veu qu'il est mal-aisé d'y pouuoir habiter à cause des sauts ou cascades d'eaux qui s'y rencontrent, qui empeschent la riuiere d'estre nauigable à d'autres bastimens qu'aux petits Vaisseaux dont se seruent nos Sauuages, qui peuuent estre transportez d'vn lieu à vn autre, sans autre machine que les épaules d'vn homme, ou de deux au plus. C'est bien dommage ; car il y a de tres-beaux Pays, et qui meriteroient bien d'estre habitez : mais surtout, vn endroit appelé la Petite-Nation, qui est enuiron vingt ou trente lieuës au dessus du Mont-Royal, et qui contient presque vingt lieuës de Pays le long du fleuue, le plus beau qui se puisse voir pour vn Pays non-habité ; car les Iroquois en ont chassé les Sauuages qui y habitoient. C'est vn beau bois remply de petits lacs et de prairies, auec vn fort grand nombre de petites riuieres ;

tout cela si plain de chasse et de pesche, qu'il n'est pas croyable : mais ce qui est le plus admirable, c'est le grand nombre de bestes fauues qui s'y rencontre ; car ie sçay qu'il y a eu de nos François qui en descendant des Hurons, ont fait rencontre de bandes de ces animaux, qu'on appelle icy vaches sauuages, qui sont proprement de grands Cerfs, où ils estimoient qu'il y en auoit bien huit à neuf cens, sans parler des vrais Cerfs, des Ours, Elans, Castors, Loutres, Rats musquez, et plusieurs autres sortes d'Animaux : mais la porte en est fermée, par vn grand sault qui a pour le moins trois lieuës de long : quand ie dis fermée, c'est pour le present ; car quand le Pays sera habité, et que les Iroquois seront soubmis, on trouuera bien l'inuention de s'en rendre l'entrée facile : et puis on ne manque pas de beaux lieux à habiter, qui ne peuuent pas estre occupez d'icy à bien long-tems. En voila ce me semble assez pour connoistre le Pays ; disons seulement vn petit mot du terroir : il s'y trouue de la terre glaise par endroits. La terre est noire, sablonneuse, rouge, pierreuse en d'autres endroits ; mais toutes sont assez fertiles : et pour preuue de cela, ie feray le chapitre suiuant des arbres qu'elle produit.

DES ARBRES QUI CROISSENT DANS LA NOUUELLE-FRANCE.

Chapitre IV.

Ie vois bien que le Lecteur curieux demande desia quels sortes d'arbres croissent dans ces grandes forests, et si ce sont touiours les mesmes partout ; à quoy sont-ils bons ? s'en peut-on seruir à quelques choses ? sont-ils gros ? sont-ils hauts ? le bois est-il sain ? A toutes ces questions, mon cher Lecteur, ie vous y répondray, vous en faisant la description la plus naïfue que ie pourray, et auec toute la sincerité possible, tâchant de fuyr toutes exagerations,

comme j'ay fait, et comme j'espere de faire dans tout le reste de mon discours : en suitte vous jugeray à quoy ils sont propres et ce qu'on en pourra faire. Ie n'y garderay point d'ordre : ie les nommeray comme ils me viendront en la memoire ; ie commenceray par vn, qui est le plus utile icy, que l'on nomme Pin, qui n'apporte pas de fruit comme ceux de l'Europe ; il y en a de toutes grosseurs et grandeurs ; ils viennent ordinairement de la hauteur de cinquante à soixante pieds, sans branches : l'on s'en sert pour faire de la planche, qui est fort belle et bonne ; et l'on dit que ces arbres seroient bien propres à faire des masts de Nauires. Il s'en trouue d'assez menu et haut pour cét effet : ces arbres sont forts droits : il y a de grands Pays qui n'en portent point : mais les lieux où ils naissent sont appelez Pinieres.

Ces arbres rendent quantité de gomme ; les Sauuages s'en seruent pour brayer leurs canots, et on s'en sert heureusement pour les playes, où cette gomme est fort souueraine.

Il croist aussi des Cedres, le bois en est fort tendre, il a la fueille platte, et le bois est quasi comme incorruptible : c'est pourquoy on s'en sert icy pour faire les clostures des jardins, et les poutres des caues : il sent assez bon ; mais d'ordinaire les arbres ne sont pas sains : cependant il s'en trouue plusieurs gros qui pourroient seruir à faire du meuble : il rend vne gomme, qui estant brûlée, a vne tres-bonne odeur comme de l'encent. Ie ne sache pas qu'elle aye d'autre qualité.

Il y a des Sapins comme en France : toute la difference que j'y trouue, c'est qu'à la pluspart il y vient des bubons à l'écorce, qui sont remplies d'vne certaine gomme liquide qui est aromatiqne, dont on se sert pour les playes comme de baûmes, et n'a pas gueres moins de vertu, selon le rapport de ceux qui ont fait l'experience : on en dit plusieurs autres choses, mais ie laisse cela aux Medecins.

Il y a vne autre espece d'arbre, qu'on nomme Epinette :

c'est quasi comme du Sapin, sinon qu'il est plus propre à faire des masts de petits Vaisseaux, comme des chalouppes et barques, estant plus fort que le Sapin. Ie parle de l'Espinette verte : car il y en a de deux sortes ; l'vne verte, et l'autre rouge.

L'Epinette rouge est d'vn bois plus ferme et plus pesant, et fort propre à bastir ; elle se depoüille de ses fueilles en Automne, et les reprend au Printemps : ce qui n'arriue point aux autres sapinages. L'escorce en est rouge ; il ne rend pas quasi de gomme, tout au contraire de l'Epinette verte qui en a quantité.

Il y a encore vne autre espece que l'on appelle Prusse ; ce sont ordinairement de gros arbres qui ont trente ou quarante pieds de haut sans branches : ils ont vne grosse écorce et rouge : ce bois ne pourrit pas si facilement que les autres ; c'est pourquoy on s'en sert ordinairement pour bastir. Ce qu'il y a de mal dans ce bois, c'est qu'il s'en trouue quantité de roüillé, ce qui le fait rebuter. De celuy-là il en vient par tout, en bonne et mauuaise terre : il ne produit point de gomme.

Il faut remarquer que tous les sapinages ne croissent que dans des lieux humides, à la reserue des Pins et Prusses, qui viennent aussi bien aux lieux secs qu'aux lieux humides.

Il y a vne autre espece d'arbre qu'on appelle Herable, qui vient fort gros et haut : le bois en est fort beau, nonobstant quoy on ne s'en sert à rien qu'à brûler, ou pour emmancher des outils, à quoy il est tres-propre, à cause qu'il est extremément doux et fort. Quand on entaille ces Herables au Printemps, il en dégoute quantité d'eau, qui est plus douce que de l'eau détrempée dans du sucre ; du moins plus agreable à boire.

L'arbre appelé Merisier, deuient gros et haut, bien droit. Son bois sert à faire du meuble, et a monter des armes. Il est rouge dedans, et est le plus beau pour les ouurages qu'il y ait en ces quartiers. Il ne porte aucun fruit.

On l'a nommé Merisier, parce que son écorce est semblable aux Merisiers de France.

Il y a aussi du bois de Hestre, fort beau et bon, qui porte de la fayne comme en France : mais l'on ne s'en sert qu'à brûler.

Il se trouue de deux sortes de Chesnes ; l'vn est plus poreux que l'autre. Le poreux est propre pour faire du meuble, et autre trauaille de menuzerie et de charpente : l'autre est propre à faire des Vaisseaux pour aller sur l'eau : ces arbres viennent hauts, gros, et droits, et surtout vers le Mont-Royal.

Il y a aussi de deux sortes de Fresne, l'vn appelé franc-Fresne, et l'autre Fresne-bastard : Ces arbres viennent bien hauts et bien droits, le bois en est fort beau et bon.

Il y a des Ormes qui viennent fort gros et hauts, le bois en est excellent, et les Charrons de ce Pays s'en seruent fort.

Il y a des Noyers de deux sortes, qui apportent des Noix : les vns les apportent grosses et dures ; mais le bois de l'arbre est fort tendre, et l'on ne s'en sert point, sinon à faire des sabots, à quoy il est fort propre : de celuy-là il y en a vers Quebec et les Trois-Riuieres en quantité : mais peu en montant plus haut ; l'autre sorte de Noyers apporte des petites noix rondes, qui ont l'écale tendre comme celle de France ; mais le bois de l'arbre est fort dur, et rouge dedans : on commence d'en trouuer au Mont-Royal, et il y en a quantité dans le pays des Iroquois. Les Sauuages mesmes se seruent des Noix à faire de l'huile, laquelle est excellente.

Vne autre espece d'arbre, qu'on appelle de la Plaine, est quasi comme l'Herable ; mais vn peu plus tendre, qui sert à brusler.

Il y a du Boulleau, dont les arbres viennent fort gros et hauts ; nos Sauuages se seruent de l'écorce pour faire leurs canots, et pour couurir leurs cabanes portatiues ; cela se roulant comme vn tableau, on le deroule et on l'étend sur

deux ou trois perches plantées en terre, et on se met à l'abry là dessous, comme on feroit sous vne tente ; les Sauuages en font encore des plats et autres petits vaisseaux à leurs vsages ; le bois en est fort beau et bien sain, mais on ne s'en sert à rien icy.

Il se trouue aussi du Tremble de toutes façons ; c'est à dire, gros et petit, qui sert à la nourriture des Castors qui en ayment fort l'écorce.

Il y a d'autres arbres appelez Bois-blanc, que quelques vns appellent Tillot ; le bois en est blanc et bien tendre, qui pourrit facilement à l'eau : l'escorce sert à nos Sauuages en beaucoup d'vsages ; car celle des plus gros arbres leur sert à faire vne espece de tonneau, dans lequel ils mettent leur grain et autres choses.

L'escorce des petits leur sert à lier, et mesme ils en font vn chanvre, duquel ils se seruent pour faire des cordages.

Il y a des Chattagniers et des Meuriers, qui se trouuent seulement dans le pays des Iroquois : pour les Chattagniers, il y en a en abondance, et qui raportent du fruit aussi bon que ceux de France : les arbres en sont beaucoup plus gros et plus grand.

Il se void quantité d'autres arbres au dit Pays des Iroquois, qui ne sont point icy dans nos cartiers, et dont ie ne sçay pas le nom ; seulement sçay-je bien qu'il y en a qui ont le bois rouge et fort propre à faire du meuble.

Il y a aussi en ces quartiers abondance de Coudriers, qui raportent force noisettes, sureau, épine blanche, qui apportent des fruits plus gros que ceux de France, et d'vn bien meilleur goust ; Pruniers qui apportent des prunes rouges de la grosseur du Damas, et qui sont d'vn assez bon goust, mais non pas toutes fois si bon que celles de France.

Il y a des Saules et des Aulnes en abondance.

Il s'y trouue des Groseliers, qui apportent des groseilles de deux sortes ; les vnes comme en France, les autres toutes plaines de picquerons.

Il y a des Gadeliers ou Groseilles rouges.

Il y a de petits arbres que l'on appelle Merisiers, qui apportent de deux ou trois sortes de petits fruits : le goust n'en est pas desagreable ; mais ils sont bien petits ; les arbres ne deuiennent iamais gros.

Il y a encore d'autres petits fruitiers semblables, qui ne valent pas la peine d'en parler, pour n'estre pas considerables.

Puisque ie suis sur les fruitiers, ie n'obmettrez pas à vous parler des Framboisiers et Fraisiers, qui sont en tout ce Pays en si grande abondance, qu'il n'est pas croyable ; toutes les terres en sont remplies, et cela vient par dépit : cependant, ils produisent vne si grande quantité de fruits, que dans la saison on ne les peut épuiser : elles viennent plus grosses et de meilleur goust qu'en France.

Il se trouue d'vne autre sorte de petits fruits, gros comme de gros pois, ils s'appellent Bluets, et sont d'vn excellent goust : l'arbre qui les produit n'a pas plus d'vn pied de haut : ils ne croissent pas partout ; mais il y a des endroits où il y en a grande quantité.

Les Ronces de ce Pays produisent vn fruit qui est quasi d'aussi bon goust que nos meures de France ; il n'est pas si gros.

Il y a quantité de petits fruits dont ie ne sçay pas les noms, et qui ne sont bas beaucoup exquis, mais se mangent faute d'autres.

Il y a aussi abondance de Vignes sauuages, qui portent des raisins : le grain n'en est pas si gros que celui de nos Vignes de France, ny les grappes si fournies : mais ie croy que si elles estoient cultiuées, elles ne differeroient en rien : le raisin en est vn peu acre, et fait de gros vin, qui tache beaucoup, et qui d'ordinaire est meilleur vu an apres, que l'année qu'il est fait.

Quelques particuliers ont planté quelques pieds de Vigne venuë de France dans leurs jardins, qui ont rapporté de fort beaux et bons raisins.

On n'a point encore planté icy d'arbres de France, sinon quelques Pommiers qui rapportent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres.

NOMS DES ANIMAUX QUI SE RENCONTRENT AU PAYS DE LA NOUUELLE-FRANCE.

Chapitre V.

Pour satisfaire à la promesse que j'ay faite dans mon premier Chapitre, de traiter de chaque chose en particulier : Ie vous feray ce Chapitre du nom des Animaux, et des lieux où ils se rencontrent d'ordinaire ; car comme vous sçauez, toutes les choses ne sont pas en vn mesme endroit. Par ce moyen, ie vous osteray la confusion qu'on peut auoir dans l'esprit, prenant les choses en gros ou en general.

Commençons donc par le plus commun et le plus vniuersel de tous les Animaux de ce Pays, qui est l'Elan, qu'on appelle en ces quartiers icy Orignal : ils sont plus grands d'ordinaire que de grands Mulets, et ont a peu prés la teste faite de mesme. La difference qu'il y a, c'est que les masles portent des bois fourchus comme celuy des Cerfs, sinon qu'ils sont plats. Ils leur tombent tous les ans, et croissent tous les ans d'vn fourchon. La chair en est bonne et legere, et ne fait iamais de mal. La peau se porte en France pour la faire passer en buffle, la moüelle est medecinale contre les douleurs de nerfs. L'on dit que la corne du pied gauche est bonne pour le mal caduc : c'est vn animal bien haut sur jambe et bien dispos : il a le pied fendu : il est sans queuë ; il se deffend des pieds de deuant comme les cerfs.

Le Caribou est vn animal de la hauteur enuiron d'vne Asne, mais qui est fort dispos. Le masle a le pied fourchu, et l'ouure si large en courant, qu'il n'enfonce point l'Hyuer

dans les neiges quelques hautes qu'elles puissent estre. Il porte vn bois fourchu, rond et bien pointu. La chair en est bonne à manger, et delicate.

L'Ours est de couleur noire, et n'y en a point de blancs en ces quartiers. La peau des petits est estimée pour faire des manchons. Ils ne sont point mal-faisans si on ne les irrite : la viande en est bonne à manger : la graisse fonduë deuient comme de l'huile, et est bonne contre les humeurs froides. Il est six mois sans sortir des lieux où il se tient caché : il se retire dans des creux d'arbres pour l'ordinaire : il ayme beaucoup le gland, de la vient qu'il y en a si grande abondance allant au Pays des Iroquois : il est carnassier, tuë les cochons pour les manger quand il en attrappe à l'écart.

Les Animaux qu'on appelle icy Vaches sauuages, sont espece de Cerfs : les masles portent des bois tout semblables, et quittent leurs bois tous les ans : ils ont le pied fourchu ; ils sont grands comme de grands Cerfs, la viande en est delicate, et ces Animaux vont ordinairement par bandes, et ne se rencontrent pas partout. On n'en void point au dessous des Trois-Riuieres, mais bien au dessus ; plus on monte en haut vers les Iroquois, et plus il y en a.

Il y a aussi des Animaux qu'on appelle Cerfs, qui sont de la mesme façon que ceux de France, à la reserue qu'ils sont plus petits, et d'un poil plus blanchastre. De ceux là il ne s'en trouue pas au dessous du Mont Royal, mais bien au dessus ; montant plus haut, il y en a sans nombre.

Quant est des Animaux qu'on appelle Bufles, il ne s'en trouue que dans le pays des Outaoüak, enuiron à quatre ou cinq cens lieuës de Quebec, tirant vers l'Occident et le Septentrion.

Il y a des Loups de deux sortes, les vns s'appellent Loups Ceruiers, dont la peau est excellente à faire des fourures. Ces Animaux abondent du costé du Nort, et il s'en trouue peu proche nos habitations ; les autres sont Loups com-

muns, qui ne sont pas du tout si grands que ceux de France, ny si malins, et ont la peau plus belle : ils ne laissent pas d'estre carnassiers, et font la guerre aux Animaux dans les bois : et quand ils trouuent de nos petits chiens à l'écart, il les mangent. Il y en a peu vers Quebec. Ils sont plus communs à mesure que l'on monte en haut.

Il y a aussi quantité de Renards par tout le Pays : comme ie ne trouue point qu'il y ait de difference auec ceux de France, ie n'en parleray point ; sinon qu'il s'en trouue quelquefois de noirs, mais bien rarement.

Il y a vn autre sorte d'animal plus petit qu'vn Renard, qui monte sur les arbres : on l'appelle Enfant du Diable ; il est extremément carnacier, et il a l'industrie de tuer des Elans : la chair en est bonne.

Il y a aussi quantité de Martres ; mais elles sont toutes rousses, et il ne s'en void point de noires.

Il y a d'autres Animaux que l'on appelle des Chats sauuages, quoy qu'ils ne ressemblent gueres aux autres Chats ; mais c'est à cause qu'ils grimpent aux arbres : ils sont plus gros beaucoup que les nostres : ils sont d'ordinaire extremément gras, la viande en est bonne : les Sauuages se seruent de la peau pour en faire des robes.

Il y a des Porcs-Epics. Les Sauuages se seruent du poil qui est fort gros, creux et pointu par les deux bouts, pour faire diuers petits ouurages qui leur seruent d'ornemens parmy eux, comme les passemens parmy nous : la viande de cét animal est bonne.

Il y a vn autre animal vn peu plus petit, qu'on nomme Sifleur : il loge en terre et fait vne taniere comme le renard : la viande en est aussi bonne.

Il y a quantité de Liévres, ils ne sont pas si grands que ceux de France : Ce qui est remarquable, c'est qu'en Esté ils sont gris, et l'Hyuer ils sont blancs : ainsi ils changent deux fois de couleur l'année.

Il y a d'autres animaux que l'on appelle Beste puante.

Cét animal ne court pas viste : quand il se void poursuiuy, il vrine : mais cette vrine est si puante, qu'elle infecte tout le voisinage, et plus de quinze iours ou trois semaines apres, on sent encore l'odeur approchant du lieu. Cét animal étrangle les poules quand il les peut atraper.

Il y en a vne autre espece d'animaux qui leur font la guerre, qui sont beaucoup plus petits, que l'on nomme Pescheurs, parce qu'ils vont dans le fond de l'eau comme à terre.

Il y a quatre sortes d'Escurieux, les vns sont roux comme ceux de France ; d'autres sont plus petits, et ont deux barres blanches et noires tout le long du dos ; on les nomme Escurieux Suisses : il y en a d'vne troisiéme sorte qui sont gros et cendrez, qu'on appelle Escurieux Volans, parce qu'ils volent en effet d'vn arbre sur l'autre, par le moyen de certaines peaux qui s'estendent lorsqu'ils ouurent les pates : ils ne volent iamais en montant comme les oyseaux, mais droit ou en descendant ; ils sont beaux et mignons : la quatrième espece sont des Escurieux noirs ; ils sont plus gros que tous les autres : la peau en est tres-belle, et les Sauuages s'en seruent à faire des robes : cét animal est joly et curieux ; mais il ne s'en trouue que dans le pays des Iroquois.

Apres cela nous parlerons des Animaux Amphibies, qui viuent et dans l'eau et sur terre, comme Castor, Loutre, et Rat musqué.

Le Castor ou Biévre est vn animal qui a les jambes fort courtes, vit dans l'eau et sur terre : il a vne grande queuë platte, dont la peau est en façon d'écaille : vous sçauez que le poil sert à faire des chapeaux, et c'est le grand traffic de ce Pays-icy.

Ces animaux multiplient beaucoup ; la chair en est delicate comme celle de mouton : les testicules sont recherchez par les Apoticaires. Cét animal tout grossier qu'il est, a vne merueilleuse industrie, non seulement à se loger dans l'eau et dans terre, mais surtout a bastir des digues : car

ils ont l'addresse d'arester de petites riuieres, et de faire des chaussées que l'eau ne peut rompre, et font par ce moyen noyer vn grand Pays qui leur sert d'Estang pour se joüer, et pour y faire leur demeure. Les Sauuages qui vont à la chasse, ont toutes les peines du monde à rompre ces digues. Les Castors qui sont du costé du Nort valent bien mieux, et le poil en est plus excellent que de ceux du costé du Sud.

Pour les Loutres ils se trouuent d'ordinaire dans les lacs ; il y en a quelques-vns qui ont la peau assez belle.

Le Rat musqué est vn animal qui vit dans l'eau, et qui est asseurément estimé pour les testicules qui sentent le musc pendant deux mois, qui est le tems qu'ils sont en chaleur, sçauoir Auril et May : leur peau ressemble à celle d'vn Lapin, tant pour la couleur que pour la grandeur ; la chair en est bonne.

Il y a aussi des Belettes, Mulots, Taupes, et Souris : Voila pour ce qui est des animaux du Pays. Voicy le nom de cēux que l'on amene de France, des Bœufs et des Vaches : les Bœufs seruent à labourer la terre, et à trainer du bois l'Hyüer sur les neiges. Des Cochons en grand nombre : des Moutons il y en a peu : des Chiens, des Chats, et des Rats. Voila les animaux que l'on nous a amené de France, qui font bonne fin en ce Pays-icy.

Apres auoir parlé de tous les animaux qui sont dans le Pays, disons vn mot des Reptiles qui s'y trouuent.

Il s'y void des Couleuures de plusieurs sortes : il y en a qui ont la peau émaillée de blanc et de noir ; d'autres de jaune et de verd : elles ne sont pas mal-faisantes, du moins on ne s'en est pas encore apperceu : les plus longues sont enuiron d'vne aulne ; mais il y en a peu de si longues. Plus on va en haut, plus il y en a.

Dans le Pays des Iroquois, il y en a d'vne autre sorte que l'on appelle des Couleuures à sonnettes : celles-là sont dangereuses, elles mordent quelquefois les Sauuages, qui en mourroient en peu de temps, n'estoit la connoissance d'vne

herbe qu'ils ont, laquelle croist en ce Pays, qui estant appliquée sur la blessure en forme de cataplasme, en tire tout le venin.

Il y a des Lezards et autres petits animaux semblables : des Crapaux, mais ie n'en ay jamais veu de si gros en France.

Il y a des Grenoüilles de plusieurs sortes ; j'en ay veu de trois, sçauoir les vnes aussi grosses que le pied d'vn cheual, qui sont vertes et se trouuent sur le bord du grand Fleuue ; elles meuglent le soir comme vn Bœuf, et plusieurs de nos nouueaux venus y ont esté trompez, croyans entendre des Vaches sauuages ; ils ne le vouloient pas croire quand on leur disoit que c'estoit des grenoüilles, on les entend d'vne grande lieuë. Les Sauuages, Hurons, les mangent, et disent qu'elles sont fort bonnes.

Il y en a d'autres semblables à celles de France, et c'est de celles-là qu'il y en a plus grand nombre.

I'en ay veu d'vne troisiéme sorte, qui sont toutes comme les grenoüilles communes, sinon qu'elles ont vne queuë : ie n'ay iamais veu de celles-là qu'en vn seul endroit, le long d'vne petite riuiere ; mais j'en vis plus d'vn cent.

NOMS DES OYSEAUX QUI SE VOYENT EN LA NOUUELLE-FRANCE.

Chapitre VI.

En vous mettant le nom des oyseaux qui sont dans ce Pays, ie ne vous parleray point de ceux qui se rencontrent à l'entrée du Golfe, comme Cormorans, Tangueux, Fauquets, Poules d'eau, Griseaux, et vne infinité d'autres, qui sont plustost oyseaux de mer que de terre : mais ie vous nommeray seulement ceux qui sont proches de nous, et que l'on tuë tous les iours, comme Cygnes, Outardes, Brenesches,

Oyes sauuages, Gruës, Canards, Cercelles, Plongeons de plus de dix sortes, Huarts, Butors, Herons, Beccasses, Beccassines, Cheualiers, Pluuiers, Piroüys, Alloüettes de mer : car il n'y en a point des champs. Tous les noms cy-dessus sont oyseaux de riuieres ; veu que si ils ne se trouuent dedans, ils se trouuent le long des bords.

Tout ce Pays est remply de ce Gibier dans la saison, qui est le Printemps et l'Automne.

Comme Loutarde n'est pas vn oyseau commun en France, j'en feray vne petite description, à cause que c'est le Gibier de riuiere le plus commun d'icy ; elle est faite tout comme vne Oye grize, mais beaucoup plus grosse, elle n'a pas la chair si delicate que celle des Oyes que nous voyons icy en Canada ; qui en passant sont toutes blanches, à la reserue du bout des aîles et de la queuë qui est noire : car pour la chair des Oyes de France, il s'en faut beaucoup qu'elles approchent du goust de celuy de nos Outardes.

Les noms des autres Oyseaux sont, l'Aigle, le Cocq-d'Inde, des Oyseaux de proye de plus de quinze sortes, dont ie ne sçay pas les noms, sinon de l'Eperuier et de l'Emerillon.

La femelle de l'Aigle a la teste et la queuë blanche, on l'appelle Nonnette.

Pour le Cocq-d'Inde sauuage, il ne s'en trouue point ny à Quebec, ny aux Trois-Riuieres, ny à Montréal : mais dans le Pays des Iroquois, et dans le Pays où demeuroient autresfois les Hurons, il y en a des quantitez, et dont la chair est bien plus delicate, que des Cocqs-d'Inde domestiques.

Il y a de trois sortes de Perdrix ; les vnes sont blanches, et elles ne se trouuent que l'Hyuer, elles ont de la plume jusque sur les argots, elles sont fort belles et plus grosses que celles de France, la chair en est delicate. Il y a d'autres perdrix qui sont toutes noires, qui ont des yeux rouges : elles sont plus petites que celles de France, la

chair n'en est pas si bonne à manger ; mais c'est vn bel oyseau, et elles ne sont pas bien communes.

Il y a aussi des Perdrix grises, qui sont grosses comme des Poules : celles-là sont fort communes et bien-aisées à tuer ; car elles ne s'enfuyent quasi pas du monde : la chair est extremément blanche et seiche.

Il y a d'vne autre sorte d'Oyseaux, qui se nomment Tourtes ou Tourterelles, (comme vous voudrez) : elles sont presque grosses comme des pigeons, et d'vn plumage cendré : les masles ont la gorge rouge, et sont d'vn excellent goust. Il y en a des quantitez prodigieuses, l'on en tuë des quarante et quarante-cinq d'vn coup de fusil : ce n'est pas que cela se fasse d'ordinaire ; mais pour en tuer huit, dix, ou douze, cela est commun ; elles viennent d'ordinaire au mois de May, et s'en retournent au mois de Septembre ; il s'en trouue vniuersellement par tout ce Pays-cy. Les Iroquois les prennent à la passée auec des rets ; ils en prennent quelquesfois des trois et quatre cens d'vn coup.

Il y a aussi grand nombre d'Etourneaux qui s'abandent en Septembre et Octobre : quantité de Griues, Merles, Hortolans, et vn nombre infiny d'autres petits oyseaux dont ie ne sçay pas les noms.

Il y a des Hirondelles, Martinets, Geays, Pies, mais elles ne sont pas comme celles de France : car elles sont cendrées et mal-bâties.

Il se void des Hiboux et Chats-huans : des Corbeaux et Corneilles, des Piuerts, et autres sortes que l'on appelle Picquebois : des petits oyseaux qui sont tout rouges comme du feu : d'autres sont rouges et noires : d'autres sont tout jaunes, et d'autres tout bleus.

Les Oyseaux mouches, qui sont les plus petits de tous, sont quasi tout verds, à la reserue des masles qui ont la gorge rouge.

Les oyseaux que l'on a apporté de France, sont Poules, Poules-d'Indes, et des Pigeons.

NOMS DES POISSONS QUI SE TROUUENT DANS LE GRAND FLEUUE S. LAURENS, ET DANS LES LACS ET RIUIERES QUI DESCENDENT, DONT NOUS AVONS CONNOISSANCE.

Chapitre VII.

A l'entrée du Fleuue, il s'y void des Balenaux, et l'on dit mesme qu'il y a de grosses Baleines.

Il y a quantité de Moluës, et l'on en pesche jusques à dix lieuës de Tadoussac.

Depuis là jusques au Mont-Royal se trouue grande quantité de Marsoins blancs, propres à faire de l'huile, si on les pouuoit attraper. On en void des quantitez admirables depuis Tadoussac jusques à Quebec, qui bondissent sur la riuiere. Ils sont extremément grands et gros ; et l'on peut esperer du moins vne barique d'huile de chacun, ainsi qu'on a experimenté de quelques-vns qu'on a trouué échoüez.

Il y a aussi quantité de Loups-marins vers Tadoussac, et descendant plus bas ; l'huile en est excellente, non seulement à brûler ; mais à beaucoup d'autres choses : ils sont fort aisez à attraper, la peau sert à beaucoup d'vsages.

Il y a quantité de Saulmons et Truites, depuis l'entrée du Golfe jusques à Quebec : il ne s'en trouue point aux Trois-Riuieres, ny au Mont-Royal : mais quantité dans le Pays des Iroquois.

Il y a abondance de Maquereaux, mais ils ne se trouuent qu'à l'Isle Percée.

Le Haran donne en plusieurs endroits : à l'Isle Percée, Tadoussac, et autres riuieres, il va par bandes comme en Europe.

L'Esturgeon se prend depuis Quebec en montant en haut, et dans tous ces grands lacs, où il y en a grandes quantitez : il s'en void bien peu de petits, mais tous grands Esturgeons de quatre, de six, et de huit pieds de long : j'ay veu qu'il

s'en peschait en abondance deuant l'habitation du Mont-Royal, pendant qu'ils auoient des hommes affectionnez à la pesche : il est parfaitement bon salé, et se garde bien long-temps : j'en ay mangé qu'il y auoit deux ans qui estoit salé, qui estoit aussi bon que quatre iours apres la prise.

L'Aloze est plus abondant à Quebec qu'en aucun lieu ; il en a des quantitez prodigieuses au Printemps, qui est la saison qu'on la pesche.

Le Bar est vn poisson d'eau douce : on en pesche quantité à Quebec et aux Trois-Riuieres : je n'ay point ouy dire qu'on en prist à Tadoussac, ny au Mont-Royal : c'est vn poisson dont la chair est excellente, et où il y a peu d'arêtes.

La Barbuë commune en tout ce Pays, et qui abonde par tout, est vn poisson sans écaille, qui a la teste plus grosse que le reste du corps, n'a que la grosse arreste : la chair en est blanche et delicate, pour estre vn des plus gras de ce Pays-icy : elle a d'ordinaire vn pied et demy ou deux pieds de long : elle se prend à l'ameçon : elle est fort bonne salée.

Il y a aussi abondance d'Eplan durant l'Autonne, tant à Quebec qu'à Tadoussac.

Il se trouue des Loches à Tadoussac, et quantité d'autre sorte de Poissons que j'obmets pour n'en sçauoir les noms.

L'Anguille se pesche à Quebec, en plus grand abondance qu'en aucun lieu, dans le mois de Septembre et au commencement d'Octobre : elle est plus grosse et de beaucoup meilleur goust que celle qui se voit en France. I'en ay veu d'aussi grosses que la jambe d'vn homme : elle est delicate : elle se garde fort bien salée : elle se prend auec des nasses : on en prend si grande quantité, que cela n'est pas conceuable à moins que de l'auoir veu.

Les Poissons qui se trouuent dans les petits lacs et petites riuieres, sont Brochets, Carpes de plusieurs sortes ; Perches, Braimes, petites Truites, Poissons dorez, Ouchigans, vne autre sorte de poisson plat qui n'a point de nom françois, non plus que le precedent, qui est petit, mais excellent, et

vn autre nommé le Poisson blanc ; voila les plus communs qui se rencontrent par tout.

Les Brochets y sont ordinairement bien grands. Les Carpes, de quelque nature qu'elles soient, ne sont pas bien excellentes, à moins que d'estre frites à l'huile : elles ont la chair molasse.

De tous ces poissons, il y a abondance dans tous les petits lacs et petites riuieres.

Dans ces grands lacs, il y a quantité de beaux et grands poissons, et de diuerses especes, qui n'ont point encore de nom parmy nous autres François, qui cependant sont des mangers delicieux. Ie n'en feray point la description, ils sont encore trop eloignez de nous.

Il serait bien difficile de dire les noms de tous les poissons qui se prennent dans vn grand Pays comme celui-cy. De temps en temps il s'en prend quelques-vns dont on n'a point encore veu de semblables. On trouue aussi des Escreuisses dans les petites riuieres.

I'oubliois à vous faire la description d'vn poisson, qu'on appelle Poisson armé : il a enuiron deux pieds et demy de long, et mesme trois pieds ; il est tout rond, et a six ou huit poulces de tour ; il est quasi également gros partout : il a vne écaille extremément dure, et qu'on ne sçauroit auoir percé d'vn coup d'épée ; son bec a enuiron huit poulces de long, et est dur comme de l'os ; armé de trois rangés de dents de chaque costé, qui sont pointuës comme des alesnes : la chair ne vaut pas grand chose à manger. Il est fort facile à prendre, mais il est rare.

NOMS DES BLEDS ET AUTRES GRAINS APORTEZ D'EUROPE, QUI CROISSENT EN CE PAYS.

Chapitre VIII.

Dans mon voyage de France, ie rencontray quantité de personnes qui me demandoient si le bled venoit en la Nou-

uelle-France, et si l'on y mangeoit du pain. C'est ce qui m'a obligé à faire ce Chapitre, pour desabuser ceux qui croyent que l'on ne vit en ce Pays-icy que de racines, comme on fait aux Isles Saint Christophle. Ils sçauront donc que le Bled froment y vient tres-bien ; et on y fait du pain aussi beau et aussi blanc qu'en France. Les Seigles y viennent plus que l'on ne veut : toute sorte d'Orges et de Poix y croissent fort beaux, et l'on ne void pas de ces Pois verreux plains de Cosson, comme on en void en France ; les Lentilles, la Voisse, l'Auoine, et Mil, y viennent parfaitement bien ; les grosses Febves y viennent bien aussi ; mais il y a de certaines années qu'il y a de grosses mouches qui les mangent, quand elles sont en fleur. Le Bled Sarazin y vient aussi ; mais il arriue quelquesfois que la gelée le surprend auant qu'il soit meur. Le Chanvre et le Lin y viennent plus beaux et plus hauts qu'en France.

Les grains que cultiuent les Sauuages, et qu'ils auoient auant que nous vinssions dans le Pays, ce sont gros Mil ou Bled-d'Inde, Faizoles ou Arricots, Citroüilles d'vne autre espece que celles de France ; elles sont plus petites, et ne sont pas si creuses ; ont la chair plus ferme et moins aqueuse, et d'vn meilleur goust. Du Tournesol, de la graine duquel ils font de l'huile qui est fort delicate, et de tres-bon goust. De l'herbe à la Reyne, ou Petun, dont ils font leur tabac ; car les Sauuages sont grands fumeurs, et ne se peuuent passer de Petun. Voila en quoy consiste la culture des Sauuages.

Toutes sortes de Naueaux et Rabioles, Bettes-raues, Carottes, Panais, Cercifis, et autres racines, viennent parfaitement, et bien grosses. Toute sorte de Choux y viennent aussi en leur perfection, à la reserue des Choux à fleur que ie n'y ay point encore veu.

Pour des herbes, Lozeille, Cardes de toutes façons, Asperges, Espinars, Laittuës de toute sorte, Cerfüeil, Percil, Cicorée, Pimprenelle, Oignons, Porreaux, l'Ail, les Ciues,

Hysopes, Bouroche, Buglose, et generalement toutes sortes d'herbes qui croissent dans les jardins de France ; les Melons, les Cocombres, les Melons d'eau et Callebaces y viennent tres-bien.

Pour des fleurs, on n'en a pas encore beaucoup apporté de France, sinon des Roses, des Œillets, Tulipes, Lys blancs, Passes-roses, Anemones, et Pas-d'aloüette qui font tout comme en France.

Pour les herbes sauuages, ie n'entreprendray pas de vous en décrire icy les noms, sinon de quelques-vnes les plus communes qui se rencontrent icy dans les bois. Le Cerfeüille a la fëuille plus large que celuy de France, a la tige beaucoup plus grosse, et est d'aussi bon goust. L'Ail est plus petit que celuy de France : il y croist force petits Oignons façon de Ciues le long du grand Fleuue. Il y a de la Passe-pierre et du Percil sauuage, qui ressemble tout à fait au percil de Macedoine : il y a de l'Angelique dans les prairies, et le Pourpier vient naturellement dans les terres desertées sans y estre semé : mais il n'est pas si beau que celuy que nous cultiuons : il se trouue dans les prairies d'vne herbe qu'on appelle Voisseron, qui fait d'excellent foin, aussi bien qu'vne autre qu'on appelle Pois sauuages : il n'y en a plus vers les Trois-Riuieres et Mont-Royal, où il n'y a point de reflux, que vers Quebec. Le Houblon y vient aussi naturellement, et on en fait de tres-bonne biere. La Cicuë y croist à merveille, aussi bien que l'Elebore : le Capilaire y croist en abondance : il se trouue de plusieurs sortes de Fougere, des Ortyes dont on fait du fil et de tres-bons cordages, du Melilot, des Roseaux et Ioncs le long des riuieres.

Il y a aussi quantité de sortes de fleurs, dont les plus considerables sont celles-cy, des Martagons qui sont jaunes ; des roses sauuages qui ne sont point doubles ; vne autre fleur rouge qu'on nomme Cardinalle ; vne espece de Lys, du Muguet, des Violettes simples et qui ne sentent rien.

Ie ne sçay point le nom des autres ; mais ceux qui ont esté aux Iroquois m'ont dit, que c'est chose admirable de voir la quantité et la diuersité des belles fleurs qui s'y trouuent.

DES SAUUAGES DE LA NOUUELLE-FRANCE, ET DE LEUR FACON DE VIURE.

Chapitre IX.

Tovs les Sauuages de la Nouuelle-France, sont quasi tous les vns comme les autres, particulierement pour les habillemens et leurs costumes : mais comme ils sont differens en leurs façons de vie et en leurs langages, nous les distinguerons en deux, à quoy se rapportent toutes les Nations de ces Pays-icy : sçauoir l'Algonquine et la Huronne ; toutes les nations qui habitent le costé du Nort, tant bas que haut, sont tous Algonquins, et ne different pas beaucoup de langage, sinon comme le Poiteuin differe du Prouençal ou du Gascon ; du costé du Sud il y a encore les Abnaquiois, les Acadiens, les Socoquiois, et toute la nation du Loup, qui tiennent plus de l'Algonquin que du Huron.

En haut les Outaoüac, les Nez-percez, et toutes ces autres grandes nations, parlent presque tous Algonquin.

D'autre costé la nation du Petun, la nation neutre, tous les Iroquois, les Andastoé, parlant la langue Huronne, quoy que les Dialectes soient beaucoup differens, comme l'Espagnol, l'Italien, le François different du Latin. Mais entre la langue Huronne et l'Algonquine, il y a autant de difference que du Grec au Latin.

Les Algonquins sont errans, et ne viuent que de chasse et de pesche, ne sçauent ce que c'est de cultiuer des terres ; et vniuersellement toutes les nations qui ont rapport à la langue Algonquine. Au contraires, les Hurons, Iroquois et toutes les nations qui ont rapport à la langue Huronne,

sont sedentaires, ont des bourgades, font des champs, cultiuent la terre, trafiquent chez les autres nations, sont plus policez, ont comme des Officiers parmy eux pour toutes sortes de choses.

Faisons la description de la vie des Algonquins, apres quoy nous parlerons de celle des Hurons.

L'Algonquin, comme j'ay dit, est errant et vit de chasse et de pesche ; et pour cét effet ils ont de petits vaisseaux, que l'on appelle icy canots, faits d'escorce de bouleau, et renforcez par dedans de demy-cercles de bois de cedre : cela est fait si proprement qu'vn homme seul porte aisément vn de ces petits vaisseaux, quand il est question de trauerser les bois, pour aller d'vne riuiere à vne autre ; et cependant il s'y embarque, luy, sa femme et ses enfans, ses armes, sa maison et le reste de son bagage. Il y a des canots de deux, de trois, de quatre, et de cinq brasses.

Leurs maisons consistent d'ordinaire en trois escorces de bouleau, qui ont enuiron chacune vne aulne de large, et trois à quatre aulnes de long, qui se plient comme fait vn tableau quand il sort de chez vn Peintre : ils estendent ces escorces le soir quand ils sont arrivez, sur trois ou quatre perches en rond, qui vont en pointe vers le haut, en sorte que la cabane est ronde, large par en bas, et retressissant par le haut. C'est d'ordinaire la femme qui fait la cabane, qui descharge le canot, allume le feu, et dispose le souper, pendant que l'homme allant faire vn tour dans le bois, va voir s'il ne trouuera rien à tuer. La femme doit aussi disposer le lit, allant couper là proche vn paquet de branches de sapin, qu'elles estendent sur la terre pour se coucher ; c'est elle qui doit couper et apporter tout le bois necessaire pour la maison. Quand les hommes ont tué quelque animal, c'est aux femmes à aller querir la viande : car elles leur seruent comme des porte-faix, elles écorchent les animaux, elles en estendent et font secher les peaux, elles les passent apres pour s'en couurir ; car nos Sauuages ne vont

pas nuds, comme font ceux qui sont du costé des Isles Saint Christophle, seulement ils ne se couurent point les bras, sinon quand il fait grand froid.

Les Sauuages generalement parlant, tant hommes que femmes, sont fort bien-faits ; et on en voit fort peu parmy eux qui ayent des defauts de natvre, comme d'estre louches, bossus, boiteux, à moins qu'il ne leur soit arriué par accident.

Ils sont bazanez, les enfans qui naissent sont blancs comme des François, et cette couleur bazanée ne leur vient qu'auec l'aage. Les hommes n'ont point de barbe, ils ont tous les cheueux noirs et gros, tant hommes que femmes, se les graissent fort souuent. Les Algonquins les portent d'ordinaire forts longs.

Ils sont naturellement timides, cruels, dissimulez, complaisans, ingrats, surtout les Algonquins, hardis demandeurs : mais le plus grand mal que i'y vois, c'est qu'ils sont extremement vindicatifs, et garderont vingt ans le dessein de se venger, sans le faire paroistre ; cependant cherchent tousiours l'occasion d'auoir quelque pretexte qui les mette à couuert. Ce n'est point leur coustume de faire paroistre leur rancunes ouuertement, comme de se battre à la rencontre, ou seul à seul, comme on fait en Europe. Vn homme seroit odieux parmy eux qui l'auroit fait ; et comme ils sont heureux d'auoir occasion de faire piece à leurs ennemis, et estre à couuert, C'est vne des causes qui les rend si passionnez pour s'enyurer, estimans que quand ils ont frappé ou tué quelqu'vn dans leur yuresse, cela ne leur est point à deshonneur, disans que c'est la boisson qui l'a fait et non pas eux ; cependant ils volent de joye dans leurs cœurs de s'estre vangez : de là vient que les Sauuages ne boiuent quasi iamais que pour s'enyurer, et ensuite faire piece à quelqu'vn qui leur aura rendu quelque déplaisir, ou pour assouuir quelque autre passion brutale, comme de violer vne fille ou femme. C'est ce qu'a fort bien reconnu

Monsieur nostre Euesque, et ce qui l'a rendu si zelé à s'opposer à ceux qui donnoient de la boisson aux Sauuages, dont ils s'enyuroient incessamment, et d'ou naissoient des desordres funestes, que la pieté des gens de bien ne pouuoit supporter : Car il est très-certain que les Sauuages ne boiuent point par delicatesse, ny par necessité ; mais tousiours pour quelque mauuais dessein : et cela est tellement vray, qu'on n'auoit iamais veu, ny entendu parler parmy les Sauuages, des maux qui se sont faits depuis qu'on leur a donné de ces boissons enyurantes : car les Sauuages de leur naturel ne sont point capables de grandes malices, comme sont les Europeens ; ils ne sçauent ce que c'est que de jurer. Quoy qu'il y en ait parmy eux quelques-vns qui soient larrons, ils ne derobent iamais auec effronterie, ny mesme auec adresse, du moins les Algonquins, quoy qu'ils ne manquent pas d'esprit.

Ordinairement tous les Sauuages ont l'esprit bon, et il est bien rare de voir parmy eux de ces esprits buses et grossiers, comme nous en voyons en France parmy nos paysans. Ils craignent plus vne simple reprimande de leurs parens ou de leurs Capitaines, que l'on ne fait en Europe les rouës et les gibets ; car vous ne voyez point de desordre parmy eux, quoy que les peres et les meres n'ayent point de chastiment pour leurs enfans, non plus que leurs chefs pour leurs inferieurs, que des paroles de reprimande ; et i'en ay veu qui se sont empoisonnez ; d'autres se sont pendus, ou pour auoir receu, ou de peur de receuoir vne correction de leurs parens, ou de leurs Capitaines, et cela pour quelques petites fautes qu'ils auoient fait. C'est d'où vient que quand il s'est fait vn meurtre, on ne s'en prend point à celuy qui l'a fait, mais aux Capitaines, qui sont obligez de satisfaire aux parens du defunt ; et comme la satisfaction est considerable, et que cela donne de la peine au Capitaine, cela donne vne telle confusion à celuy qui a fait le mal, que quoy qu'on ne luy dise rien, il se bannit ordinaire-

ment le reste de ses iours, et cela retient tous les autres en bride.

Ils respectent beaucoup leurs Capitaines, et leur obeyssent promptement, surtout quand ils ne sont pas vicieux : car quand ils le sont, ils les meprisent fort, disans, qu'nn homme qui ne peut pas se commander soy-mesme est incapable de commander autruy.

Ils ne sont point d'ordinaire auaricieux ; cela vient de ce qu'ils ne se soucient pas de rien amasser (particulierement les Algonquins) qui viuent au iour la iournée : ils n'ont point de soin.

La liberalité parmy eux est estimée ; c'est d'ou vient que les Capitaines sont ordinairement plus pauures que les autres : car quand ils commencent à paroistre, ils donnent tout, pour attirer l'affection de leurs gens, qui par apres leur font plusieurs presens, et les nourrissent quand ils commencent à vieillir.

Ils ne sont point plus braues les vns que les autres, les meilleurs chasseurs sont les mieux accommodez.

Ils ne sçauent ce que c'est de se faire seruir, chacun se sert soy-mesme.

Le mestier des hommes Algonquins, c'est d'aller à la chasse, à la pesche et à la guerre, en traitte aux Nations esloignées, et d'escorter les femmes quand elles vont en des lieux dangereux, faire les canots, et voila tout ; pour le reste ce sont les femmes qui le doiuent faire.

Quand ils vont en voyage, et que leurs femmes vont auec eux, la femme nâge dans le canot aussi bien que l'homme. En voila assez dit des Algonquins.

Venons maintenant à vne vie et des coustumes bien differentes qu'ont les nations de la langue Huronne, tels que sont tous les cantons des Iroquois. Ils sont sedentaires, comme i'ay deja dit, et bastissent des bourgades. Ce sont les hommes qui font les palissades et les cabanes, qu'ils font en forme de berceau, fort haut et large ; couuert depuis le

haut jusques au bas de grosse écorce de Fresne ou d'Orme : les meilleures de ces cabanes sont couuertes d'écorces de Cedre, mais elles sont plus rares.

Ils abbatent du bois, et desertent pour faire des champs. Quand le bois en est bruslé, c'est aux femmes à les ensemencer ; car ce sont les femmes qui font toutes les semences, cerclent le bled et en font la recolte : ce sont elles qui le moulent, autrement le pilent : car les Sauuages n'ont iamais eu l'vsage des Moulins ; l'ayant reduit en farine, elles en font du pain, ou vne espece de boüillie auec de l'eau et quelque assaisonement, lorsqu'ils en ont, ce qu'ils appellent Sagamité : car les femmes sont les Cuisinieres et les Boulangeres.

Les hommes trauaillent encore à faire des canots, des armures et des rets ; mais ce sont les femmes qui filent le fil : les hommes tiennent les conseils, deliberent des affaires, c'est à dire ceux qui sont de naissance pour cela ; car les Capitaines viennent de pere en fils, et entrent au conseil lorsqu'ils sont en vn aage meur, et qu'ils ont montré auoir l'esprit bien fait.

Ce sont les hommes qui vont à la chasse, à la pesche, et à la guerre : les Iroquois ne vont point en traitte chez les autres nations Sauuages, car ils sont haïs de tous : les Hurons y alloient fort, et trafiquoient quasi par tout le Pays.

Les hommes s'occupent encore à faire des plats et des cuilleres de bois. C'est aussi eux qui font les champs de tabac, et les calumets ou pipes qui leur seruent à fumer : les femmes font les pots de terre, comme aussi quantité de petits ouurages propres à leurs vsages, que ie ne d'ecriray point pour n'estre connus en France. Elles seruent de porte-faix, et il faut que ce soit elles qui portent tout ce ce qu'il y a à porter.

I'ay appris depuis peu que les Iroquois et les Iroquoises se font seruir par leurs esclaues, qu'ils ont en grand nombre tant d'hommes que de femmes.

CONTINUATION SUR LE MESME SUJET, CONCERNANT LE MARIAGE DES SAUUAGES.

Chapitre X.

Disons vn petit mot de leurs Mariages. Lorsqu'vn garçon a dessein d'épouser vne fille, il l'a va voir, il la caresse, mais iamais auec indecence, ce seroit vn crime parmy eux : il luy parle en particulier, et quand il l'a enfin gagnée, il luy fait des presens de ce qu'ils ont de plus rare ; et quand tout est d'accord, il va demeurer dans la cabane de la fille, car la femme ne va point demeurer chez le mary, mais le mary chez la femme.

Parmy les Hurons, vn mariage n'est pas tenu pour vn veritable mariage, mais plustost pour débauche, si les pere et mere du ieune homme n'ont esté demander aux parens de la fille celle qu'ils desirent auoir pour femme à leurs enfans ; ce qui se fait donnant quelque riche present aux parens de la fille.

Ils demeurent quelquesfois longtems ensemble deuant que de consommer le mariage : et l'on dit vne chose admirable des Algonquins, qui est, que souuent ils demeurent vn an et d'auantage, auant que le consommer : il ne se passe rien parmy eux qui ne soit dans l'honnesteté, et rien de dissolu dans ces rencontres, quoy qu'ils soient naturellement grands railleurs, et qu'ils ayent plusieurs mots à double entente, mais ils ne s'en seruent pas dans ces rencontres.

Quoy que la polygamie ne soit pas defenduë parmy eux, rarement voyez-vous vn homme auoir deux femmes, surtout parmy les Hurons et les Iroquois : car cela se rencontre quelquesfois chez les Algonquins.

Le diuorce n'est point une chose odieuse chez les Sauuages, vn homme pouant repudier facilement sa femme, et la femme son mary (i'entens parler de ceux qui ne sont

point Chrestien) cela se fait sans bruit : car quand la femme repudie son mary, elle n'a qu'à luy dire qu'il sorte de sa maison, et il s'en va sans rien dire autre chose, et y laisse tout ce qu'il y a apporté, à la reserue de ses habits. Tout de mesme, si le mary veut repudier sa femme, il se retire après luy auoir declaré qu'il la quitte : s'ils ont des enfans, ils demeurent tous à la femme. Ces diuorces arriuent rarement, parceque chacun est sur ses gardes, s'empeschant de donner du mécontentement à sa partie, crainte de l'obliger à la separation.

Ils ne sont pas beaucoup sujets à la ialousie, surtout les Iroquois.

Ils ont des jeux parmy eux de diuerses sortes, les plus communs sont les jeux de paille, et le jeu du plat, et vn troisiéme qu'ils nomment paquessen.

Ce jeu de paille se fait en effet auec de petites pailles qui sont faites exprés, et qui se partagent en trois, comme au hazard, fort inégalement. Nos François ne l'ont pû encore bien apprendre, il est plein d'esprit ; et ces pailles sont parmy eux, ce que les cartes sont parmy nous.

Le ieu du plat sont neuf petits os plats et ronds comme des noyaux de pesche, que l'on auroit lissez et applatis, qui sont noirs d'vn costé, et blancs de l'autre, que l'on remuë et que l'on fait sauter dans vn grand plat de bois, qu'enfin on arreste en frappant la terre, le tenant auec les deux mains : la perte ou le gain dépend d'vn certain nombre qui se trouue tout d'vne couleur.

Le jeu paquessen est presque la mesme chose, sinon qu'on iette ces petits os en l'air auec la main, retombans sur vne robe estenduë en terre, qui sert comme de tapis ; le nombre tout d'vne couleur fait la perte ou le gain.

Ils se festinent aussi les vns les autres, la façon est telle. Celuy qui veut faire festin fait mettre vne grande chaudiere sur le feu, ou deux, ou trois, selon le monde qu'il veut traiter : dans lesquelles chaudieres on met de la viande ou

du poisson, et ensuite de la farine de bled-d'Inde : quand cela est cuit, celuy qui fait le festin enuoye conuier ceux qu'il desire qui y soient : ils y viennent auec vn plat et vne cuillere. Ils entrent dans la cabane sans dire mot, et s'arrangent sur leurs derrieres comme des guenons : cependant le Maistre du festin chante touiours iusques à ce que tous les conuiez soient entrez, car il ne leur fait aucune ceremonie : alors il prend la parole et dit, Ie fais festin : que s'il desire gratifier et faire honneur ou à son fils ou à quelqu'autre, il le declarera, disant, c'est vn tel qui fait festin : alors tous les assistans répondent vn certain hô, qui est comme vn espece de remerciement : il continuë et dit, il y a tant de chaudieres, selon le nombre qu'il y aura : on luy repond encore hô : c'est d'vne telle viande, et tuée par vn tel : à chaque article on fait tousiours la mesme reponse hô ; et ainsi consecutiuement il declare tout ce qu'il y a dans le festin, et on répond tousiours la mesme chose, hô, hô.

Ensuite il dit, Ie souhaitte qu'vn tel nombre de vous autres chante, vn tel, vn tel, et vn tel : et souuent il commence le premier à chanter, et les vns aprés les autres chantent iusques au nombre qu'il a souhaité.

La personne qui chante se leue, faisant diverses postures et gestes en chantant. Cette façon de chanter n'est point harmonieuse, auec douceur, mais elle est comme de gens qui s'excitent à la colère, et mesme ils font quelquesfois des signes de fraper : ils raconteront dans ces chansons martiales, leurs prouësses, et les hommes qu'ils ont tué en guerre, ou les desseins qu'ils ont d'aller en guerre pour vanger la mort de quelqu'vn de leurs parens, ou de quelque homme considerable. Ce qui les y engage par honneur ; et souuent ceux qui suiuent à chanter, s'engagent en chantant à les suiure à la guerre, et à mourir auec eux.

Apes que tous ont chanté on dresse la chaudiere, c'est à dire qu'on prend les plats d'vn chacun, et on met de la sa gamité dedans ; s'il y a de la viande, on en distribuë à

chacun de ceux qu'on desire honorer et gratifier vn morceau : les morceaux les plus delicats sont pour les Capitaines ; celuy qui fait festin ne mange point, mais il chante pendant que les autres mangent. Si ce sont des Algonquins, ils peuuent emporter leur plat de sagamité chez eux ; mais chez les Iroquois et Hurons, cela n'est pas permis, il faut tout manger ce qui vous est seruy, c'est d'où vient qu'ils portent des plats fort petits : car on n'ose pas sortir de la cabane auant que d'auoir vuidé son plat, à moins que de faire quelque petit present au Maistre du festin, vn couteau, vne alesne, vn pain de petun. Les femmes y sont moins appellées que les hommes, surtout chez les Iroquois et les Hurons.

Il se fait quelquesfois parmy eux des festins tres-considerables : il s'en fit vn du temps que i'estois aux Hurons, de la chair de cinquante cerfs, dans cinquante chaudieres.

Ils ont aussi des danses parmy eux qui ne ressemblent en rien aux nostres, car elles ne consistent qu'à vne certaine façon de se secouër le corps, frapans des pieds contre terre, et faisans beaucoup d'autres postures auec reigle, et à la cadence d'vn petit tambour ou autre instrument, qui fait vn petit bruit sourd : ils vont si bien à la cadence, qu'on ne voit point de confusion ny de desordre, quoy qu'ils soient quelquesfois plus de deux cens à danser ensemble ; ils frappent tous du pied en mesme temps, et si à propos, que l'on diroit qu'il n'y a qu'vne personne qui danse.

Ces danses se font ordinairement pour quelques réjouissances publiques, comme seroit quelques victoires remportées sur l'ennemy, ou vn traité de paix nouuellement conclu ; il s'en fait bien aussi quelquesfois chez des particuliers entre amis ; mais cela n'est pas bien ordinaire.

Les peuples sedentaires ont des Officiers pour toute sorte de choses, qu'ils appellent Capitaines ou gens considérables ; les principaux sont pour la police, les autres pour la guerre ; il y en a d'autres qui ne sont que pour auertir, et qui seruent

comme de tambours et de trompettes : les vns vont crier par les ruës du bourg le soir, ou le matin, les noms de ceux qui sont morts, ou le iour ou la nuit ; d'autres ont soin de faire les préparatifs pour brusler les prisonniers : d'autres ont ordre d'auertir de se trouuer an Conseil quand il se doit tenir : quelques autres ont charge d'avertir par le bourg quand on doit faire quelques réjoüissances ou danses publiques, ainsi de tout le reste, et tout cela sans confusion ny desordre.

Ils n'ont point de Religion, mais ils sont fort superstitieux, et ajoustent foy à leurs songes : c'est ce qui donne plus de peine aux Peres Iesuites qui les instruisent.

Ils croyent l'immortalité de l'Ame, et disent qu'elle va apres la mort dans vn beau pays ; que deuant que d'y arriuer, il faut passer vne riuiere où il y a vn certain qui perce la teste à tous les passans, et leur arrache la ceruelle, ce qui fait qu'ils ne se souuiennent plus de rien.

Ils ont quantité de fables qu'ils racontent, et en toutes on y remarque tousiours quelque chose qui a du rapport à quelques-vnes des histoires de l'ancien Testament.

Ils ont connaissance des Esprits, ont vne grande auersion des Sorciers ; et quand quelqu'vn en est accusé, et qu'on croit qu'il le soit, il est aussitost tué ou bruslé comme vn ennemy.

Ils sont fort aumosniers, et logent facilement les Estrangers et Voyageurs, sans espérance d'aucun salaire, et il y en a plusieurs qui quittent leurs lits, ou pour mieux dire, la place où ils couchent, leur donnent à manger ce qu'ils ont de meilleur, et cela assez souuent à vn homme qu'ils n'ont jamais veu, et qu'ils ne verront peut-estre iamais, et qui s'en ira sans leur dire grand-mercy, cela est particulierement dans les Nations sedentaires.

Quand il y a quelque famille qui est tombée en necessité de viures, il y a des Capitaines qui vont par le Bourg ramasser du bled pour la subsistance de ces pauures gens, chacun donne, qui plus, qui moins, selon son pouuoir.

Ils ne sont pas vilains les vns enuers les autres ; quand ils ont tué ou pesché, ils en font des largesses, soit en faisant festin, ou en enuoyant chez les particuliers.

Ils sont pitoyables, et se portent compassion les vns aux autres.

Ils ayment fort leurs parens, et les pleurent long-tems apres qu'ils sont morts : quand ils les enterrent, ils mettent auec eux ce qu'ils aymoient le plus pendant leur vie, et ce qu'ils estiment de plus precieux parmy leurs meubles.

Ils ont presque tous le sens commun assez bon, et raisonnent fort bien ; cela se void dans leurs conseils, et dans leurs harangues qu'ils font souuent en toutes sortes d'occasions.

Tous les Sauuages qui sont proches des Europeans deuiennent yurongnes, et cela fait bien tort aux nostres : car de quantité qui estoient fort bon Chrestiens, plusieurs se sont relaschez. Les Peres Iesuites ont fait ce qu'ils ont pû pour empescher ce mal : car les Sauuages ne boiuent que pour s'enyurer ; et quand ils ont commencé à boire, ils donneroient tout ce que l'on voudroit pour vne bouteille d'eau-de-vie, afin d'acheuer de s'enyurer.

La guerre qu'ils se font les vns aux autres, ne se fait point pour conquerir des terres, ny pour deuenir plus grands Seigneurs, ny mesme pour l'interest, mais par pure vangeance : aussi ne parlent-ils point autrement ; car ils disent, ie m'en vay en guerre pour vanger la mort d'vn tel, et c'est d'ou vient qu'ils traitent si cruellement leurs prisonniers, et ne visent iamais qu'à détruire et faire perir vne Nation toute entiere.

LA MANIERE QUE LES SAUUAGES FONT LA GUERRE.

Chapitre XI.

Ceux qui vont en guerre ne sont souldoyez de personne ; chacun y va à ses dépens, et se doit fournir d'armes, de

viures, de munitions, et autres choses necessaires pour la guerre.

La façon qu'ils font les leuées, la voicy : Vn Capitaine fait festin, (on appelle cela pendre la chaudiere), il inuite à son festin tous les ieunes gens de son bourg, il leur declare qu'il a dessein d'aller en guerre pour vanger la mort d'vn tel ou d'vne telle : il exhorte ceux qui sont de ses amis de l'accompagner : après qu'il a dit le mieux qu'il a pû là dessus, et que le festin est mangé, chacun s'en va ; apres quoy ceux qui ont enuie de l'accompagner viennent les vns apres les autres luy faire offre de leurs seruices, en luy disant, vn tel mon oncle (car c'est comme ils traitent d'ordinaire ceux qu'ils estiment plus qu'eux) ou bien mon frere (s'ils sont égaux) ie viens te dire que ie veux risquer avec toy en ton dessein de la guerre.

En mesme temps chacun fait disposer ces viures, et on se tient prest pour le iour assigné du depart.

Quand ils ont de grandes entreprises à faire, cela se delibere long-temps auparauant dans le Conseil des Anciens et des principaux Capitaines ; et l'affaire estant vne fois concluë, et qu'on a choisi celuy à qui on veut donner la conduite de l'expédition, vn Officier va crier par le bourg, que l'on va à la guerre, et que l'on exhorte toute la jeunesse à aller dans l'armée. Les Capitaines de tous les Villages qui ont assisté au Conseil en font faire autant chez eux : à mesure que les ieunes gens se deliberent, ils en auertissent le Capitaine qui est Chef de l'entreprise.

Apres cela on enuoye des Deputez auec des presens chez tous les Alliez les plus proches, pour les prier de les assister dans leurs desseins. Ils tiennent Conseil là dessus, ils voyent ce qu'ils peuuent donner de monde, ou plustost ils exhortent leur ieunesse à aller ioindre le gros.

Quand ils sont tous assemblez, et qu'ils marchent, ils ont toujours des decouureurs qui vont deuant ; chaque Village qui a fourny du monde, a des Capitaines qui les com-

mandent ; et tous ces Capitaines là s'assemblent souuent pour tenir conseil sur toutes sortes de choses : car ils ne negligent rien.

Ils exhortent souuent leurs soldats à tenir bon à l'occasion, et ne point s'enfuyr, leur representant que les gens de cœur et de courage ne s'enfuyent iamais.

Il n'y a point de chastiment chez eux pour ceux qui se sont enfuys, sinon qu'on les qualifie de poltron, mais encore tout bas.

Quand ils rencontrent l'Ennemy et qu'on est aux prises, les Capitaines seruent de tambours et de trompettes, et crient sans cesse, Courage jeunesse, courage, ils sont à nous, que personne ne fuye : cela les anime beaucoup ; car ils respectent fort leurs Capitaines.

Ils sont adroits à surprendre et à dresser vne ambuscade ; ils ne se prennent pas mal à faire vne retraite honorable, quand ils se voyent pressez : ils nous l'ont fait voir par experience.

Ils sont vigoreux d'abord, mais ils ne font pas de longue resistance. Ce ne sont pas aussi gens à se battre en raze campagne. Ils ne commencent iamais de combats, qu'ils ne fassent auparauant vn cry tous ensemble pour estonner leurs Ennemis d'abord.

Ils sont adroits à manier les armes à feu, tirent fort bien vn coup de fusil. Ils ont des simples parmy eux, qui sont excellens pour guarir les blesseures ; surtout d'armes à feu.

Ils sont de grande fatigue et bien dispos : ils vont fort bien du pied, et ont vne addresse toute particuliere à se reconnoistre dans les bois, et ne s'y perdent quasi iamais.

DE LA FACON QU'ILS TRAITENT LES PRISONNIERS DE GUERRE.

Chapitre XII.

Quand ils ont pris des prisonniers, ils leur coupent quelques doigts d'abord : ils les lient par les bras et par les

jambes auec des cordes : sinon que lorsqu'il faut marcher, Ils leur laissent les jambes libres.

Le soir quand ils cabanent, ils font coucher le prisonnier sur le dos contre terre, et ils plantent de petits pieux en terre, au droit des pieds, des mains, du col, et de la teste : ensuite ils lient le prisonnier à ces pieux, de sorte qu'il ne peut remuer ; ce qui est vne peine plus grande que l'on ne pourroit croire, principalement l'Esté, à cause des Maringoins qui les mangent, car ils sont nuds.

Arriuant à l'entrée des Bourgades, tout le peuple vient au-deuant ; il est libre à vn chacun de leur faire tout le mal qu'ils voudront, à la reserue de les tuer : alors vous y voyez les vns armez de cousteaux, soit pour couper des doigts, soit pour faire des incisions le long des bras, du dos, et autres parties charnuës, le prisonnier estant tout nud ; d'autres ont des bastons, de quoy ils les bastonnent. Il y en a qui ont des verges, des ronces et des bouts de corde. Auec tous ses instrumens, on le caresse à son entrée ; car c'est leur façon de parler.

Il faut pendant tout ce tems-là que le Prisonnier chante, s'il veut paroistre homme de cœur et de courage. Et en effet, les Sauuages ne manquent iamais de chanter pendant tout le temps qu'on les tourmente ; (mais ce chant est vn chant lugubre).

Apres qu'ils sont entrez dans le bourg, on les mene de cabane en cabane ; chez les principaux, et partout là il faut qu'ils chantent.

Apres vn iour ou deux qui se sont passez dans ces tristes preludes, les Capitaines tiennent conseil pour le condamner à la mort, ou luy donner la vie : s'il est condamné à la mort, celuy-là à qui il a esté donné (car c'est leur coustume de les donner pour quelqu'vn qui est mort en guerre). Celuy-là dis-je fait festin ; et quand tous les conuiez sont assemblez, il leur dit ; Voila mon fils ou mon neueu, (selon le degré de parenté que luy estoit celuy pour qui le prison-

nier a esté donné), qui vous fait son festin d'Adieu. C'est leur coustume quand ils entreprennent quelque grand voyage, de faire festin auparauant que de partir, qu'ils appellent festin d'Adieu : en suite le prisonnier chante, et apres luy vne partie des conuiez chantent aussi.

Apres que l'on est retiré, on dispose vne cabane pour brûler le prisonnier : on y fait quantité de feux ; on aduertit par le bourg de l'heure que l'on doit commencer à le brusler, afin qu'on s'y trouue.

Quand l'heure est venuë, on y mene le pauure patient ; il a les bras liez au corps au dessus du coude, et vne corde aux jambes enuiron de deux pieds de long, afin qu'il ne puisse faire de plus grandes éjambées. Tous ces gens sont arrangez des deux costez de la cabane : vous sçaurez en passant, qu'ils ne sçauent ce que c'est que de cheminée, et qu'ils font le feu au milieu de la place.

Ils laissent donc vn petit chemin entre les feux qui sont allumez au milieu de la cabane tout au long, d'espace en espace, et entre les hommes qui sont rangez des deux costez, assis sur le cul comme des Singes ; et c'est par où doit courir le prisonnier.

Chacun a vn tison bien embrasé, ou vn morceau de fer tout rouge de feu : quand tout est disposé, quelques Capitaines qui sont au bout de la cabane auec le prisonnier, crient tout haut ; Voila le prisonnier qui va partir, que chacun se dispose à bien faire ; mais qu'on ne le brusle que jusques à la ceinture.

Ensuite on luy fait commandement de partir : ce qu'il fait courant, ou pour mieux dire trotinant le plus viste qu'il peut, entre le feu et ses bourreaux, qui tous le bruslent en passant ; les vns aux jambes, les autres aux cuisses ; mais cela auec vne barbarie qui n'appartient qu'à eux.

Je vous auouë que c'est vne vraie representation d'Enfer, car vous voyez vne grande cabane pleine par le milieu de feu, et toute remplie de fumée, où l'on ne voit goute ; car

c'est d'ordinaire la nuit que cela se fait : vous y voyez paroistre vne multitude de monde ; les vns sont assis, les autres debout ; les vns seruent de bourreaux, les autres de spectateurs, qui se mocquent et se rient du pauure patient. Parmy tout cela, vous voyez vn pauure miserable tout nud, et tout grillé, abandonné à la rage de ces barbares.

Apres qu'ils luy ont fait faire le nombre des tours de la cabane qui a esté ordonné par les Anciens, qui est d'ordinaire de dix ou de douze ; la nuit estant presque passée, tout le monde se retire, à la reserue de quelques-vns, qui demeurent pour garder le prisonnier jusques au matin, que se doit faire le reste de l'execution.

Pendant ce temps là, il est attaché à vn poteau, et pas bien loin d'un grand feu, dans lequel rougissent des haches, dont on se sert pour le brusler, l'interrogeant de temps en temps de l'estat de son Pays, et des choses qu'ils desirent sçauoir : et s'ils voyent qu'ils dissimulent quelque chose, ils luy redoublent ses tourmens ; c'est à quoy se passe le reste de la nuit.

Le iour estant venu, enuiron le Soleil leuant, on aduertit les femmes d'aller faire des feux dans la place où est dressé l'Echafaut. I'oubliois à dire que dés qu'vn prisonnier est arriué, on luy en dresse vn ; soit qu'on le veüille faire mourir, ou non, sur lequel échafaut on le fait monter plusieurs fois le iour, pour estre exposé à la veuë du peuple.

Quand tous ces feux sont faits, l'on conduit le patient sur cét échafaut, au milieu duquel on a planté vne grande perche, ou plustost vn pieu fort haut ; on luy fait embrasser ce pieu, luy liant les deux mains ensemble. La corde pareillement qui luy lië les deux jambes, fait vn cercle autour de ce mesme pieu ; de sorte qu'il peut tourner tout à l'entour de ce pieu.

Il est là exposé tout nud ; il y a quatre échelles aux quatre costez de l'échafaut ; et pour lors, il est libre à vn chacun de monter sur l'échafaut pour le tourmenter. On

ne manque pas de bourreaux, car il y en a assez : Nous auons remarqué que les plus cruels, sont certains poltrons qui ne vont iamais en guerre.

Ils le montent donc sur l'échafaut, et ils le bruslent auec des tisons ; mais auec autant de froideur, que si c'estoit vn morceau de bois.

Apres deux ou trois heures qu'ils l'ont tourmenté de la sorte, et qu'il ne ressemble qu'à vn charbon, ils luy écorchent la teste, pour luy leuer la cheuelure : c'est ce qu'ils font à tous ceux qu'ils tuënt en guerre, ou qu'ils bruslent chez eux. Ensuite s'il reste de la vie au patient, ils luy coupent le col auec vn cousteau, luy fendent la poitrine, et luy en tirent le cœur ; et si ç'a esté vn homme courageux, qui n'ait fait aucun cry pendant qu'on l'a tourmenté, il y en a qui boiuent de son sang, pour s'incorporer son courage.

Ensuite on le coupe par quartiers, et on le jette à la voirie ; ou quelquesfois ils le font cuire, et le mangent par rage.

Quand les Capitaines ont resolu de donner la vie au prisonnier, et que celuy à qui il a esté donné y consent, (car il y peut plus que pas vn autre), on va aussitost le délier, on le publie par le Bourg, et pour lors on le traite bien, personne n'oseroit plus luy faire de mal, quoy qu'on ne laisse pas de le regarder comme vn esclaue, et il est obligé de seruir celuy à qui il a esté donné en cette qualité-là. Il est en seureté pour sa vie, pourvu qu'il ne soit pas soupçonné de se vouloir sauuer, et qu'il ne desobeïsse point à ce qu'on luy commande ; que s'il est soupçonné de se vouloir sauuer, aussitost on luy fend la teste auec vne hache : on luy en fait tout autant quand il fait difficulté d'obeyr.

Si Dieu nous fait la grace d'estre vn iour les maistres, il sera aisé de leur oster ces Barbares coustumes, et de les rendre plus policez : car comme j'ay desia dit, ils ont le sens commun fort bon, et ils se laissent assez facilement gagner à la raison ; et quand ils sont vne fois conuaincus

d'vne chose, ils ont peine d'en démordre ; témoins ces pauures miserables Hurons et Huronnes qui ont esté faits captifs par les Iroquois, et qui auoient esté instruits et baptisez par les Peres Iesuites, qui gardent auec tant de fermeté et de constance leur religion au milieu de leurs Ennemis, et qui font honte à beaucoup de libertins François qui ne se sont pas comportez si religieusement parmy les Ennemis, comme ces pauures gens qui volent de joye quand ils peuuent rencontrer vn Pere Iesuite pour se confesser et receuoir leurs sacremens.

REPONSES AUX QUESTIONS QUI ONT ESTE' FAITES A L'AUTHEUR LORSQU'IL ESTOIT EN FRANCE.

Chapitre XIII.

Pendant mon sejour en France, il m'a esté fait diuerses questions par plusieurs honnestes gens, concernant les pays de la Nouuelle-France. I'ay creu que i'obligerois le Lecteur curieux de les mettre icy, et d'en faire vn Chapitre exprés, auec les réponses, qui donneront beaucoup d'intelligence et de connoissance à ceux qui ont de l'affection pour ce pays icy, ou qui souhaiteroient d'y venir.

Ie commenceray donc par vne assez commune, qui est, si la vigne y vient bien. I'ay déja dit que les vignes sauuages y sont en abondance, et que mesme on en a éprouué de celle de France, qui y vient assez bien. Mais pourquoy ne faites-vous donc pas des vignes ? Ie répons à celà, qu'il faut manger auant que de boire ; et par ainsi qu'il faut songer à faire du bled auant que de planter de la vigne : on se passe mieux de vin que de pain ; c'est tout ce qu'on a pû faire que de défricher des terres pour faire des grains et non autre chose.

Le vin y est-il cher ? Ie répons, qu'il y vaut dix sols la pinte ; l'eau de vie y vaut trente sols la pinte, et le vin

d'Espagne y vaut autant : la mesure est semblable à celle de Paris.

Le bled y est-il cher ? Le froment y vaut cent sols le minot, pesant soixante liures : et quelquefois il vaut six francs.

Les pois y valent vn écu le minot, et quelquesfois iusques à quatre francs.

Les iournées des hommes y sont-elles cheres ? Vingt sols estant nourris pendant l'hyuer, et trente sols estant nourris pendant l'Esté.

Y a-t-il des cheuaux dans le Pays ? Ie répons que non.

N'y a-t-il pas des prairies pour faire du foin ? l'auoine n'y vient-elle pas bien ? Parfaitement bien, et il y a de tres-belles prairies : mais il est assez dangereux d'auoir le foin, tant que les Iroquois nous feront la guerre, et surtout aux habitations des Trois-Riuieres et du Mont Royal : car les faucheurs et les feneurs sont toûjours en danger d'estre tuez par ces Iroquois. Voila la raison pourquoy on fait moins de foin, quoy que nous ayons de belles et grandes prairies, ou il y a de tres-bonne herbe propre à ce faire. Mais il y a encore vne autre raison qui empesche d'auoir des cheuaux, c'est qu'il cousteroit beaucoup pour les faire venir de France : il y a peu de personnes qui ayent de quoy faire ces dépenses ; et d'ailleurs on craint qu'estant venus les Iroquois ne les tuent comme ils font de nos autres bestiaux, ce qui seroit bien fascheux à celui qui auroit fait la dépense de les faire venir. Et puis on espere toûjours que nostre bon Roy assistera ce Pays icy, et qu'il fera destruire cette canaille d'Iroquois.

Y a-t-il bien des habitans ? A cela ie ne peux rien répondre d'asseuré, sinon que l'on m'a dit qu'il y en auoit enuirons huit cens à Quebec, pour les autres habitations il n'y en a pas tant.

Les habitans ont-ils bien des enfans ? Ouy, qui viennent bien faits, grands et robustes, aussi bien les filles que les

garçons : ils ont communément l'esprit assez bon, mais vn peu libertins, c'est-à-dire qu'on a de la peine à les captiuer pour les estudes.

Pourquoy ne fait-on pas quantité de chanvres puisqu'il vient si bien ? La mesme raison que i'ay apporté pour la vigne, ie l'apporte pour le chanvre, sçauoir que nous n'auons songé qu'au bled iusques à maintenant comme le plus necessaire. I'ajouste seulement que nous sommes trop peu de monde, car apres la défaite de l'Iroquois, il ne manquera que des habitans icy, pour y auoir tout ce que l'on peut souhaiter.

Quelle boisson boit-on à l'ordinaire ? Du vin dans les meilleures maisons, de la biere dans d'autres : vn autre breuuage que l'on appelle du boüillon, qui se boit communément dans toutes les maisons ; les plus pauures boiuent de l'eau, qui est fort bonne et commune en ce pays icy.

De quoy sont basties les maisons ? Les vnes sont basties toutes de pierres, et couuertes de planches ou aix de pin ; les autres sont basties de collombages ou charpente, et massonnées entre les deux ; d'autres sont basties tout à fait de bois ; et toutes les dites maisons se couurent comme dit est, de planches.

Le chaud en Esté est-il bien grand ? Il y est enuiron comme dans le pays d'Aunis.

Les froids y sont-ils grands l'Hyuer ? Il y a quelques iournées qui sont bien rudes, mais cela n'empesche pas que l'on ne fasse ce que l'on a à faire : on s'habille vn peu plus qu'à l'ordinaire, on se couure les mains de certaines moufles, appellées en ce Pays icy des mitaines ; l'on fait bon feu dans les maisons, car le bois ne couste rien icy qu'à bûcher et à apporter au feu. On se sert de bœufs pour le charrier sur certaines machines qu'on appelle des traisnes : cela glisse sur la neige, et vn bœuf seul en mene autant que deux bœufs feroient en Esté dans vne charette. Et comme i'ay déja dit, la pluspart des iours sont extrémemement serains,

et il pleut fort peu pendant l'Hyuer. Ce que i'y trouue de plus importun, c'est qu'il faut nourrir les bestiaux à l'estable plus de quatre mois, à cause que la terre est couuerte de neiges pendant ce tems-là : si la neige nous cause cette incommodité, elle nous rend d'vn autre costé vn grand service, qui est qu'elle nous donne vne facilité de tirer les bois des forests, dont nous auons besoin pour les bastiments, tant de terre que d'eau, et pour autres choses. Nous tirons tout ce bois de la forest, par le moyen de ces traisnes dont j'ay parlé, auec grande facilité, et bien plus commodément, et à beaucoup moins de frais, que si c'estoit en Esté par Charette.

L'air y est extremément sain en tout tems : mais surtout l'Hyuer : on voit rarement des maladies en ces Pays icy : il est peu sujet aux bruines et aux broüillards ; l'air y est extremément subtil. A l'entrée du Golfe et du Fleuue, les bruines y sont frequentes, à cause du voisinage de la mer : on y voit fort peu d'orages.

Mais quel profit peut-on faire là ? Qu'en peut-on tirer ? C'est une question qui m'a esté faite souuentefois, et qui me donnoit enuie de rire, toutes les fois qu'on me la faisoit : il me sembloit voir des gens qui demandoient à faire recolte auant que d'auoir semé. Apres auoir dit que le Pays est bon, capable de produire toutes sortes de choses comme en France, qu'on s'y porte bien, qu'il n'y manque que du monde, que le Pays est extremément grand, et qu'infailliblement il y a de grandes richesses, que nous n'auons pas peu découurir, parce que nous auons vn ennemy qui nous tient resserré dans vn petit coin, et nous empesche de nous écarter pour faire aucune decouuerte : Ainsi il faudrait qu'il fust detruit, qu'il vint beaucoup de monde dans ce Pays icy, et puis on connoistroit la richesse du Pays : mais pour cela, il faudroit que quelqu'vn en fasse la dépence : mais qui la fera, si ce n'est nostre bon Roy ? Il a temoigné le vouloir faire, Dieu luy veüille continuer sa bonne volonté.

Les Anglois nos voisins ont fait d'abord de grandes dépenses pour les habitations là ou ils se sont placez ; ils y ont jetté force monde, et l'on y compte à present cinquante mil hommes portans les armes : c'est merueille de voir leur Pays à present ; l'on y trouue toutes sortes de choses comme en Europe, et à la moitié meilleur marché. Ils y bastissent quantité de vaisseaux de toutes façons : ils y font valoir les mines de fer : ils ont de belles Villes : il y a Messagerie et Poste de l'vne à l'autre : ils ont des Carosses comme en France : ceux qui ont fait les auuances trouuent bien à present leurs comptes : ce Pays là n'est pas autre que le nostre : ce qui se fait là, se peut faire icy.

Cela n'empeschera pas que ie ne vous dise ce que ie crois que l'on peut faire, et dont l'on peut tirer beaucoup de profit : premierement la pesche de la Moluë, qui est abondante à l'entrée du Fleuue, aux enuirons de Gaspé.

Secondement les huiles, tant de Loups-marins que de Marsoins, dont il y a abondance dans le Fleuue Saint Laurens, comme i'ay desia dit. Il est vray qu'il y a quelque dépense à faire pour cela, mais elle ne sera pas considerable, à l'égal du grand profit qu'on en peut esperer.

Il y a des mines de fer, de cuiure, d'estain, d'antimoine et de plomb ; plusieurs croyent qu'il y a aussi des souffrieres.

I'ay parlé à vn faiseur de salpêtre, qui m'a dit qu'on en trouueroit icy d'aussi bon, qu'en aucun lieu du monde, et en quantité.

Pour le charbon de bois de Cedre, il est sans comparaison beaucoup meilleur qu'aucun, dans la composition de la poudre et des artifices.

De plus, les bois qui sont icy en si grande abondance, ne peuuent-ils pas jetter vn grand profit, soit pour les bastimens de mer, ou autres ouvrages, à quoy ils peuuent estre vtiles.

La terre estant bonne, ne peut-elle pas donner vn grand profit, non seulement pour toute sorte de grains, qu'on en pourroit tirer abondamment ; mais pour les chanvres et lins,

qui venans bien, on en peut faire en abondance, et en faire par consequent grand profit.

Ie ne parle point de l'abondance des Animaux, qui s'y peuuent nourrir, comme de beaucoup d'autres choses que vous voyez aussi bien que moy, apres la description que ie vous ay faite.

Toutes les riuieres sont-elles nauigables ? Ie répons que oüy, auec les canots sauuages ; mais non pas auec nos bastimens. Les Nauires ne peuuent pas passer Quebec, à ce que l'on croit, les Barques et Chaloupes ne peuuent pas aller plus loin que Mont-Royal ; du Mont-Royal jusques dans le lac des Iroquois, il se trouue quarante lieuës de rapides, que l'on ne peut pas monter qu'auec des canots, et des bateaux plats : encore les faut-il tirer, comme on tire les bateaux en montant le long de la Sene. Apres quoy dans tous ces grands lacs, on y peut aller auec barques et chaloupes.

Ce qui empesche nos riuieres d'estre nauigables, se sont des cheutes d'eau qui se rencontrent par endroits, ou des rapides : et cela aux vnes plus qu'aux autres ; car à la riuiere du Saguené, on va jusques à quarante ou cinquante lieuës auec vne double chaloupe ; et au contraire dans la riuiere des Trois-Riuieres, l'on y va pas plus de quatre lieuës : Si ce Pays-icy estoit habité, ie ne doute pas que l'on ne rendist nauigables plusieurs riuieres qui ne le sont point, et cela à peu de frais : car il y a telle riuiere, où il n'y a qu'vn rapide d'vn quart de lieuë, apres lequel on pourroit aller bien loin : cependant, cela le rend inaccessible à nos bastimens.

Il me semble que j'entends quelqu'vn qui dit, Vous nous auez dit beaucoup de bien de la Nouuelle-France, mais vous ne nous en faites point voir les maux, ny les incommoditez : cependant nous sçauons bien qu'il n'y a point de Pays au monde, quelque bon qu'il puisse estre, où il ne se rencontre quelque chose de fâcheux. Ie vous répons que

vous auez raison : ça esté aussi mon dessein dans tout mon discours, de vous en donner la connaissance : mais afin de vous les faire mieux conceuoir, ie mettray icy en détail ce que ie juge de plus incommode ou importun, que ie reduiray à quatre ou cinq chefs.

Le premier sont les Iroquois nos Ennemis qui nous tiennent resserrez de si prés, qu'ils nous empeschent de jouyr des commoditez du Pays : on ne peut aller à la chasse, ny à la pesche, qu'en crainte d'estre tué, ou pris de ces coquins-là : et mesme on ne peut labourer les champs, et encore bien moins faire les foins, qu'en continuelle risque : car ils dressent des embuscades de tous costez, et il ne faut qu'vn petit buisson pour mettre six ou sept de ces barbares à l'abry, ou pour mieux dire, à l'affust, qui se jettent sur vous à l'improuiste, soit que vous soyez à votre trauaille, ou que vous y alliez. Ils n'attaquent iamais qu'ils ne se voyent les plus forts ; s'ils sont les plus foibles, ils ne disent mot : si par hazard ils sont découuerts, ils quittent tout, et s'enfuyent ; et comme ils vont bien du pied il est mal aisé de les attraper : ainsi vous voyez qu'on est tousiours en crainte, et qu'vn pauure homme ne trauaille pas en seureté, s'il s'écarte vn peu au loin. Vne femme est tousiours dans l'inquiétude que son mary, qui est party le matin pour son trauail, ne soit tué ou pris, et que iamais elle ne le reuoye : c'est la cause que la pluspart des Habitans sont pauures, non seulement pour la raison que ie viens de dire, qu'on ne peut pas jouyr des commoditez du Pays, mais parce qu'ils tuënt souuent le bestail ; empeschent quelquesfois de faire les recoltes, bruslent et pillent d'autres fois les maisons quand ils les peuuent surprendre. Ce mal est grand, mais il n'est pas sans remede, et nous l'attendons de la charité de nostre bon Roy, qui m'a dit qu'il vouloit nous en deliurer. Ce n'est pas vne chose bien mal-aisée, puisqu'ils ne sont pas plus de huit ou neuf cens hommes portans les armes. Il est vray qu'ils sont soldats, et bien adroits dans les bois ; ils

l'ont fait voir à nos Capitaines venus de France, qui les méprisoient : les vns y sont demeurez, et les autres ont esté contraints d'auoüer qu'il ne faut pas se negliger, quand on va à la guerre contre-eux ; qu'ils entendent le mestier, et qu'ils ne sont point barbares en ce point ; mais apres tout, mil ou douze cens hommes bien conduits feroient dire ; ils ont esté, mais ils ne sont plus : cela mettroit la reputation des François bien haut dans tout le Pays de la Nouuelle-France, d'auoir exterminé vne nation qui en a fait tant perir d'autres, et qui est la terreur de tous ces Pays-icy.

La seconde incommodité que ie trouue ici, sont des Maringoins, autrement appellez Cousins, qui sont en grande abondance dans les forests, pendant trois mois de l'Esté : il s'en trouue peu dans les campagnes, à raison qu'ils ne peuuent resister au vent ; car le moindre petit vent les emporte : mais dans les bois, où ils sont à l'abry, ils y sont estrangement importuns ; et surtout le soir et le matin, et picquent plus viuement quand ils sentent de la pluye, qu'en vn autre temps. Il s'est trouué des personnes qui en auuoient le visage extremément enflé ; mais cela ne dure pas, car au bout de vingt-quatre heures, il n'y paroist quasy plus, la fumée les fait fuyr ; c'est pourquoy on fait tousiours du feu et de la fumée proche de soy, quand on couche dans le bois.

La troisième incommodité que ie rencontre, c'est la longeur de l'Hyuer, surtout deuers Quebec. Ie n'en parleray pas d'auantage, veu que j'en ay dit assez cy-dessus : Ie diray seulement que les neiges y sont de trois à quatre pieds de haut, ie dis à Quebec ; car aux autres habitations il y en a beaucoup moins, comme j'ay desia dit.

Dans le Pays des Iroquois, se trouuent de certaines couleuures, qu'on appelle des Serpens à sonnettes, qui sont dangereuses pour leurs morsures ; j'en ai desia parlé, ainsi ie n'en diray rien d'auantage, sinon qu'il n'y en a point dans ces quartiers-icy : Voila les plus grandes incommoditez dont j'ay connaissance.

Voici encore vne question qui m'a esté faite, sçauoir comme on vit en ce Pays-icy ; si la Iustice s'y rend ; s'il n'y a point du libertinage, veu qu'il y passe, dit-on, quantité de garnemens, et des filles mal-viuantes.

I'y répondray à tous les points l'vn apres l'autre, et ie commenceray par le dernier. Il n'est pas vray qu'il vienne icy de ces sortes de filles, et ceux qui en parlent de la façon se sont grandement mépris, et ont pris les Isles de Saint Christophle et la Martinique pour la Nouuelle-France : si il y en vient icy, on ne les connoist pas pour telles ; car auant que de les embarquer, il faut qu'il y aye quelques-vns de leurs parens ou amis qui asseurent qu'elles ont tousiours esté sages : si par hazard il s'en trouue quelques-vnes de celles qui viennent, qui soient décriées, ou que pendant la trauersée elles ayent eu le bruit de se mal comporter, on les r'enuoye en France.

Pour ce qui est des garnemens, s'il y en passe, c'est qu'on ne les connoist pas ; et quand ils sont dans le pays, ils sont obligés de viure en honnestes gens, autrement il n'y auroit pas de jeu pour eux : on scait aussi bien pendre en ce pays-icy qu'ailleurs, et on l'a fait voir à quelques-vns qui n'ont pas esté sages.

Pour la Iustice, elle se rend icy ; il y a des Iuges : et quand on ne se trouue content, on en appelle deuant le Gouuerneur, et vn Conseil Souuerain estably par le Roy à Quebec.

Iusques à cette heure on a vescu assez doucement, parce que Dieu nous a fait la grace d'auoir tousiours des Gouuerneurs qui ont esté des gens de bien, et d'ailleurs nous auons icy les Peres Iesuites qui prennent vn grand soin d'instruire le monde : de sorte que tout y va paisiblement ; on y vit beaucoup dans la crainte de Dieu, et il ne se passe rien de scandaleux, qu'on n'y apporte aussi-tost remede : la deuotion est grande en tout le Pays.

SUITE DU MESME SUJET.

Chapitre XIV.

Plusieurs personnes qui apres auoir entendu discourir de la Nouuelle-France, soit qu'il leur prit enuie de venir ou non, faisoient cette question : Pensez-vous que je fusse propre pour ce pays-là ? que faudroit-il faire pour y aller habiter ? Si i'y portois quatre ou cinq mille francs, pourrois-je auec cela m'y accomoder honnestement ? et en suitte beaucoup d'autres questions que ie mettray les vnes apres les autres, apres auoir repondu à celle-cy.

Vous me demandez premierement si vous estes propre pour ce pays ? La reponse que ie vous fais c'est que ce pays-icy n'est pas encore propre pour les personnes de condition qui sont extremément riches, parce qu'ils ne rencontreroient pas toutes les douceurs qu'ils font en France : il faut attendre qu'il soit plus habité, à moins que ce ne fussent des personnes qui voulussent se retirer du monde, pour mener vne vie plus douce et plus tranquille, hors de l'embaras : ou quelqu'vn qui eust enuie de s'immortaliser par la bastisse de quelques Villes, ou autres choses de considerable dans ce nouueau monde.

Les personnes qui sont bonnes dans ce Pays-icy, sont des gens qui mettent la main à l'œuure, soit pour faire, ou pour faire faire leurs habitations, bastiments et autres choses : car comme les iournées des hommes sont extremément cheres icy, vn homme qui ne prendrait pas soin, et qui n'vseroit pas d'œconomie se ruineroit ; mais pour bien faire, il faut tousiours commencer par le défrichement des terres, et faire vne bonne métairie, et par apres on songe à autres choses ; et ne pas faire comme quelques-vns que i'ay veu, qui ont dépensé tous leurs biens à faire faire de beaux bastimens qu'ils ont esté contraints de vendre apres, à beaucoup moins qu'ils ne leur auoient cousté.

Ie suppose que ie parle à des personnes qui ne viennent s'establir dans le pays à autre dessein que d'y faire vn reuenue, et non pas pour y faire marchandise.

Il seroit bon qu'vn homme qui viendroit pour habiter, apportast des viures du moins pour vn an ou deux, si faire se peut ; surtout de la farine, qu'il aura à beaucoup meilleur marché en France, et mesme n'est pas tousiours asseuré de trouuer icy pour son argent ; car s'il venoit grand monde de France sans en apporter, et qu'il arriuast vne mauuaise année pour les grains, comme Dieu nous en garde, ils se trouueroient bien empeschez.

Il est bon aussi de se fournir de hardes, car elles vallent icy le double qu'en France.

L'argent y est aussi plus cher, il y hausse du quart, en sorte qu'vne piece de quinze sols en vaut vingt : ainsi à proportion du reste.

Vn homme qui auroit de quoy, ie lui conseillerois d'amener icy deux bons hommes de trauail, pour defricher les terres, ou d'auantage mesme, s'il a le moyen : c'est pour répondre à la question, si vne personne qui employeroit trois ou quatre mille francs, pourroit faire quelque chose ; il se mettroit en trois ou quatre ans bien à son aise, pourueu qu'il veuïlle vser d'œconomie, comme i'ay déja dit.

La pluspart de nos habitants qui sont icy, sont des gens qui sont venus en qualité de seruiteurs, et apres auoir seruy trois ans chez vn Maistre, se mettent à eux ; ils n'ont pas trauaillé plus d'vne année qu'ils ont défriché des terres, et qu'ils recueillent du grain plus qu'il n'en faut pour les nourrir. Quand ils se mettent à eux, d'ordinaire ils ont peu de chose, ils se marient ensuite à vne femme qui n'en a pas dauantage ; cependant en moins de quatre ou cinq ans vous les voyez à leur aise, s'ils sont vn peu gens de trauail, et bien ajustez pour des gens de leur condition.

Tous les pauures gens seroient bien mieux icy qu'en France, pourueu qu'ils ne fussent pas paresseux ; ils ne

manqueroient pas icy d'employ, et ne pourroient pas dire ce qu'ils disent en France, qu'ils sont obligez de chercher leur vie, parce qu'ils ne trouuent personne qui leur veuille donner de la besongne ; en vn mot, il ne faut personne icy, tant homme que femme, qui ne soit propre à mettre la main à l'œuure, à moins que d'estre bien riche.

Le trauail des femmes consiste dans le soin de leurs ménages, à nourrir et à penser leurs bestiaux ; car il y a peu de seruantes icy : ainsi les femmes sont contraintes de faire leurs ménages elles-mesmes : toutesfois ceux qui ont de quoy prennent des valets, qui font ce que feroit vne seruante.

REMARQUES QUI ONT ESTE' OBMISES AUX CHAPITRES PRECEDENS.

Chapitre XV.

Puisqu'il me reste encore vn peu de temps, ie feray ce Chapitre de diuerses choses que j'ay obmises dans les precedens, qui ne seront pas desagreables au Lecteur curieux.

Cette Fontaine dont i'ay parlé cy-deuant, qui est dans le pays des Iroquois, et dont ils se seruent comme d'huile ; quand on la remuë auec vn baston, elle jette comme des flammes ; mais comme i'ay desia dit, elle n'est point bonne ny à brusler ny à manger, mais simplement à graisser.

Cette Mine de plomb, dont j'ay parlé, qui n'est pas bien loin d'icy, rend soixante et quinze pour cent, et les Iroquois coupent de ce rocher, auec leurs haches, et en font de petits bastons quarrez qu'ils coupent de longeur, pour s'en seruir à tirer quand ils vont en guerre, lorsque les balles leur manquent.

Dans le lac Superieur, il y a vne grande Isle, qui a enuiron cinquante lieuës de tour, dans laquelle il y a vne fort belle mine de cuiure rouge ; il s'en trouue en diuers endroits de gros morceaux tout rafinez.

Il y a d'autres endroits de ces quartiers là, ou il y a de pareilles mines, ainsi que j'ay appris de quatre ou cinq François, qui en sont reuenus depuis peu, qui estoient allez en la compagnie d'vn Pere Iesuite, qui y estoit allé en Mission et qui y est mort. Ils y ont passé trois ans, auant que de trouuer occasion de s'en reuenir : ils m'ont dit qu'ils ont veu vn lingot de cuiure tout rafiné qui est le long d'vne coste, et qui peze plus de huit cens liures, selon leur estime : ils disent que les Sauuages en passant font du feu dessus, apres quoy ils coupent des morceaux auec leurs haches ; vn d'entre-eux en voulut faire de mesme, il y cassa toute sa hache : le chemin ne seroit pas mal-aisé, si nous estions les Maistres des Iroquois, et qu'on peust passer pardeuant leur grand Lac.

Ils m'ont appris de plus qu'il se trouue là de belles pierres bleuës, qu'on croit estre des Turquoises.

Il se trouue aussi des pierres vertes comme des Emeraudes.

Il y a aussi des Diamans, mais ie ne scay pas s'ils sont fins : ils n'ont peu aller jusques au lieu où ces pierres sont, les Sauuages les y voulant pas conduire sans recompense, veu qu'il y auoit vn peu loin : eux se trouuans dans la nécessité n'oserent en faire la dépense, ne s'y connoissant pas assez pour sçauoir si elles estoient bonnes ou non.

Il s'y trouue aussi des pierres rouges de deux sortes ; les vnes de rouge d'écarlate, et les autres d'vn rouge de sang de bœuf ; les Sauuages s'en seruent pour faire des calumets ou pipes, pour prendre leur tabac, dont ils font bien de l'estat.

Il se rencontre aussi des teintures, de toutes sortes de couleurs, dont les Sauuages se seruent ; des quelles ie ne feray pas vne grande description, pour n'auoir pas vne parfaite connaissance, sinon d'vne petite racine de bois, dont ils se seruent pour teindre en couleur de feu, qui a la couleur bien viue. Pour les autres couleurs, ils se seruent d'herbes, de pierres et de terre. Tout ce que ie peux dire,

c'est que la pluspart de leurs couleurs me semblent bien belles et bien viues : ie leur ay veu du bleu semblable à nostre azur, et ie ne scay pas si ce n'en est point.

Dans le pays des Iroquois, scauoir aux Onontagué, il se trouue vne pierre de craye blanche, dont les Hollandois en ont esté quelquesfois querir, et ont dit aux Sauuages que c'estoit pour blanchir leur linges.

Au lac Saint François, qui est enuiron quatorze ou quinze lieuës au dessus du Mont-Royal, il se trouue vne des belles Chesnayes qui soit dans le monde, tant pour la beauté des arbres, que pour sa grandeur : elle a plus de vingt lieuës de long, et l'on ne scait pas combien elle a de large.



LITTÉRATURE.

LE DERNIER DES KERBRAT.

LA VALLÉE DES SOUPIRS.

Si vous allez jamais de Morlaix à Carhaix, et que les motifs qui vous attirent dans cette dernière ville ne soient pas très-impérieux, lorsque vous serez arrivés à la hauteur de Poullaouen, prenez le petit sentier que vous trouverez à votre droite et marchez devant vous jusqu'à ce que la gorge du Huelgoat ouvre ses profondeurs sous vos pieds !

Là vous attend un spectacle magnifique, qui jettera dans votre âme une émotion grande et sublime.

Deux montagnes d'une hauteur prodigieuse, déchirées à leur cime par des rochers volcaniques aux teintes rouges et sombres, semblent s'être entr'ouvertes, dans un jour d'épouvantable cataclysme, pour laisser sortir de leurs flancs jusqu'alors inféconds une puissante forêt de chênes gigantesques. Un large ruisseau, grossi par les eaux torrentielles qui descendent des hauteurs, bondit et bouillonne incessamment sur un lit rocailleux, au fond de cette vallée pleine de ténèbres. . . .

Rien n'a été refusé à ce site de ce qui pouvait ajouter à son aspect sauvage. Les oiseaux de proie voltigent à toute heure de jour et de nuit au-dessus du gouffre inhabité en poussant leurs cris funèbres, les loups mêlent leurs hurlements à ce concert étrange, et le vent qui s'y abat par

rafales fait entendre parfois des plaintes si singulières, que le paysan a donné à cet endroit le nom caractéristique de *Vallée des Soupirs.*

C'est là qu'était situé autrefois le château des seigneurs de Kerbrat.

Un soir du mois de juin 1594, un jeune homme, monté sur un beau cheval de race, venait de quitter la route de Morlaix et avait pris le sentier dont nous avons parlé. Comme Hyppolite, fils de Thésée, il suivait tout pensif le chemin de Huelgoat, et sa main nonchalante laissait flotter les guides sur le cou de sa noble monture. Le ciel était pur, le soleil radieux disparaissait lentement derrière l'horizon, et déjà les premiers voiles de la nuit se répandaient dans la plaine silencieuse. Un calme poétique régnait de tous côtés ; nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est de temps à autre le frémissement des arbustes qui bordaient la route. Notre cavalier s'arrêta un moment, vivement ému, posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements précipités, et son regard avide chercha à saisir une dernière fois l'horizon que l'ombre envahissait.

Mais la nuit arrivait à grands pas. L'ombre épaisse remplissait le sentier dans lequel il était engagé ; il se hâta de remettre son cheval au trot. Quand il arriva à l'endroit d'ou l'on découvre toute la gorge du Huelgoat, il rencontra un pâtre des environs :

—Holà ! cria-t-il, en se dirigeant vers lui, est-ce bien ici le chemin qui conduit au château de Kerbrat ?

—Oui, répondit le pâtre.

Et celui-ci allait passer outre, lorsque, retenu par une pensée soudaine, il se retourna et dit :

—Vous allez à Kerbrat, monseigneur ?

—Oui, certes !

—En ce cas, vous pouvez rebrousser chemin.

—N'y a-t-il personne au château ?

—Vous arrivez trop tard. . . .

—Les maîtres sont donc partis ?

—Ils sont morts !

Le cavalier poussa un cri que répétèrent vingt fois les séculaires échos de la forêt, et, ayant tiré son épée du fourreau, il lança son cheval au galop et disparut dans le ravin.

Le château de Kerbrat était situé sur le versant de la montagne opposée, et dominant à pic toute la *Vallée des Soupirs*. Le cavalier reparut peu après, soulevant autour de lui un tourbillon poudreux que la rafale chassait au loin. C'est ainsi qu'il arriva au château couvert de poussière et d'écume sanglante. Il sauta à bas de sa monture avec l'agilité d'un Arabe, et, l'épée toujours au poing, il franchit la porte d'entrée, monta les degrés du perron attenant au premier corps de logis, et arriva dans la vaste salle de réception.

Nul ne le reçut à son arrivée ; chaque objet qu'il rencontra lui présenta un aspect lugubre et fatal, et pourtant il ne recula point, et pourtant il poursuivit sa course avec ardeur, et pourtant, traversant le péristyle désert, la salle de réception déserte, la chambre de son père déserte aussi, il arriva pâle, suant, effaré, dans l'appartement occupé d'ordinaire par sa mère, et ne s'arrêta que lorsqu'il en eut franchi le seuil.

C'est qu'en effet, alors, un spectacle atroce vint s'offrir à ses regards !

Cet appartement était jonché de meubles brisés ; des tronçons d'armures gisaient çà et là ; l'écusson de la famille des Kerbrat, honteusement mutilé, pendait à moitié de la muraille, et une lampe fumeuse, placée près du lit et jetant sur ce tableau les derniers rayons de sa flamme vacillante, éclairait faiblement, derrière les rideaux entr'ouverts, les deux cadavres du comte et de la comtesse de Kerbrat ! A ce spectacle inattendu, une douleur profonde le frappa tout à coup, et ouvrit dans son cœur une source abondante de larmes !

Puis, comme s'il eût perdu le sentiment de la force et du

courage qui l'avaient soutenu jusqu'à ce moment, comme si les pensées qui l'avaient agité l'eussent abandonné pour le laisser tout entier au malheur qui le frappait, il se traîna péniblement jusqu'à ce lit funèbre où étaient étendues les pauvres victimes, et, tombant à genoux avec une douleur résignée, il saisit les mains froides du comte et de la comtesse, et les porta à ses lèvres.

—O mon père ! dit-il en cherchant à peine à retenir ses sanglots, ô ma mère ! est-ce donc là le retour que Dieu m'avait réservé ? est-ce donc ainsi que votre fils devait rentrer au manoir paternel ? Ah ! quels que soient les assassins, mon ressentiment saura les atteindre, et je leur ferai sentir ce que pèse la vengeance d'un Kerbrat." Puis il se releva et parcourut la chambre avec un désespoir croissant. Partout il rencontrait des traces de violence ; tout avait été bouleversé, fouillé, pillé. Il s'assit accablé, et devenant plus calme d'instants en instants, il se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire dans une pareille circonstance.

Jehan Kerbrat était alors un jeune homme de vingt-six ans, frêle, pâle et délicat ; ses cheveux noirs tombaient en boucles de chaque côté de son visage, et toute sa physionomie était empreinte d'un air de souffrance maladive. Il y avait six ans qu'il était parti de Kerbrat pour aller à Paris étudier au collége de Boncourt, et, à cette époque, il avait laissé en partant la joie et le calme derrière lui. Son père était allé l'accompagner ce jour là jusqu'à Guingamp, et, en lui donnant l'accolade d'adieu, il lui avait dit :

—Mon fils, tu es maintenant le seul rejeton de la famille des Kerbrat ; tes ancêtres t'ont légué de beaux exemples d'honneur et de loyauté à imiter. Il ne faut pas dégénérer ; tu pars enfant, reviens homme !

Et Jehan s'était éloigné ; et pendant les six années passées à Paris, il avait dignement soutenu l'honneur du nom de ses ancêtres.

Le désir d'imiter ses pères n'était point d'ailleurs le seul

qu'il portât dans son cœur et qui le soutînt dans l'absence. Il avait laissé au pays de jeunes et rieuses amours, une jolie enfant aux yeux bleus, orpheline recueillie par son père, et dont il avait long-temps partagé les jeux innocents et les joies naïves. Marie avait grandi, elle était devenue une belle jeune fille, et Jehan ne l'avait point oubliée en songeant au bonheur du retour.

Cependant, voilà que tout à coup ses espérances étaient déçues ; il trouvait sa mère et son père morts, et Marie enlevée sans doute ! enlevée ! . . . . c'est-à-dire entre les mains de bandits qui ne devaient respecter ni sa beauté ni son innocence.

Jehan bondit de son siége à cette pensée ; il s'éloigna rapidement et descendit dans la cour. Là seulement il trouva le chapelain du château, et eut l'explication de ce qui s'était passé.

Ainsi qu'il l'avait supposé, une bande de malfaiteurs, rebuts des armées que la guerre de la Ligue avait amenées en Bretagne, s'était ruée sur le château pendant la nuit précédente, au moment où le comte de Kerbrat s'y trouvait seul avec quelques valets. Ils avaient commis toutes les dévastations que nous avons dites, et enlevé la jeune Marie. Le chapelain pensait que la bande était conduite par Guy Eder de la Fontenelle, et il assura qu'à Morlaix seulement on pourrait obtenir des renseignements positifs à ce sujet. Jehan ne voulut pas retarder davantage les soins à donner à sa vengeance, et, après avoir pris quelques dispositions que nécessitait son départ subit, il remonta à cheval et disparut bientôt dans la vallée.

Cependant la nuit était sombre, et il n'avançait qu'avec une grande difficulté ; depuis quelque temps déjà il se demandait même s'il ne valait pas mieux remettre son voyage au lendemain, lorsqu'il crut entendre derrière lui les pas de deux chevaux lancés au galop. Il s'arrêta et se rangea sur l'un des côtés de la route.

Les chevaux approchaient ; ils ralentirent le pas.

—Ça, dit le cavalier qui se trouvait près de Jehan, pourquoi cette course d'enfer, maître ? M'est avis que nul ne songe à nous poursuivre ?

—Imbécile, répondit le second cavalier, je sais bien que nul ne nous poursuit ; mais j'ai hâte de mettre mon dépôt précieux en sûreté. Voilà pourquoi je t'ai fait venir du Granec.

—De quel dépôt s'agit-il ?

—Cette gente fille que je tiens pour le moment dans mes bras.

—Ah ! ah ! et sais-tu qui elle est ?

—Chut ! . . . . n'as-tu point entendu quelque bruit ?

—Non . . . .

Les chevaux s'arrêtèrent. Il y eut un instant de silence.

—Oui, pardieu, je sais qui elle est ! Mes gens l'ont enlevée au château de . . . .

Les chevaux s'était remis au galop, et Jehan ne put en entendre davantage. Il continua sa route vers Morlaix.



LE PÈRE DU PENDU.

Jehan était arrivé à Morlaix dans la nuit, et, pour ne point perdre de temps, désirant avoir au plus tôt des renseignements positifs sur l'événement qui avait eu lieu au château de Kerbrat, il se dirigea d'assez bon matin vers la demeure du procureur de ville, qui logeait, pour le moment, au haut de la rue Ploujean. Il avait couché dans le *quartier des Nobles*, vieille rue qui, aujourd'hui encore, conserve son aspect moyen âge, et dont toutes les maisons présentent au regard de bizarres ornements. Il descendit rapidement la *place du Pavé*, franchit le pont qui unissait la *ville close* au faubourg, et entra dans la rue St. Melaine.

Malgré l'importance que lui avait donnée son commerce, malgré les agrandissements, les embellissements que la présence des ducs de Bretagne avait nécessités, Morlaix était restée une petite ville triste, maussade, sans originalité : couchée aux pieds du château, docile au joug, elle semblait avoir peur de s'étendre trop loin, et se resserrait dans l'enceinte des murs qui la défendaient, et derrière les deux rivières qui l'empêchaient d'être surprise. Le bourg de Bourret, celui de la Villeneuve, les bourgs des Vignes et de Saint-Melaine étaient des villages séparés, complètement étrangers, et avec lesquels la ville ne communiquait qu'au moyen de ponts-levis, sorte de main amie que celle-ci voulait bien leur tendre en temps de paix, mais qu'elle se hâtait de leur retirer au moment du danger. La *place du Pavé*, qui n'existe plus aujourd'hui, était la seule qu'on remarquât alors dans la *ville close*. Les rues étaient étroites et sans jours. Les quais se prolongeaient, du côté de Tréguier, jusqu'au bout des Lances, et, du côté de Léon, jusqu'à l'endroit où finissait la place du Port. Cette place s'avançait en triangle, ayant les deux rivières de Keffleut et de Jarlot pour côtés, et les murs de la ville pour base. C'est là que se réunissaient les personnes éminentes du commerce pour parler et traiter d'affaires.

Cependant, dès qu'il se fut engagé dans la rue Saint-Melaine, Jehan put remarquer qu'il était suivi et y avait été précédé par une grande foule de peuple de toutes professions et métiers ; les uns, dans le costume de leur classe, costume qui n'était déjà plus depuis long-temps celui que portent les paysans d'aujourd'hui ; les autres dans le simple appareil d'ouvriers qu'un événement venait d'arracher à l'ouvrage. Les femmes surtout ne manquaient pas, car c'était alors comme aujourd'hui, et elles faisaient à elles seules les trois quarts du bruit qui s'entendait. Et puis, mêlés à toute cette foule compacte, serrée, criarde, méchante, pleine de sarcasmes grossiers et hargneux, on voyait

passer çà et là, entre les jambes des hommes, marchant sur les pieds des vieilles femmes, les gamins de la ville, moins railleurs, moins spirituels, moins alertes peut-être que les gamins de la capitale, mais à coup sûr aussi curieux, aussi hardis, aussi aventureux. Ce spectacle donnait à cette rue, d'ordinaire si sombre et si déserte, un aspect varié qui n'était pas sans charmes !

Jehan avançait lentement et en s'aidant des coudes. Dans tout autre circonstance, cette variété de costumes, ce langage aux rudes et sonores accentuations, auraient assurément attiré son attention ; mais, pour le moment, le souvenir de ce qu'il avait vu au château de Kerbrat, et la nécessité de se présenter au plus tôt chez le procureur de ville, le préoccupait entièrement. Cependant, invité à chaque pas par le contact de la foule, il ne put rester longtemps étranger à ce qui se passait à ses côtés, et, prenant sa position en patience, il se décida à s'y mêler plus activement. Il prêta donc l'oreille, et entendit les conversations suivantes :

—Ohé ! Yvon, disait un énorme forgeron, qui le touchait presque, à un boucher son voisin, m'est avis, mon gars, qu'au chemin que nous faisons, nous arriverons à St-Melaine pour l'heure de midi.

—Pourvu que je voie un bout de la corde, répondait celui que l'on interpellait de cette façon, je n'en demande pas plus long !

—Après tout, reprenait le serrurier, il ne faut pas battre le fer avant qu'il ne soit chaud. Ah ! j'ai vu le chapeau du sergent d'armes . . . . Vive le sergent d'armes !

Jehan avançait toujours, soit que le costume dont il était revêtu lui fît faire place, soit qu'il fût plus adroit que les autres. A chaque pas, il entendait de nouvelles interpellations et de nouvelles ripostes.

—Dis donc, Nédélec, est-ce point la tour de Saint-Mathieu que je vois là-bas ?

—Fi donc ! c'est Marie-Jeanne la ribaude !

—Par saint Guenolé, est-ce qu'elle vient chercher le pendu ?

—Cela se pourrait.

Jehan fit plusieurs pas, mais il fut arrêté par un groupe de femmes.

—Çà, qu'a-t-il donc fait, Marguaït ? disait l'une d'elles.

—Il a arraché l'hostie consacré des mains du prêtre.

—Il l'a jetée à terre ?

—Il l'a brisée sous ses pieds !

—Et cela pendant l'office divin . . . .

—Jésus, mon Dieu ! il était fou ! et, pour cela, il sera pendu ! Pauvre garçon, il est tout jeune.

—Il a vingt-quatre ans !

—Il est des environs ?

—Il est né au Huelgoat.

—Et comment s'appelle-t-il ?

—Guillaume Leroux !

—Il était de la bande de Guy-Eder ?

—Oui, c'est lui qui l'a perdu.

Jehan n'écoutait plus : depuis un moment, une altercation s'était élevée à deux pas de lui, et deux hommes robustes, entrelacés puissamment dans les bras l'un de l'autre, luttaient de force et d'adresse pour se renverser réciproquement. L'un, le plus jeune, était armé d'une sorte de couteau de chasse long et effilé, tandis que l'autre se trouvait sans armes. Tous les deux, cependant, mus par une colère et une haine également profondes, proféraient par intervalle des paroles de mort qui promettaient une issue sanglante à ce combat, si nul ne s'interposait pour le faire cesser. Mais aucun des spectateurs ne paraissait disposé à offrir sa médiation ; tous, au contraire, s'étaient éloignés des deux champions, et avaient laissé autour d'eux un espace vide, afin qu'ils pussent terminer leur lutte sans obstacle.

Jehan n'avait pas assisté au commencement de la lutte ; il ignorait de quel côté était le droit, mais il ne put rester impassible en présence de ce combat évidemment inégal. Le plus jeune des lutteurs menaçait à chaque instant de son poignard la poitrine sans défense de son adversaire ; un meurtre allait être commis ; et il voulait l'empêcher à tout prix. Il tira donc son épée du fourreau, et, blessant adroitement la main qui tenait le poignard, l'arme tomba à terre. Aussitôt on sépara les combattants, et la lutte cessa.

Après cet incident, le plus jeune des deux champions s'approcha de son antagoniste, et, le menaçant de sa main désarmée :

—Malheur à toi, Leroux ! lui dit-il, si tu repasses jamais dans mon chemin ; il n'y aura pas toujours entre ta poitrine et mon poignard l'épée d'un seigneur obligeant. Je te conseille de n'y pas revenir.

Et ayant dit ces paroles, il s'esquiva le plus promptement qu'il put, effrayant de son arme qu'il avait ramassée ceux qui tentaient de l'arrêter.

Jehan le regarda avec une sorte de stupeur hébêtée. Cette voix ne lui semblait pas étrangère, il l'avait assurément entendue quelque part, mais il cherchait en vain à se rappeler dans quelle circonstance elle avait déjà frappé son attention ; il voulut s'en assurer, et s'adressa au vieillard qu'il venait de sauver d'une mort presque certaine.

—Maître Leroux, lui dit-il, vous êtes bien téméraire, à votre âge, de vous attaquer, ainsi que vous l'avez fait, à un homme jeune et robuste. Serait-il indiscret de vous demander la cause de votre querelle ?

Le vieillard s'était placé sur le seuil élevé d'une porte, et son visage, un instant contracté par une violente colère, avait repris tout à coup une expression de mélancolie et de douleur profondes. Il regarda Jehan et lui dit avec un triste sourire :

—Il y a long-temps que cet homme et moi nous avons un

compte à régler ensemble ; il faudra bien qu'un jour il se termine.

—Que vous a-t-il donc fait ?

Un éclair sauvage traversa le regard du vieillard.

—Ce qu'il m'a fait, monseigneur ? Ah ! ah ! vous ne savez donc pas mon nom ?

—Vous vous appelez Leroux, je crois !

—Oui, Leroux ! Leroux du Huelgoat.

—Eh bien !

—Ah ! vous ignorez donc ? . . . . Au fait, il n'y a que moi qui sache cela . . . . Mais, laissez faire, croix Dieu ! on l'apprendra quelque jour. Ils verront ce dont je suis capable. Car ce sont eux, voyez-vous ! ce sont eux qui l'ont perdu ! Pauvre Guillaume !

Il se tut, puis reprit bientôt :

—J'avais un fils, monsieur ; il était bon, honnête, vertueux ; c'était le seul enfant que le ciel m'eût envoyé . . . . Il s'occupait activement des travaux de la ferme. Il avait une fiancée jeune, belle, et qui l'aimait ! Eh bien, un jour, un jour cet homme vint au pays, cet homme, qui s'est éloigné et que j'aurais voulu tuer, et que je tuerai, lui ou son maître plutôt, et il perdit mon pauvre Guillaume, et il l'emmena avec lui, et il le rendit mauvais, méchant, pervers comme un fils de satan . . . . Oh ! tenez ! tenez !

A ce moment, une immense clameur s'éleva du milieu de la foule, et toute cette populace se précipita en avant avec des vociférations et des cris insensés. Cette clameur et ce mouvement étaient produits par l'arrivée soudaine d'une troupe de milice bretonne et française, précédée de quelques sergents d'armes qui conduisaient le patient à l'endroit où devait avoir lieu son supplice. Jehan, distrait ainsi de l'attention qu'il prêtait au vieux Leroux, tourna ses regards vers le petit carrefour de Saint-Melaine. Vivement attiré par la nouveauté du spectacle auquel il allait assister, il oublia un moment son père, Marie et sa ven-

geance pour s'abandonner à sa curiosité : chacun des spectateurs était là, d'ailleurs, comme lui, le regard fixe, le corps immobile. Le silence et le calme avaient succédé au tumulte et au désordre, et tous ces hommes, bons peut-être la veille, s'oubliaient à cette heure solennelle jusqu'à prendre plaisir à ce supplice inhumain !

Déjà le patient était arrivé ; les sergents d'armes firent élargir, à coups de leurs masses d'argent, le cercle étroit des curieux, et le bourreau commença son office avec un sang-froid cruel que rien n'émouvait.

Nous épargnerons à notre lecteur le détail de ce qui se passa alors. D'autres faits plus importants doivent trouver ici leur place.

Quand donc la justice humaine eut été satisfaite, que toute la rue se fut entièrement, mais peu à peu vidée, Jehan, qui était resté debout à sa place, muet et glacé d'horreur, Jehan se retourna lentement pour s'éloigner et aperçut Leroux, immobile à ses côtés, les yeux égarés, les bras raides, le visage pâle. Il fut frappé de l'expression singulière de sa physionomie, et s'arrêta stupéfait et interdit devant lui : alors, et comme entraîné tout à coup par une sympathie spontanée, il saisit avec vivacité la main du vieillard et la serra avec enthousiasme.

—Vieillard ! vieillard ! lui dit-il, que se passe-t-il en vous ? qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

—Ecoutez-moi ! Laissez-moi, poursuivit Leroux, en repoussant doucement la main de Jehan, laissez-moi, enfant ; vous naissez à peine, vous êtes frêle et délicat . . . . Loin de moi !

—Je veux le savoir ! s'écria Jehan, emporté par un secret instinct de son cœur.

Le vieillard le regarda.

—Mais vous-même, jeune homme, lui dit-il, qui donc êtes-vous ?

—Jehan de Kerbrat !

—De Kerbrat ! répéta Leroux avec surprise.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et reprit un instant après :

—Etes-vous allé au château de vos pères, monseigneur ?

—J'y suis allé !

—Vous savez ce qui s'y est passé l'avant-dernière nuit ?

—Je le sais !

—Alors, poursuivit le vieilllard, peut-être y a-t-il, dans nos deux infortunes, un point commun sur lequel nous pourrons nous entendre.

—Quel est-il ?

—La vengeance !

—Vous connaissez donc l'assassin de mon père ?

—Je le connais.

—Son nom ?

—Venez ce soir à la tour d'Argent.

—Vous me le direz ?

—Je vous le jure !

—A ce soir !

—A ce soir !

Jehan reprit le chemin de son hôtel, pensant qu'il était désormais inutile d'aller trouver le procureur de ville. Comme il débouchait sur la place du Pavé, il fut arrêté par une vieille femme qui demanda à lui parler.

—N'est-ce point vous, lui dit-elle, qui vous appelez Jehan de Kerbrat ?

—C'est moi, répondit Jehan.

—En ce cas, monseigneur, je suis chargée, par une jeune demoiselle qui vous a vu ce matin passer sous ses fenêtres, de vous prier de venir la voir tantôt vers la dixième heure. La personne qui m'envoie m'a priée en outre de vous remettre cet anneau.

Jehan, frappé de cette insistance, jeta les yeux sur l'anneau ; et qu'elle ne fut pas sa surprise en reconnaissant celui qu'il avait donné à Marie avant son départ !

—Qui t'a remis cet anneau ? s'écria-t-il.

—La personne qui m'envoie . . . .

—Conduis-moi vers elle.

—Ne vous déplaise, monseigneur, je ne le puis dans ce moment.

—A quelle heure donc ?

—A dix heures ce soir !

—Où te trouverai-je ?

—Ici.

—C'est fort bien !



LA JEUNE FILLE ET LA VIEILLE FEMME.

Le jour du sac du château de Kerbrat, celui qui conduisait la bande avait eu soin, après le massacre du comte et de la comtesse, de déposer en un lieu sûr la jeune et timide Marie, sur la beauté de laquelle il avait conçu des projets qu'il devait mettre plus tard à exécution. Il la tint donc un jour dans un endroit solitaire de la forêt qui entourait Kerbrat, et vers le milieu de la seconde nuit, il se rendit à Morlaix avec un de ses plus intimes affidés.

Marie, complètement plongée dans la sombre douleur que la mort de ses bienfaiteurs avait fait naître en elle, s'était laissé conduire sans résistance, sans cris, pleurant sur le passé qu'elle avait vu s'abîmer derrière elle, et ne cherchant point à soulever le sombre voile qui lui cachait l'avenir. Elle ne pensait point à sa position présente ; nous n'oserions même affirmer qu'elle se fût demandé ce qu'on lui voulait. Cependant, au milieu des moments de calme que lui laissait sa douleur, lorsqu'elle évoquait tout-à-coup le souvenir de Jehan, l'ami de son enfance, bien que le désespoir qui l'accablait fût puissant, elle sentait une douce consolation lui monter au cœur et arrêter ses larmes dans leur source.

Quand l'événement dont nous avons parlé fut venu briser en un jour les timides espérances qu'elle avait élevées dans l'avenir, le sentiment de sa douleur absorba toute autre pensée ; elle suivit l'homme qui l'enlevait avec une résignation sourde, et arriva sans encombre à Morlaix, où elle fut déposée dans une maison située rue *des Nobles*.

Mais alors, et pour la première fois, elle comprit ce dont elle était menacée, et elle eut peur !

La chambre qu'elle occupait était grande, spacieuse, et ornée d'une vieille tapisserie représentant des chasses et des tournois. Le jour était intercepté par d'épais rideaux qui cachaient entièrement les fenêtres. Pendant les premières heures, Marie parcourut cette chambre avec agitation, jetant de temps à autre un coup-d'œil dans la rue. On lui avait donné pour servante une vieille femme presque en haillons, dont la physionomie ne lui avait inspiré qu'une confiance très-légère. Cependant cette compagnie, quelle qu'elle fût, apportait de la variété dans sa position. C'était une distraction !

Le matin donc, en passant près de la fenêtre, et comme elle regardait dans la rue, elle poussa un cri de surprise qu'elle ne put retenir, et qui fit accourir la vieille.

—Qu'avez-vous, ma jolie demoiselle ? lui dit-elle.

—Rien ! fit Marie, rien !

Elle chercha à se remettre.

—Assurément, ma jolie demoiselle, vous avez quelque chose, car vous êtes pâle comme le portrait de monsieur Saint-Jean, dans l'église de Notre-Dame-du-Mur !

Marie ne répondit pas ; elle était vivement émue, son sein se soulevait avec précipitation, et son cœur battait violemment. Elle venait de voir passer Jehan, elle en était bien sûre ; elle l'avait reconnu, et ne pouvait s'être trompée. Mais qu'était-il venu faire à Morlaix ? Savait-il l'événement de Kerbrat ? venait-il chercher Marie ? Il ignorait sans doute où la trouver, et elle se demandait comment

elle pourrait le lui apprendre. Elle regarda fixement la vieille femme ; leurs regards se rencontrèrent, et elles se comprirent, car un sourire effleura en même temps leurs lèvres.

—Marthe ! dit enfin Marie, n'y a-t-il donc aucun moyen de sortir de cette vilaine prison ?

—Aucun, répondit Marthe . . . . hochant la tête.

—Faut-il donc, reprit Marie, que tout le monde ignore que je suis ici retenue contre ma volonté ?

—Hélas ! oui, ma jolie demoiselle, il faut que tout le monde l'ignore.

Marie redevint pensive ; puis devinant tout à coup ce qui pouvait rendre facile l'exécution d'une chose impossible, elle prit sa bourse et l'offrant à Marthe :

—Marthe, lui dit-elle, il y a quelques écus dans cette bourse, voulez-vous l'accepter ?

La vieille femme sourit, tendit sa main desséchée et osseuse, et saisit la bourse.

La jeune fille remarqua une hésitation calculée qu'elle se hâta de vaincre en détachant avec vivacité ses belles boucles d'oreille.

—Tenez encore, dit-elle ; prenez ceci, je n'en ai pas besoin, et si vous consentez à me servir, je ne les regretterai pas. Les voulez-vous ?

L'hésitation de la vieille Marthe était vaincue ; elle se leva . . . . et mettant la bourse et les diamants dans sa poche, elle se dirigea vers la porte. Marie lui donna alors le signalement exact de Jehan, et la vieille disparut.

Dès qu'elle se trouva dans la rue, au lieu de s'acquitter de suite de sa mission, elle se prit à réfléchir à ce qu'elle devait faire, et, après bien des détours, elle résuma ses réflexions et se tint à peu près ce langage :

“ Si je vais devers M. Jehan de Kerbrat, il pourra m'arriver malheur d'aider ainsi la jeune fille sur laquelle on m'a chargée de veiller à sortir de la position dans laquelle on

veut la retenir, et il ne m'en reviendra rien de bon ; si, au contraire, je me rends sur-le-champ vers celui qui me paye pour garder la jeune demoiselle, il ne sera pas ingrat pour le service que je lui aurai rendu, et il ajoutera de nouveaux présents à ceux que je possède déjà."

Elle fit un tour sur elle-même, reprit la rue *des Nobles*, passa près de Saint-Mathieu, et arriva peu après au Marhallah. A cette époque, il y avait en cet endroit une maison isolée dont les fenêtres avaient toujours été fermées, et dont la porte ne s'était jamais ouverte, au dire des Bretons crédules et trop pleins de foi. Cette partie de la ville était presque inhabitée ; rarement le bruit sonore d'un sabot en venait troubler la solitude, et le guet lui-même, le guet de Morlaix, n'avait jamais poussé l'amour du bien public jusqu'à s'aventurer, le soir, dans ces parages mal famés.

Les mêmes craintes n'habitaient point apparemment dans le cœur de la vieille Marthe, car elle s'avança d'un pas toujours aussi ferme, et frappa à la porte.

La porte s'ouvrit, laissa entrer Marthe, et se referma aussitôt derrière elle.

—Est-ce bien vous, Marthe ? dit alors l'homme qui était venu ouvrir, et qu'est-il donc arrivé ? Marie n'est-elle plus au logis, ou avez-vous reçu des nouvelles fâcheuses ?

—Je n'ai point reçu de nouvelles fâcheuses, et Marie est toujours au logis, répondit Marthe ; d'autres soins m'amènent, et je vais vous dire ce qui est arrivé. Seulement, le chemin m'a fatiguée, et, avec votre permission, maître Guy, je vais m'asseoir, car l'haleine me manque et mes jambes s'en vont.

Maître Guy sourit et présenta une chaise.

Cet homme était grand, gros, robuste, orné de larges épaules et de bras herculéens. Une épaisse forêt de cheveux couvrant son front donnait à sa physionomie un air repoussant ; deux yeux noirs dardaient par intervalle de farouches étincelles et complétaient cet aspect de bête fauve

effrayant à voir ! Sa démarche, son geste, sa façon de parler, tout révélait chez lui une de ces organisations ardentes qui exsudaient la passion par tous les sens. Sa lèvre était épaisse et toujours humide, et de grosses veines noires gonflées de sang marbraient son cou énorme. Cependant, à côté de cet aspect extérieur, en dehors de son caractère sombre et cruel, cet homme, par un contraste singulier, avait l'étrange manie de reproduire les bonnes manières des grands seigneurs, et tenait à honneur d'imiter les grands airs et les façons agréables de la cour. Il avait alors à peine vingt-cinq ans.

—Voyons, dit-il à Marthe, maintenant que te voilà reposée, que ton souffle est revenu, et que tes jambes ont repris haleine, dis-moi l'objet de ta visite.

—Hélas ! répondit Marthe en prenant un air touchant de compassion, la tâche que vous m'avez imposée est lourde et difficile, et je ne suis en vérité . . . .

—Vieille, interrompit maître Guy, je n'ai point le temps d'écouter les litanies qu'il te plaît de me réciter ; arrive au fait, et voyons ce dont il s'agit.

—Le fait, maître Guy, c'est que la jeune colombe s'ennuie de sa prison et qu'elle veut en sortir !

—Ah ! ah !

—Aujourd'hui, elle a vu passer sous ses fenêtres le jeune Jehan de Kerbrat !

—Jehan de Kerbrat ! fit Guy Eder.

—Oui, maître Guy, et elle m'envoie l'avertir du danger qu'elle court !

—C'est bien ! c'est bien ! Jehan de Kerbrat ! Par le diable ! ces jeunes chevaliers sont étourdis comme des enfants.

—Nous verrons.

—Ecoute, Marthe. Tu vas aller trouver Jehan ; il faut qu'il vienne. Tu lui diras ce que l'on t'a prié de lui dire, et je me charge du reste. N'est-il point le dernier des Kerbrat ?

—Si fait !

—C'est bien . . . .

Et les yeux de Guy brillèrent d'un éclat sauvage ! La vieille en eut presque peur, et elle voulait se retirer, Guy l'arrêta.

—Marthe, lui dit-il, prends bien garde ! j'aurai l'œil sur toi, et si tu me trompes, tu m'entends, prends-y garde ! j'en ai tué de plus vieilles !

Nous avons vu que la menace avait porté fruit, et que Marthe avait prévenn Jehan. Quelques secondes après cette scènes, Guy Eder sortit de sa demeure et descendit vers la *Ville Close.*

A la hauteur de Saint-Mathieu, il rencontra un homme qui courait précipitamment ; il l'arrêta.

—Où vas-tu ? demanda-t-il.

—Je vous cherchais, répondit l'homme.

—Que me veux-tu ?

—Guillaume Leroux est ici !

—Lui ! et il t'a vu ?

—Il m'a vu, il sait notre retraite, il préviendra le procureur de ville ; nous sommes perdus si nous restons plus long-temps.

—C'est bien ! laisse-moi faire. Nous partirons ce soir.

—Et d'ici là ?

—Suis-moi.

—Que comptez-vous faire ?

—Tu verras !



LA TOUR D'ARGENT.

Dès que le soir fut venu, Jehan se rendit en toute hâte à l'endroit où il devait rencontrer Leroux.

La *Tour d'Argent* s'élevait alors à l'une des extrémités du pont qui unissait la *Ville Close* au faubourg Saint-

Melaine : c'était un édifice de forme ronde, terminé par un toit conique, et entouré à son sommet d'une série circulaire de machicoulis. Du haut de ce monument, les habitants de la ville de Morlaix avaient jadis, à l'approche de l'ennemi, tenté une résistance souvent énergique, quelquefois victorieuse. C'était un souvenir de la France féodale et chevaleresque, que la petite ville pouvait montrer avec un certain orgueil, en rappelant les glorieux faits de son administration municipale. La centralisation l'a fait dernièrement disparaître, et aujourd'hui on en chercherait vainement la trace. Morlaix s'est ainsi dépouillé depuis, peu à peu, des quelques monuments qui lui donnaient, aux yeux du touriste, une couleur prononcée du moyen âge. La ville y a gagné peut-être en réalité, mais à coup sûr elle a perdu, à cette transformation, cet aspect ligueur qui faisait un de ses plus grands charmes.

La *Tour d'Argent* se composait : au rez-de-chaussée, d'une salle voûtée, fort basse, dans laquelle se tenaient les chalands que l'enseigne ou la soif attirait ; au premier étage, d'une pièce spacieuse à laquelle on arrivait par un escalier tournant en détestable état ; au second étage, de deux petites chambres ; enfin, sous les plombs, d'un grenier habité par les souris et les rats, qui paraissaient y vivre en bonne intelligence avec un énorme matou, d'espèce rare, qui exerçait dans ce lieu abandonné les droits d'une souveraineté absolue, mais qnelque peu sauvage.

Le second étage, comme le premier, comme le rez-de-chaussée, était assez malproprement tenu, et rien n'annonçait que le métier de tavernier, sur les confins de la *Ville Close* et des faubourgs, fût le moins du monde lucratif, ni que la *Tour d'Argent*, malgré son origine illustre (on assurait que la reine Anne y avait fait battre monnaie), fût habituée à recevoir des hôtes d'une condition très-relevée.

Tout en descendant rapidement la rue des Nobles, Jehan ne pouvait s'empêcher de songer amèrement au concours

singulier de circonstances qui l'avaient, depuis quelques jours, jeté dans une position si critique et si nouvelle pour lui, qu'il ne savait comment y faire face. L'assassin du comte et de la comtesse de Kerbrat une fois connu, il ne s'agissait point seulement, en effet, d'attendre et d'épier une occasion sûre de frapper. Jehan n'avait jamais douté que Marie ne fût au pouvoir de cet assassin, et il fallalt avant tout l'en arracher. Il avait bien pesé le soin de sa vengeance et le soin de son amour, ce que réclamaient de lui l'honneur du nom qu'il portait, la sûreté de Marie et le bonheur de sa propre existence, et soit que l'énergie lui manquât réellement, soit que la voix de son amour parlât plus haut que toutes les voix du sang, dès ce moment il avait résolu de ne songer qu'aux moyens de retrouver Marie et de la retirer des mains dans lesquelles elle était tombée !

C'est donc dans ces dispositions qu'il s'acheminait vers la *Tour d'Argent*, décidé à accepter tout ce qui pourrait lui être offert pour arriver à son but.

La nuit était sombre, et sans doute Jehan se croyait en retard, car il pressait le pas, lorsqu'en débouchant sur la *Place du Pavé*, précisément à l'endroit où, le matin, il avait été accosté par la vieille suivante de Marie, il crut voir passer dans l'ombre, à ses côtés, longeant les murs, une femme qu'un homme entraînait violemment, et qui semblait faire des efforts inouïs pour s'échapper.

Une voix secrète parla au cœur de Jehan ; il y avait là, à deux pas de lui, un misérable et une victime ; il se rappela Marie : tous les bons instincts de sa nature s'éveillèrent tout à coup, et, obéissant à une impulsion spontanée, il s'élança sur leurs traces ; mais déjà deux hommes qui suivaient, et que Jehan n'avait pas aperçus, se précipitèrent sur lui et l'arrêtèrent.

—Prenez garde ! dit l'un de ces nouveaux acteurs de notre drame, vous jouez une partie dangereuse, M. de Kerbrat.

Jehan se retourna, étonné d'entendre prononcer son nom.

—Que me voulez-vous ? leur dit-il.

—Nous voulons, mon cher seigneur, que vous vous absteniez de suivre l'homme et la femme qui viennent de passer, et en disant que nous voulons vous empêcher de faire cette chose, nous allons vous prouver que nous le pouvons. Et les deux hommes tirèrent chacun un pistolet de leur ceinture.

Pendant ce temps, le couple avait eu le temps de disparaître. Les deux hommes n'en voulaient probablement pas davantage, car, après s'être assurés que l'intervention de Jehan n'était plus à redouter, ils le laissèrent aller et prirent eux-mêmes la direction dans laquelle le couple s'était enfui.

Cette scène avait vivement ému le seigneur de Kerbrat. Il resta un moment immobile à sa place, puis, comme si une pensée subite lui eût imprimé une nouvelle impulsion, il gagna la *Tour d'Argent*, où l'attendait Leroux, assisté de trois hommes. Tous se levèrent dès qu'il parut. Le vieillard se hâta de fermer la porte, et lui dit avec une sorte de solennité :

—C'est bien ! M. de Kerbrat ; je n'attendais pas moins d'exactitude de vous, et néanmoins je vous en suis reconnaissant.

—Je pensais que nous serions seuls, objecta Jehan en jetant un regard sur les trois hommes.

—Ces hommes, répondit Leroux, sont mes amis et vont devenir les vôtres, je l'espère bien, et nous allons marcher d'un même pas au même but.

—Guillaume, dit encore le jeune Kerbrat, vous m'avez promis de me faire connaître l'assassin de mon père, je suis venu vous demander son nom !

—L'assassin de votre père ?

—Son nom !

—Il se nomme Guy Eder de la Fontenelle !

Et un murmure plein de colère répondit à ce nom . . . .

—Et, maintenant, écoutez-moi, poursuivit Leroux en saisissant la main de Jehan, et en lui présentant successivement ses trois compagnons : Si nous nous trouvons réunis aujourd'hui tous les cinq dans cette même chambre, croyez bien, M. de Kerbrat, que ce n'est point seulement l'œuvre d'un hasard aveugle, et reconnaissez en ceci la justice éternelle de Dieu. Cet homme que vous voyez avait une mère, et on l'a tuée ; cet autre avait une sœur, et on la lui a enlevée ; ce troisième enfin avait une fiancée, et elle a été honteusement souillée . . . . et ces trois hommes n'ont qu'un nom à prononcer dans leurs malédictions, un seul, le même : Guy Eder ! Comprenez-vous maintenant, M. de Kerbrat, que le même sentiment qui vous a fait demander le nom de l'assassin de votre père ait jeté dans le cœur de ces trois hommes les racines d'une haine implacable et le désir d'une vengeance éclatante ? Le comprenez-vous ? Eh bien ! cette vengeance, moi, je vous la promets !

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que, moi aussi, j'ai un compte à régler avec Guy Eder, et que, s'il plaît à Dieu, je saurai guider vos recherches et vous indiquer l'instant et l'endroit où votre bras devra frapper.

—Vous êtes donc . . . .

—Le père du pendu !

Jehan serra la main du vieillard, mais il demeura impassible.

Depuis quelques jours, il assistait à des événements si extraordinaires, tant de malheurs imprévus l'avaient surpris, il avait été lui-même si violemment frappé dans ses plus chères et ses plus tendres affections, que les plus grandes infortunes ne pouvaient l'émouvoir. Il regarda Leroux : celui-ci était affreusement pâle ; mais aucun autre indice que cette excessive pâleur ne trahissait ce qui se passait en lui. Il parut comprendre l'insensibilité de Jehan, et lui dit :

—Voilà quel est notre sort à nous désormais, M. de Kerbrat : le malheur a si bien étouffé la sensibilité dans notre cœur, que nous passons à côté du malheur des autres sans émotion et sans pitié ! Mais qu'importe, si la vengeance est au bout du chemin, que la pitié et la compassion ne nous accompagnent pas dans la route ?

—Vous avez raison ! répondit Jehan ; occupons-nous donc des moyens d'obtenir une prompte et sûre vengeance ; cette satisfaction remplacera tout autre satisfaction !

Alors ils convinrent de ce qu'ils devaient faire. Leroux annonça que Guy Eder était à Morlaix, qu'il avait le matin même reconnu son plus fidèle affidé et que le moment était propice pour s'en emparer. Jehan parla de prévenir le procureur de ville ; mais aucun n'y consentit, tous ne voulant devoir qu'à eux seuls la réussite de leurs projets. Dans l'état des choses il valait mieux ne prévenir personne de la présence à Morlaix de Guy Eder ; la terreur qu'inspirait généralement le nom de cet homme aurait effrayé les bons et paisibles bourgeois de la ville, et donné l'éveil à Guy Eder lui-même, qui aurait sans doute profité des premiers moments de trouble pour prendre la fuite. Il fut convenu que le procureur ne serait prévenu qu'à la dernière extrémité et si l'on ne pouvait faire autrement. Leroux indiqua la maison du Marhallah comme le refuge de Guy Eder, et deux hommes se chargèrent de veiller avec soin de ce côté. Jehan crut devoir révéler alors ce qui lui était arrivé le matin, et le rendez-vous que lui avait donné la vieille. Leroux ne douta pas que Marie ne fût au pouvoir de Guy Eder, et l'on décida sur-le-champ que Jehan suivrait la vieille femme, et que Leroux et le troisième homme rôderaient pendant le rendez-vous autour de l'endroit où on le mènerait.

Quand dix heures sonnèrent, chacun se rendit à son poste, deux hommes se dirigèrent vers le Marhallah, et

Jehan ayant trouvé la vieille femme, monta avec elle la *rue des Nobles*, suivi de loin par Leroux.



GUY ÉDER DE LA FONTENELLE.

Avant d'entrer plus avant dans ce récit, il est indispensable, je pense, de donner à nos lecteurs un portrait exact du personnage historique qui y joue un rôle si important.

Les documents ne manquent pas sur les faits et gestes de Guy Eder, cet homme qui, pendant les sanglantes et trop longues années de la Ligue en Bretagne, sut acquérir, à force d'audace et de cruauté, tantôt sous le drapeau de Mercœur, tantôt sous celui de Henri IV, une renommée qu'ont recherchée vainement de plus grands capitaines.

Nous choisirons de préférence les documents que nous trouvons dans un écrivain d'autant plus digne de foi qu'il a assisté lui-même aux événements de la Ligue, et qui a d'ailleurs eu occasion de se trouver, à plusieurs reprises, en rapport direct avec Guy Eder.

Nous voulons parler du livre estimable du chanoine Moreau, de Quimper.

Voci ce qu'il dit de notre personnage :

« Il se nommait Guy ou Gouyon Eder, juveigneur de la maison de Beaumanoir-Eder. Il était de la paroisse de Bothoa, en Cornouailles. Il avait un frère aîné, seigneur de sa maison, fort modeste gentilhomme, qui était bien marri des comportements de ce cadet, qu'il avait souvent essayé de ramener à son devoir ; mais il avait pris le mors aux dents et ne suivait que les appétits de sa bouillante jeunesse, qui le conduisirent sur une roue !

« Dans le temps qu'il était écolier à Paris, au collége de la Boncourt, il montrait déjà les indices de sa future vie dépravée, étant toujours aux mains avec ses compagnons de

classe. En 1588, il vendit ses livres et sa robe de chambre, et du provenu de l'argent acheta une épée et un poignard, se déroba du dit collége et prit le chemin d'Orléans ; mais il n'alla guère loin qu'il ne fût dévalisé et dépouillé par quelques coureurs, si bien que la nécessité le contraignit de retourner à Paris à son premier maître de collége, où toutefois il ne tarda guère qu'il ne retournât en Bretagne. "

Sur ces entrefaites eurent lieu les troubles de la Ligue.

" En ces confusions, La Fontenelle, de retour en Bretagne, se mit parmi la populace. Il prit le titre de La Fontenelle, maison noble de leur patrimoine, et se fit suivre de quelques domestiques de son frère aîné et d'autres jeunes gens de la commune qu'il connaissait le plus.

" Remuant et hardi à suivre les hasards de ses desseins, il commença à piller les bourgades, prendre des prisonniers de quelqne parti qu'ils fussent ; s'ils avaient de l'argent pour payer rançon, leurs prises étaient bonnes. Tous les mutins et bandits du pays se ralliaient à lui, si bien qu'en peu de temps ses troupes étant augmentées, il commença à faire des courses dans les bourgades voisines. C'est ainsi qu'il ravagea Lannion, Paimbol, Landerneau. Il surprit le Granec, maison de simple gentilhomme, le sieur de Pratmaria, assez bonne et tenable pour coup de main, qu'il fortifia davantage, et s'en servit quelque temps pour principale retraite. "

Tel était Guy Eder de La Fontenelle. Mais il est temps de reprendre le fil de notre narration.

Depuis quelques instants déjà, Jehan était dans la chambre où nous avons vu Marie et que nous connaissons. La vieille lui avait dit d'attendre, de ne point s'impatienter, et qu'on allait venir lui tenir compagnie. Les soupçons que Jehan avait conçus n'avaient point disparu devant l'espérance de revoir Marie, la chaste orpheline que le sort avait placée près de lui, et dont il avait depuis long-temps fait choix pour épouse ! Et tout engageant que fût le sourire que la

vieille lui avait envoyé en le quittant, le jeune comte se demanda s'il n'était point imprudent à lui de s'exposer ainsi de gaîté de cœur à un guet-apens sur le seul indice d'une bague qui pouvait avoir été soustraite à Marie par la violence. Il vint alors à songer que la vieille était peut-être un agent secret de Guy Eder, et que celui-ci ne l'avait attiré en cet endroit fort suspect que pour se débarrasser à jamais d'un homme qui avait de bonnes raisons pour désirer une vengeance terrible, et qui, par son rang et son nom, possédait des moyens redoutables d'arriver à son but. Toutes ces suppositions n'admettaient rien que de très-vraisemblable, et par cela même elles jetaient Jehan dans une perplexité cruelle.

Une lampe fumeuse éclairait l'appartement ; quelques branches d'arbre brûlaient dans l'âtre ; les bruits du jour s'éteignaient au dehors, et un silence monotone lui succédait peu à peu ; tout était triste, sombre, plein de mystère. Grâce à la lueur vacillante que répandait la lampe de fer placée sur une table, au milieu de la chambre, les chevaliers dessinés sur la tapisserie semblaient se mouvoir et se livrer aux évolutions récréatives d'un tournoi véritable, et derrière le lit, jeté dans la profondeur d'une vaste alcôve, se dressaient de temps à autre de grandes ombres fantastiques.

Le courage le plus solide ne saurait se défendre contre certaines paniques inexplicables qui s'emparent du cœur dans des circonstances imprévues.

Certes, Jehan n'était point lâche ; depuis quelques jours surtout, soit que les circonstances y eussent aidé, soit que cette disposition existât antérieurement, il avait senti se développer en lui les germes d'une volonté ferme et inébranlable. Et cependant, quand il se vit seul dans cette chambre, n'ayant pour toute arme qu'une faible épée ; quand il vit s'agiter ces mille formes insaisissables que le jeu de la lumière faisait passer devant ses yeux, il jeta

autour de lui un regard éperdu, et l'épouvante glaça ses membres. La porte, qui s'ouvrit en ce moment, vint mettre enfin un terme à ses incertitudes. Un homme entra, et Jehan apprit aussitôt qu'il avait été trahi.

—Mon jeune seigneur, dit l'homme en entrant, je viens vous prévenir que la personne que vous attendez ne viendra pas.

—Et pourquoi cela ? demanda Jehan.

—Parce qu'elle est partie !

—Partie ?

—Il y a environ deux heures....

—Et quel chemin a-t-elle pris ?.... qui l'a enlevée ?.... pourquoi est-elle partie ?

—Vous êtes bien curieux, mon jeune seigneur....

—Répondez-moi....

—Je ne le puis.

—Vous êtes bien discret, monsieur l'inconnu.

—Moi, c'est mon bon plaisir.

—Et moi, monsieur, c'est mon droit d'être curieux....

—Vous êtes beaucoup trop jeune, monseigneur, pour avoir quelque droit devant nous !

—Prenez garde ! fit Jean avec un geste menaçant.

—Au fait, répondit l'homme sans s'émouvoir et en toisant dédaigneusement son adversaire, je ne vois pas trop ce qui peut empêcher qu'on vous satisfasse.

—Eh bien !

—Eh bien ! elle a pris le chemin des montagnes d'Arrès, et celui qui l'enlève est un des affidés de Guy Eder de La Fontenelle !

—Guy Eder ! Guy Eder ! s'écria Jehan, toujours cet homme ! Oh ! je l'atteindrai et je lui ferai payer cher le mal qu'il me fait !

Un sourire étrange plissa la lèvre de l'inconnu.

—Je ne le crois pas, dit-il d'un ton railleur.

Jehan jeta sur son interlocuteur un regard perçant. Il

examina avec attention ses traits empreints d'une férocité peu commune, ses larges épaules, son front déprimé, sa main puissante . . . . et il se rappela tout à coup le portrait qu'on lui avait fait de Guy Eder. Le rouge de la colère lui monta au visage, tout son sang reflua vers son cœur, et par un mouvement convulsif il porta la main sur la garde de son épée.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il à cet homme.

—Qui je suis ? répondit celui-ci.

—Votre nom ! poursuivit Jehan avec exaltation, votre nom sur-le-champ, je veux le connaître, entendez-vous ; votre nom ?

—Tout beau, mon jeune seigneur, lui dit l'inconnu en éclatant de rire, ne criez point ainsi ; cette maison est la mienne, et je suis de trop bonne compagnie pour permettre que l'on incommode mes voisins !

—Misérable ! s'écria Jehan . . . . Et tirant son épée, il se précipita sur lui avec une fureur désordonnée. Son antagoniste recula pour éviter les coups que lui portait Jehan, et, saisissant adroitement par le milieu l'épée dont on le menaçait, il la brisa et en jeta les morceaux au loin.

Jehan demeura stupéfait ; il se trouvait désarmé et à la merci de cet homme.

Celui-ci, loin de profiter de sa position, parut indécis sur le parti qu'il devait prendre, et se demanda même un instant s'il ne s'éloignerait pas. Cependant, il parut se raviser et se rapprocha de Jehan.

—Mon jeune seigneur, lui dit-il d'un ton sérieux et quelque peu emphatique, ce que j'ai refusé de vous dire tout-à-l'heure quand vous me menaciez, je puis vous le dire maintenant que je vous ai mis dans l'impossibilité d'exécuter vos menaces. On me nomme Guy Eder de la Fontenelle !

—Vous !

—Moi-même ! Dans une demi-heure j'irai rejoindre Marie, qui est, en ce moment, bien près du Huelgoat.

Si vous voulez m'y venir voir, je pourrai vous y faire les honneurs de ma maison.

Et, en disant ces mots, il salua fort gracieusement et se dirigea vers la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte qu'il aperçut Leroux debout sur le seuil.

—Guy Eder, dit Leroux, ne comptais-tu pas me rencontrer quelque jour sur ton chemin ?

Guy Eder fut un peu interdit de se trouver ainsi en face d'un ennemi ; néanmoins il se remit presque aussitôt, et reprit le ton railleur qu'il quittait rarement :

—J'y comptais, mais je ne l'espérais pas à cette heure ! Tu es mal tombé, Leroux, je n'ai point de temps à perdre ; il se fait tard, et, dans une demi-heure, je dois partir.

—Guy Eder, dit Leroux, il faudra cependant que tu nous écoutes, car je ne suis point seul, et voici un homme qui vient te demander ce que tu as fait de sa fiancée.

Guy Eder les regarda tous les deux, et arma sa main des pistolets qui pendaient à sa ceinture.

—Encore une fois, s'écria-t-il, je te dis, Leroux, que je n'ai point de temps à perdre. Veux-tu me laisser le passage libre ? réponds !

—Non ! répondit Leroux.

—Non ! répondit l'homme.

Guy Eder arma ses pistolets ; il allait lâcher la détente, quand Jehan se précipita et vint se placer entre eux.

—Arrêtez ! s'écria-t-il.

Puis, se retournant vers Leroux, il lui dit :

—Leroux, ne tentez pas aujourd'hui un combat inégal, et remettez à un autre jour vos projets de vengeance ! Ce jour viendra, soyez-en certain, et je vous promets de me joindre à vous alors, et de vous seconder de toute ma force et de toute ma haine.

—Guy Eder, ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier, vous m'avez laissé la vie tout-à-l'heure, je sauve la vôtre en ce moment.

—Nous sommes quittes.

—Au revoir ! et puisse Dieu mettre bientôt votre poitrine à portée de mon épée.

Quand ils furent sur la rue, Leroux ne put s'empêcher d'exprimer à Jehan son mécontentement de ce qu'il avait laissé échapper leur ennemi.

—Tout n'est pas perdu, lui répondit le jeune comte.

—Que voulez-vous faire ?

—Attendez-moi à la *Tour d'Argent*.

—Où allez-vous ?

—Chez le procureur de ville.



M. SÉNÉCHAL, PROCUREUR DE VILLE.

Ce jour-là, il y avait un festin chez M. Sénéchal, le procureur de ville, et les invités venaient seulement de se retirer lorsque Jehan arriva.

M. Sénéchal était une des meilleures natures de procureur que le moyen âge eût connues ; légèrement versatile par caractère et par position, il assistait philosophiquement au spectacle curieux de la vie humaine sans s'émouvoir ni se permettre d'avoir une opinion quelconque sur le compte des personnages qui y jouaient un rôle. La ville de Morlaix tenait à cette époque pour le duc de Mercœur ; mais le maréchal d'Aumont, commandant des armées du roi en Bretagne, n'en était plus fort éloigné. Dans cette situation, M. Sénéchal avait commencé, depuis quelques jours, une certaine oscillation politique qui le portait tantôt à droite, tantôt à gauche. On ne sait ce qui peut arriver, se disait parfois l'honnête procureur ; les temps sont difficiles, la vie est pleine d'embûches, il faut apprendre à se défier des entraînements de son cœur. Celui qui n'a rien est sûr de ne rien perdre, celui-là seul est heureux ! A vrai dire,

on ne pourrait guère affirmer que le cœur de M. Sénéchal parlât très-haut pour le duc de Mercœur, non plus que pour le roi Henri IV ; il n'avait jamais eu de sympathies bien compromettantes, et son existence était semée par-ci par-là de petits actes de médiocrité dont il pouvait sans crainte accepter la responsabilité.

Il avait été du reste un homme fort à la mode dans la ville de Morlaix. Au moment où nous prenons cette histoire, M. Sénéchal n'était plus que l'ombre du Sénéchal d'autrefois. Il avait considérablement maigri, et portait sur un torse un peu voûté une tête aux facettes anguleuses ; sa mise elle-même se ressentait des atteintes de la vieillesse, et avait perdu cette désinvolture élégante qu'il ne savait plus lui donner. Les personnes invitées venaient donc de le quitter, et M. Sénéchal se disposait à se retirer pour prendre quelque repos, lorsque Jehan entra.

A cette heure, la vanité de notre procureur se trouvait profondément émue ! Après le dîner, au moment où la causerie prenait un ton grave, et où l'on discutait les affaires politiques, il avait adroitement amené la conversation sur le rôle que devait jouer la municipalité morlaisienne dans ces temps difficiles, et les paroles qui avaient été dites à ce propos sur la fermeté et le caractère honorable du procureur, paroles prononcées avec toute la sincérité d'un estomac reconnaissant qui n'a pas encore digéré, chatouillaient doucement l'orgueil de l'hôte flatté. Chacun suit son rêve . . . . et souvent pendant le silence, à travers l'ombre des nuits, notre procureur avait vu sa statue colossale se dresser devant lui aux acclamations de la foule accourue.

L'arrivée de Jehan troubla quelque peu la joie de son orgueil satisfait.

—Monsieur le procureur, dit le jeune comte à M. Sénéchal, j'ose espérer que vous voudrez bien me pardonner l'importunité de ma visite à cette heure de nuit, en considération de la gravité qui m'amène devant vous.

—Je suis habitué à traiter de graves affaires, monsieur, répondit le procureur, je vous écoute.

—Je suis le fils du comte de Kerbrat, monsieur.

—Ah ! M. de Kerbrat ! Et le procureur s'inclina.

—J'ai appris hier matin, monsieur, le meurtre horrible dont mon père et ma mère ont été les tristes victimes, et j'accours . . . .

—J'ai appris, monsieur, j'ai appris ; croyez bien que je prends une grande part au malheur qui vous frappe, et que s'il est en mon pouvoir de vous aider à rechercher les coupables, je le ferai avec tout le zèle possible. Dieu merci, les habitants de la ville n'ont jamais eu à se plaindre de moi sous ce rapport, et, si vous l'ignorez, monsieur le comte, vous pourrez apprendre un jour ce que l'on dit de moi dans Morlaix !

—Je sais, monsieur, répondit Jehan, qui vit aussitôt le côté faible de son interlocuteur, et qui se promit bien de profiter de cette découverte pour obtenir plus facilement ce qu'il désirait, je sais ce que la renommée publie de votre probité et de la fermeté que vous avez déployée dans les circonstances critiques où nous nous trouvons ; c'est précisément de cette fermeté que j'attends un service important !

—Parlez, monsieur, parlez !

—Aujourd'hui, j'ai découvert l'assassin de Kerbrat !

—A Morlaix !

—A Morlaix.

—Et il se nomme ?

—Guy Eder de la Fontenelle !

—Guy Eder ! Guy Eder à Morlaix !

M. Sénéchal devint pâle.

—Vous savez, monsieur, reprit Jehan, tout le mal que Guy Eder a fait au roi Henri IV en Bretagne, en commettant sous son nom des atrocités de tout genre ; vous êtes dévoué au roi . . . .

M. Sénéchal s'inclina.

—Il serait d'un bon serviteur de Sa Majesté de s'emparer de ce sujet rebelle, et une semblable action contribuerait, à coup sûr, à populariser noblement votre nom, déjà si populaire.

M. Sénéchal fit une grimace grotesque. Il se souciait fort peu d'une popularité qui devait l'exposer à une lutte avec Guy Eder. D'ailleurs, la renommée avait publié des choses si effrayantes sur le compte de cet homme, qu'il regardait comme fabuleux de s'en emparer.

—Il me paraît bien incroyable, dit-il à Jehan, que Guy Eder soit à Morlaix ; il doit savoir avec quelle fermeté la ville est administrée ; il n'oserait s'y frotter . . . . On vous aura trompé.

Jehan sourit.

—Il y a une demi-heure, répondit-il, j'ai vu Guy Eder.

—Vous le connaissez !

—Je lui ai parlé . . . .

—Ah !

—Il m'a dit son nom.

—Lui-même !

Chaque parole que disait Jehan enfonçait de plus en plus l'inquiétude et l'effroi au cœur du pauvre procureur. Ce fut bien pis quand il apprit la scène qui s'était passée entre Leroux, Guy Eder et Jehan.

—Un homme de cette trempe a mille moyens d'échapper à notre surveillance ; nous ne pourrons jamais nous en emparer.

—Essayons !

—Comment cela ?

—Guy Eder va partir pour Carhaix dans un quart-heure ; il faut que la porte de Carhaix soit fermée pour cette nuit à toute personne qui ne sera point munie d'un sauf-conduit signé de votre main.

—Croyez-vous que cela suffise ?

—Mes amis et moi, nous nous chargeons du reste.

M. Sénéchal, pâle de frayeur, se dirigea vers son bureau, signa l'ordre d'une main tremblante, et le remit à Jehan, en lui disant :

—Au revoir, M. de Kerbrat, que Dieu veille sur vos jours ; et quoi que vous ayez jamais à me demander par la suite, vous pouvez compter sur mon dévouement et ma fermeté.

Jehan partit, et M. Sénéchal resta seul.

Il se faisait tard déjà, et les émotions de la journée avaient suffisamment secoué le cœur de ce dernier pour qu'il désirât ardemment se mettre au lit. Nous ne ferons point assister nos lecteurs à la toilette de M. Sénéchal ; ceci est peu important pour l'intelligence de notre histoire. Nous reprendrons donc l'honnête procureur au moment où il vient de passer sa robe de chambre et de coiffer son chef, depuis long-temps privé de cheveux, d'un casque à mèche redoutable, la seule chose, à l'heure qu'il était, qui présentât quelque fermeté dans la personne du procureur.

Yvonne entra en ce moment dans la chambre. Yvonne était la servante du vieux célibataire.

—Que me voulez-vous ? dit ce dernier.

—Il y a en bas, monsieur, un jeune homme qui demande à vous parler . . . .

—Un jeune homme ?

—De vingt-cinq ans à peu près.

—Ah ! ah ! c'est sans doute mon jeune comte. Faites entrer, Yvonne, faites entrer.

Yvonne fit entrer. Ce n'était point Jehan.

—Monsieur Sénéchal, dit l'homme que l'on venait d'introduire, un de mes compagnons s'est présenté il y a cinq minutes à la porte de Carhaix, on n'a pas voulu le laisser passer.

—On a bien fait.

—Cependant, monsieur le procureur, des affaires importantes m'appellent à Carhaix, et je dois y être rendu demain matin.

—J'en suis fâché, mon ami, mais je ne puis . . . .

—Vous n'avez qu'à me signer un sauf-conduit, et je passerai.

—Vous avez raison, mon ami, mais . . . .

—Cela vous est facile, cela m'est absolument nécessaire ; vous le ferez . . . .

—Hein ! vous le prenez sur un ton ! . . . .

—Je le prends sur un ton qui me convient, monsieur le procureur.

—Voyons ! voyons ! ne vous fâchez pas . . . . Parbleu ! il y a moyen de s'entendre . . . . Yvonne, donne-moi du papier et de l'encre . . . .

Yvonne apporta ce qu'on lui demandait.

—Vous dites donc, mon cher ami, reprit M. Sénéchal, vous dites donc que vous désirez un sauf-conduit.

—Si vous le voulez bien !

—C'est que, voyez-vous, la chose est plus difficile que vous ne le croyez ; car . . . .

—Ecrivez, écrivez donc, je n'ai point de temps à perdre.

—C'est juste, c'est juste ; chacun a ses affaires, et le temps est une chose précieuse qu'il ne faut pas gaspiller . . . Voyons :

“ Ordre de laisser passer et librement circuler M. . . . ., porteur du présent billet. ”

—Votre nom, demanda machinalement le vieux procureur, sans lever les yeux.

—Guy Eder de la Fontenelle, répondit l'homme.

Ce fut un coup de foudre ; la plume s'échappa des mains de M. Sénéchal et alla tomber sur le parquet : le sauf-conduit l'y suivit bientôt.

Guy Eder s'empressa de ramasser l'un et l'autre.

—Monsieur le procureur, dit-il alors d'un ton résolu qui n'admettait aucune réplique, je vous ai dit que ce sauf-conduit m'était indispensable, que sans lui je ne pouvais me rendre à Carhaix ; il ne manque plus à ce sauf-conduit,

pour qu'il soit régulier, que mon nom et votre signature. Ne tremblez point ainsi, mettez mon nom et signez !

M. Sénéchal était plus mort que vif ; il prit la plume qu'on lui tendait et fit ce qu'on lui ordonnait de faire. Guy Eder s'éloigna aussitôt. Son départ rendit un peu de courage au procureur.

—Yvonne, cria-t-il, dès qu'il eut passé le seuil de la maison, fermez la porte à double tour, mettez les verroux, et n'ouvrez sous aucun prétexte à âme qui vive ! Puis il rentra dans son appartement dont il barricada la porte avec soin.

—C'est étrange, se disait-il à lui-même, je ne me reconnais plus ; voilà la première fois qu'il m'arrive d'oublier d'user de fermeté !



LES MONTAGNES D'ARRÈS.

Un mois environ s'était écoulé depuis la scène que nous avons rapportée. Guy Eder, craignant sans doute une tentative de la part de Leroux, s'était hâté de regagner la maison fortifiée qu'il avait enlevée par surprise au sieur du Granec. Cette maison, située près de Carhaix, offrait à son nouveau maître toutes les sécurités désirables pour la vie qu'il menait : elle se trouvait suffisamment défendue par sa position naturelle, et eût-elle été forcée, que Guy Eder n'aurait eu qu'un court trajet à parcourir pour se rendre dans les montagnes d'Arrès. Une fois là, il pouvait être sûr de l'impunité, car nul ne connaissait mieux que lui les chemins et les détours. Et, d'ailleurs, il est peu probable qu'il y eût eu au pays quelqu'un d'assez hardi pour le suivre dans la route impraticable de ces montagnes, au milieu d'une forêt sombre, et sur les bords de précipices dangereux. Guy Eder vivait donc tranquille dans sa mai-

son du Granec, pillant de temps à autre le pays, mais laissant toujours derrière lui, quand il s'éloignait, son affidé Yvon, qui était spécialement affecté à la garde de Marie.

Cependant, si Guy Eder continuait à mener, sans crainte et sans remords, sa vie de débauche et de crimes ; parfois, nous devons le dire, le souvenir de Leroux arrivait jusqu'à lui, et alors, quoi qu'il fît, une secrète terreur s'emparait de son esprit et troublait un instant sa pensée active et audacieuse. C'est qu'il connaissait bien Leroux, lui, c'est qu'il savait de quelle vengeance il était capable.

Il ne se trompait pas ; Leroux était un de ces hommes étrangement organisés, chez lesquels la passion acquiert en peu de temps un tel degré de développement qu'elle arrive bientôt à absorber tout autre sentiment du cœur. Leroux ne pouvait qu'aimer ou haïr. Pendant long-temps, il n'avait eu qu'une pensée, qu'un amour, son fils ; il avait reporté sur lui toutes les espérances de sa vieillesse ; il n'aimait que lui, ne sentait que par lui, ne vivait qu'en lui. Cela avait duré tant que son fils s'était trouvé là ; puis quand on vint lui annoncer qu'il était parti pour ne plus revenir, quand il eut acquis la certitude que cet enfant qu'il avait tant aimé était perdu à tout jamais, il s'opéra en lui une transformation douloureuse qui lui fit éprouver en peu de mois toutes les tortures du désespoir : ses cheveux blanchirent, ses joues se creusèrent, tout son amour s'enfuit de son cœur brisé, et il n'y resta que la haine. Certes si, dans ce moment, il n'avait point su à qui demander compte de la perte de son fils, s'il n'avait point eu un nom à prononcer dans sa colère et à mêler à ses malédictions cet homme serait mort ; mais il lui restait quelqu'un à haïr, et cela lui suffit ; il vécut avec sa haine comme il avait vécu avec son amour, et son cœur, que le désespoir avait vidé, se remplit bientôt de l'espérance d'une vengeance sanglante et terrible.

Si le lecteur le veut bien, nous allons transporter le lieu de notre scène dans la *Vallée des Soupirs*, sur le versant

de la montagne opposé à celui sur lequel est situé le château de Kerbrat. Là sont réunis cinq personnages que nous connaissons déjà, Jehan de Kerbrat, Leroux et les trois hommes qui ont déjà figuré dans ce récit. Jehan et Leroux sont debout et semblent attentifs au bruit qui se fait autour d'eux ; les trois hommes sont couchés à terre, prêts à se lever au premier signal. Tous les cinq conservent encore l'attitude de gens qu'une première alerte vient de surprendre.

—C'est bien étrange, dit Leroux après quelques minutes d'attention, j'avais cru entendre le bruit d'hommes à cheval.

—C'est le vent, répondit Jehan, ou quelque loup affamé qui rôde dans les bois.

—C'est possible, reprit Leroux ; cette maudite guerre de la Ligue a gâté toutes les bêtes fauves des environs ; de long-temps il n'y aura pas de sûreté à voyager par le pays, seul et à cette heure de nuit.

Il revinrent trouver les trois hommes. Ceux-ci quittèrent alors leur posture et s'assirent. Leroux et Jehan en firent autant à quelque distance.

—Si la nuit n'était pas aussi noire, reprit Leroux, je vous aurais bien proposé, monsieur de Kerbrat, de vous accompagner au château de vos pères ; mais outre que cette visite ne servirait à rien, elle nous éloignerait pour quelques heures et nous pourrions peut-être manquer l'occasion.

—Vous êtes donc certain qu'il doit rentrer au Granec ce soir ?

—Ce soir, demain au plus tard, il faut qu'il retourne au Granec, et, de l'endroit où il se trouve, il n'a d'autre chemin que celui-ci.

—Attendons.

A ce moment, on entendit au loin le galop de quelques chevaux qui semblaient passer à une grande distance et se diriger vers l'autre montagne.

Quoique ce bruit ne parût point venir de leur côté, néanmoins les cinq hommes se levèrent subitement et armèrent leurs arquebuses.

—Ceci est bien singulier, fit Leroux toujours debout ; on dirait que l'on se dirige vers le château. Qui cela peut-il être ? Rivoalen ! ajouta-t-il en s'adressant à l'un des trois hommes, reste debout et prête l'oreille.

Dès que Rivoalen se fut installé à son poste, l'œil et l'oreille au guet, Jehan choisit un endroit convenable, étendit son manteau à terre, et se disposa à prendre quelques instants de repos. Mais à peine eut-il le temps de fermer les yeux, que déjà un signal de la vigilante sentinelle avait fait lever pour la troisième fois toute la petite troupe. On court à elle, et tous purent voir alors un spectacle qui leur permit de se livrer à une foule de conjectures.

Le château de Kerbrat était illuminé splendidement, et, lorsque le vent soufflait dans cette direction, on entendait distinctement les cris et les chants précurseurs de l'orgie.

—Si je ne me trompe, dit Jehan, ils sont dans la grande salle de réception du château. Ce sont les cavaliers dont le galop nous a surpris tout-à-l'heure.

—Oui, dit Leroux, ce sont eux assurément, et je gagerais que ces cavaliers sont les gens de la suite de Guy Eder.

—Le croyez-vous ? fit Jehan.

—Je dirai plus : Guy Eder doit être parmi eux.

Cette assertion parut produire sur ceux qui écoutaient une impression également spontanée ; ils se consultèrent du regard et saisirent leurs armes.

—Eh bien ! s'écria Jehan, si vous croyez qu'il en soit ainsi, il faut que nous allions les surprendre au milieu de leurs chants d'orgie. Assez long-temps déjà nous avons usé de prudence : tentons, cette nuit, la fortune d'un coup de main !

Cette proposition fut acceptée à l'unanimité, et on fit les préparatifs de départ. Leroux, qui connaissait parfaitement tous les détours des chemins qu'ils avaient à parcourir, ouvrit la marche avec Jehan ; les trois hommes venaient après eux et formaient une sorte d'arrière-garde. On était convenu qu'une fois arrivé au pied du château, Jehan pren-

drait le commandement de la petite troupe et l'introduirait le plus adroitement possible. Le trajet fut long ; des pluies récentes avaient détrempé les sentiers, et changé en d'impétueux torrents les ruisseaux qui descendaient des deux montagnes ; ils avaient à traverser un fourré très-épais, et aucune précaution n'était à dédaigner, vu la grande quantité de loups affamés qui rôdaient autour de ces parages.

Ils craignaient également de donner l'alarme aux sentinelles que Guy Eder avait dû placer aux approches de sa retraite, et faisaient ainsi de fréquentes stations ordonnées par la prudence que réclamait leur rôle d'assaillants. Leroux avait, du reste, un admirable instinct pour démêler la cause des obstacles qu'ils rencontraient, et pour indiquer le moyen de les surmonter, instinct du sauvage ou de l'homme des montagnes, qui n'a d'autres enseignements que ceux de la nature. Jehan l'aidait merveilleusement de ses conseils et de ses remarques ; depuis un mois, il avait acquis à ce métier une grande aptitude pour tout ce qui constitue la vie en plein air, sous le soleil ou pendant la nuit. Il suivait avec anxiété tous les mouvements qui se faisaient dans le château, et, par la connaissance qu'il avait des lieux, il arrivait à expliquer, comme s'il y eût été, ce qui s'y passait et même ce qui s'y disait.

Ils n'étaient déjà plus qu'à une très-petite distance du donjon qui donnait sur la vallée, lorsque Leroux jugea à propos de s'arrêter.

—Si vous m'en croyez, M. de Kerbrat, dit-il, nous allons demeurer ici quelques instants, d'autant qu'il me semble avoir entendu remuer à quelques pas.

—C'est aussi mon avis, répondit Jehan, l'attaque serait peu sûre à cette heure : les convives sont encore dans la grande salle, et nous ferons mieux d'attendre qu'ils soient livrés au repos.

—Attendons ! dit Leroux.

—Cependant, ajouta Jehan, j'ai une remarque à vous faire.

—Laquelle ?

—Je pense maintenant que le château est habité au moins depuis ce matin.

—Pourquoi cela ?

—Les cavaliers que nous avons entendus ne doivent être arrivés que depuis une heure environ.

—C'est juste !

—En une heure, ils n'ont pu préparer une orgie aussi complète que celle-ci paraît l'être.

—Vous avez raison.

—J'en conclus que nous devons redoubler de prudence, car les gens de la suite de Guy Eder doivent être nombreux.

—Je ne partage pas vos opinions en ceci.

—Pourquoi ?

—Guy Eder est au château depuis ce matin, depuis hier, depuis quelques jours peut-être, mais il y est seul, ou avec son allié Yvon.

—Mais ces cavaliers ?

—Ces cavaliers sont accourus à l'ordre de leur maître, qui nous aura peut-être aperçus rôdant aux alentours, mais ils ne sont pas nombreux.

—Comment le savez-vous ?

—Il y a deux raisons qui m'en donnent la certitude.

—Lesquelles ?

—La première, c'est que ces hommes viennent sans aucun doute du Granec, que Guy Eder n'aura pas voulu dégarnir entièrement de ses forces ; la seconde, c'est que je crois avoir bien entendu le bruit qu'ils faisaient.

—Mais quel motif peut avoir Guy Eder pour aller habiter seul le château de Kerbrat ?

—Un motif que je crains de deviner.

—Parlez ! parlez !

—Je puis me tromper, poursuivit Leroux, mais je ne le pense pas ; Guy Eder a enlevé votre fiancée ?

—Oui.

—Il ne l'a pas fait sans intention, mais comme il est trop

adroit pour employer encore la violence devant ses gens, il a trouvé sans doute plus facile de conduire ici cette enfant.

—Vous croyez ?

—Je le crois.

Jehan n'écoutait plus, son regard fixe et hagard s'était attaché aux murs du vieux manoir, et rien ne pouvait le distraire de son attention. Toute lumière avait disparu : une seule fenêtre était encore éclairée ; c'était celle de Marie, Marie seule, en proie à l'abandon, à la souffrance, au désespoir. Nulle autre partie du château ne donnait signe de vie ; où pouvait donc être Guy Eder ? Sans doute dans l'appartement de Marie. Nous ne saurions dire toutes les tortures qui déchirèrent à la fois le cœur de Jehan. Une demi-heure se passa ainsi, une demi-heure qui lui parut longue comme l'éternité réservée aux criminels.

Tout à coup il s'entendit appeler et se retourna vivement : les trois hommes et Leroux venaient de se réfugier derrière un massif d'arbres ; il les imita.

—Regardez ! lui dit alors Leroux en lui indiquant le sommet du donjon.

Il leva les yeux, et aperçut Guy Eder et Yvon qui se promenaient sur la plate-forme, suivis de quelques valets portant des torches.

—Attention, Rivoalen, dit encore Leroux, et songe que notre vengeance dépend peut-être du coup que tu vas tirer.

Rivoalen arma son arquebuse, l'éleva à hauteur de son œil et mit le feu . . . . Une seconde après, un coup partait. Les torches disparurent presque aussitôt, et comme Leroux allait se précipiter sur le corps qui venait de tomber, un éclat de rire strident se fit entendre du haut du donjon.



LE PRISONNIER.

La balle de Rivoalen était allée frapper Yvon.

Cependant, au bruit que la détonation avait fait, tout le

château fut sur pied ; les sentinelles se renvoyèrent le cri d'alerte, et l'on s'enquit auprès de Guy Eder, qui descendait de la tour, de ce qui était arrivé. Quand il eut raconté l'événement, il n'y eut qu'un cri de vengeance parmi tous ces hommes, et chacun demanda à aller faire une battue dans les environs. Ce projet souriait peu à Guy Eder, qui désirait vivement revoir Marie ; mais il fut obligé de céder à l'impatience de ses hommes, et l'on partit immédiatement. Dix hommes restèrent au château, et cinq suivirent Guy Eder.

De son côté, Leroux, après s'être assuré que le cadavre tombé au pied de la tour n'était point celui de Guy Eder, avait donné le signal de la retraite ; mais comme il pensait bien que les hommes du château voudraient tenter une reconnaissance dans les environs, et qu'ils se rendraient à cet effet aux alentours du donjon, il prit une position d'où il pût profiter autant que possible des chances que le hasard allait lui offrir.

Nos cinq personnages se trouvaient donc à une demi-portée d'arquebuse, lorsque les hommes conduits par Guy Eder sortirent du château.

—Les voilà, fit Leroux, attention . . . . Ah ! si la lune pouvait se montrer !

On eût dit que le ciel avait entendu cette prière et avait voulu l'exaucer ; car la lune parut aussitôt et laissa doucement glisser un de ses plus pâles rayons entre deux nuages. La petite troupe de Guy avançait toujours, prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas être surprise ; ils ignoraient le nombre de leurs ennemis, et craignaient de donner dans une embuscade. Ils arrivèrent ainsi aux pieds de la tour, et reconnurent le corps inanimé d'Yvon.

—Guy Eder est avec eux, murmura Leroux. Rivoalen, tu as une revanche à prendre, mon garçon ! Monsieur de Kerbrat, je crois qu'il serait bon d'essayer d'abattre quelqu'un de ces satanés bandits !

Il avait à peine achevé que deux arquebuses s'abaissaient lentement et que deux coups partaient.

—Bien ! reprit Leroux, ceci promet ; Guy est blessé à la jambe droite, et un des hommes est allé rejoindre Yvon. Maintenant, ajouta-t-il en donnant l'exemple, retirons-nous du côté du manoir.

La petite troupe s'éloigna précipitamment et gagna, par un détour, une position à peu près semblable à celle qu'elle quittait, sinon qu'elle se trouvait presque en face de la porte d'entrée du château. Il était temps ; car une décharge adroitement dirigée fit tomber les feuilles des arbres derrière lesquels ils s'étaient cachés.

—Pardieū ! s'écria Leroux, il ne faut pas que la jambe gauche ait un motif de jalousie contre la jambe droite !

Il arma son arquebuse.

—Quant à vous, M. de Kerbrat, ajouta-t-il, glissez-vous avec les autres du côté du manoir, de manière à intercepter la retraite à Guy Eder. Si pourtant il leur arrivait du renfort, ce que je ne crois pas, battez en retraite et dirigez-vous vers l'autre montagne, je vous y rejoindrai.

Jehan suivit l'ordre de Leroux, et parvint, à l'aide de la connaissance parfaite qu'il avait des lieux, non loin de la porte du manoir, sans être aperçu de la troupe de Guy Eder. Ceux-ci, après avoir examiné l'endroit d'où étaient partis les coups d'arquebuse qui avaient tué un de leurs compagnons et blessé Guy, étaient revenus auprès de ce dernier sans avoir rien trouvé qui pût le satisfaire, et, en désespoir de cause, ils se disposaient à retourner à Kerbrat, lorsqu'une troisième détonation vint frapper Guy Eder qui tomba en poussant un cri terrible.

Ses soldats l'entourèrent aussitôt, et, l'enlevant sur leurs épaules, ils prirent le chemin du manoir, pressant le pas dans la crainte d'une nouvelle attaque. Mais Leroux avait déjà quitté son poste, et, aidé de Jehan et des autres accourus à ses cris, il mit facilement en déroute les quatre affidés

de Guy Eder, qui s'enfuirent en laissant leur chef entre les mains de leurs ennemis.

Leroux ne perdit pas de temps, et ordonna d'emporter Guy Eder, ce qui fut exécuté immédiatement. Ils descendirent la montagne et coururent se réfugier dans une partie éloignée. Là seulement ils purent examiner à l'aise le prisonnier qu'ils venaient de faire et s'aperçurent que Guy Eder n'était blessé que légèrement aux deux jambes et qu'il était d'ailleurs plein de vigueur.



LA RANÇON.

Lorsque vint le matin, Leroux, Jehan et deux hommes, réunis dans une misérable hutte, discutaient sur le supplice à infliger à Guy Eder. L'un voulait qu'il fût pendu, l'autre qu'il fût roué ; Leroux demandait qu'on l'écartelât : Plus il aura souffert, disait-il, plus notre vengeance sera complète.

Jehan seul ne se mêlait point à cette discussion, et s'abstenait d'indiquer le châtiment qu'il eût voulu infliger au prisonnier. Retiré à l'écart, sombre et pensif, sans même écouter ce qui se disait à ses côtés, il semblait abîmé dans ses réflexions. Pour lui, en effet, Guy Eder, une fois mort, il y avait encore un autre devoir à remplir, un autre but à atteindre. Marie était au pouvoir des soldats de Guy Eder ; en apprenant la mort de leur chef, il n'était pas douteux qu'ils ne voulussent user de représailles, et Jehan redoutait leur colère pour Marie.

Leroux retourna vers lui.

—Eh bien ! monsieur de Kerbrat, lui dit-il, quel est votre avis ?

—Mon avis, répondit Jehan, est que l'on fasse venir ici Guy Eder et qu'on l'interroge.

—Pourquoi cela ?

—Marie est au château de Kerbrat, et si nous hâtons trop la mort de Guy Eder, il y a tout à craindre pour elle !

—Que l'on fasse venir Guy Eder, dit Leroux.

Guy Eder fut amené. Il était solidement garrotté, et pouvait à peine se soutenir. Dès qu'il aperçut Jehan, un sourire plein d'ironie effleura ses lèvres.

—Maître Guy, dit Jehan, vous êtes maintenant entre nos mains et nous ferons de vous ce que nous voudrons.

—Cela est juste, répondit Guy Eder.

—Nous pouvons jeter à vos derniers moments toutes les souffrances que vous avez fait éprouver à nos amis et à nos proches.

—Vous en avez le droit.

—Cependant, la mort vous sera rendue plus ou moins douce, selon que vos réponses auront été plus ou moins satisfaisantes. Répondez-moi : Combien y a-t-il d'hommes au château ?

—Je ne sais.

—Vous refusez de répondre ?

—Je refuse.

—Prenez garde !

—A quoi ?

—La mort vous attend . . . .

—Allons donc, on n'a pas peur de ce que l'on a vu si souvent.

—C'est votre dernier mot ?

—Jusqu'au plaisir de vous revoir.

Guy Eder salua et se retira comme il était venu, c'est-à-dire soutenu par un de ces gardiens.

Jehan retomba dans toutes ces incertitudes, et recommença mille fois encore le même rêve.

Cependant son tour était arrivé de veiller sur le prisonnier ; il se rendit près de lui. Quand Guy Eder le vit arriver, il fit un singulier mouvement, et son front se dérida.

On l'avait bâillonné, afin qu'il ne pût faire entendre aucun cri ; mais ayant attiré l'attention de son nouveau gardien, il lui fit comprendre qu'il désirait lui parler. Jehan se hâta de le délivrer de son bâillon.

—M. de Kerbrat, dit Guy Eder, je n'ai point voulu vous parler tout-à-l'heure devant vos compagnons, parce que vous n'eussiez pu profiter de ce que j'avais à vous dire ; maintenant la position est différente, écoutez-moi.

—Parlez !

—Vous aimez la jeune Marie . . . . je le sais, elle me l'a dit ; jusqu'à ce jour, je vous le jure, j'ai respecté dans cette femme l'amour qu'elle vous porte.

—Dites-vous vrai ? s'écria Jehan.

—Je dis vrai, et hier même, au moment où un coup d'arquebuse a frappé Yvon, j'allais châtier ce misérable, qui avait voulu porter une main insolente sur son honneur.

—Si cela était !

—Cela est, monsieur de Kerbrat ; Marie est restée pure tant que j'ai été présent, et je ne me suis rendu au château que pour l'y ramener. Mais, maintenant, tout est changé ; je suis votre prisonnier, et vous avez résolu ma mort !

—Achevez !

—Tant que les hommes qui sont restés au château me croiront vivant, ils défendront leur position et respecteront Marie ; mais dès que ma mort sera connue et certaine, vous pourrez entrer au château de vos pères, M. de Kerbrat, mais vous y trouverez le cadavre souillé de votre fiancée.

Guy Eder parlait à voix basse, mais avec chaleur ; sa parole était vive, pressée, persuasive. Jehan l'écoutait attentivement, et chaque phrase entrait dans son cœur comme un poignard.

—Mais que faire ? que faire ? s'écria-t-il.

—Il y a un moyen, dit hardiment Guy Eder.

—Lequel ?

—Vous allez vous rendre au château de Kerbrat !

—Moi ?

—Je vous remettrai un billet pour celui entre les mains de qui doit avoir été placé le commandement. Je lui dirai de quitter immédiatement le château et de retourner au Granec. Ils sauront que je vis, ils obéiront.

—Et vous, demanda Jehan avec anxiété.

—Moi, répondit Guy Eder, j'attendrai qu'il vous plaise de revenir me donner les moyens de recouvrer ma liberté.

—Et si je ne revenais pas ?

—Vous me donnerez votre parole de chevalier, ce n'est point à votre âge que l'on trompe, je vous croirai . . . .

La conversation se termina là, et Jehan s'éloigna.

Revoir Marie ! l'arracher à la violence qui l'attendait, la retrouver pure, et pouvoir, après les rudes jours d'épreuve, espérer près d'elle des années pleines de félicités ! et ce n'était point un rêve ! tout cela dépendait de sa volonté ; il n'avait qu'à dire un mot pour que cela fût ! Pouvait-il hésiter quand l'existence de Marie était engagée ?

Après les scènes qu'elle avait eues avec Guy Eder, Marie inquiète, sur le sort qui lui était réservé, chercha d'abord comment elle pourrait s'y soustraire ; mais ses efforts furent impuissants ; elle retomba bientôt anéantie, écrasée sous le poids de sa douleur et de son désespoir. Elle ignorait ce qu'était devenu Jehan, et entourée, comme elle l'était, d'hommes décidés à la défendre, elle espérait peu des tentatives qu'il pourrait faire pour la délivrer. Elle se voyait donc seule, livrée à la merci de Guy Eder.

Cependant, par précaution, elle s'était enfermée. Le jour se passa ainsi dans une attente cruelle ; elle compta les heures, les minutes, les secondes avec une anxiété croissante, et, ne voyant rien venir, elle commença à sentir l'espoir renaître en elle. Il faisait une journée magnifique : à travers la fenêtre entr'ouverte, son regard plongeait nonchalamment dans les profondeurs pleines de verdure de la vallée. La brise lui jetait en passant son sauvage parfum,

et le torrent qui bouillonnait en tombant des hauteurs avait une certaine harmonie qui n'était pas sans charmes. Pendant toute la journée, Marie se laissa séduire par le spectacle de cette nature jeune et vigoureuse, et ella oublia un moment le lieu où elle se trouvait et les événements qui s'étaient passés.

La nuit lui rapporta toutes ses craintes et toutes ses incertitudes. Quand l'ombre descendit dans la vallée, qu'une teinte sombre se répandit sur le tableau qui se dérobait à ses yeux ; quand la voix du torrent s'éleva seule au milieu du silence solennel de toute chose, son regard se voila à regret, et son cœur, ouvert à toutes les sensations, fut envahi de nouveau par les épouvantes que sa préoccupation avait chassées.

Un incident vint encore augmenter ses terreurs.

Comme elle refermait la fenêtre à laquelle elle s'était accoudée, elle entendit distinctement le pont-levis se baisser et quelques hommes d'armes accourir à la hâte au milieu du château. Sans savoir pourquoi, elle cherchait à deviner la cause de ce mouvement inusité, quand elle entendit un homme monter rapidement les marches de l'escalier qui conduisait à son appartement, et une voix, qu'elle crut reconnaître, l'appeler par son nom.

Son cœur battait si violemment qu'elle comprit à peine ce qu'on lui voulait ; mais elle s'élança instinctivement vers la porte, l'ouvrit avec précipitation, et tomba dans les bras de Jehan.

—Marie ! Marie ! dit ce dernier, je vous retrouve enfin !

—Jehan ! répondit la jeune fille, et son œil fixe et immobile s'attacha à lui, et tout cet amour qu'elle avait amassé et contenu depuis si long-temps, brisa tout à coup son cœur, et elle fondit en larmes en cachant sa tête sur la poitrine de Jehan.

—Marie ! dit ce dernier, tu m'aimes donc toujours ?

—Si je l'aime ! mon Dieu ! s'écria Marie ; il le demande,

et c'est lui, c'est bien lui ! mon Dieu ! mon Dieu ! je vais devenir folle . . . . Vous, Jehan ?

—Marie !

—Oh ! vous savez tout, n'est-ce pas ? . . . . Votre mère !

—Je sais tout . . . .

—Mais non, non, vous ne savez pas encore quelle douleur a été la mienne ! combien, depuis près d'un mois, je souffre et je pleure ! quels malheurs ont épuisé mes forces ! Oh ! Jehan, je vous dirai tout cela ; car, désormais, je suis libre, n'est-il pas vrai ?

—Vous êtes libre ! dit tristement Jehan.

—Mon Dieu ! c'est à peine si je puis y croire ! car, tout-à-l'heure encore, cet événement était si loin de ma pensée ! Cela n'est point un rêve, n'est-ce pas ! Je ne dors pas, je suis bien éveillée, je ne suis pas folle, j'ai bien toute ma raison ?

Jehan conduisit Marie à la fenêtre et, lui montrant la troupe de Guy Eder qui se disposait à partir, il lui dit :

—Vous le voyez, voici les hommes de Guy Eder qui s'en vont. Il ne restera bientôt plus ici que ceux des anciens serviteurs de mon père qui ont survécu au sac du château.

Marie regarda les hommes d'armes s'éloigner, et se retourna bientôt vers Jehan.

—Mais vous-même Jehan, lui dit-elle, ne devez-vous point rester au château ?

—Il faut que je vous quitte, dit le jeune comte avec effort . . . . Une impérieuse nécessité . . . .

—Me quitter ! interrompit la jeune fille qu'un fatal pressentiment fit pâlir tout à coup, me quitter ! Y pensez-vous ? Voilà que vous arrivez à peine, et déjà vous songez au départ ?

—Il le faut !

—Partir ! répéta Marie.

—Cette nuit, je serai de retour au château ; mais je n'ai

point un instant à perdre. Je vous ai vue, Marie, je vous ai apporté une liberté qui vous permet désormais d'attendre sans crainte et sans terreur . . . . Maintenant d'autres soins me réclament . . . . au revoir . . . . à bientôt !

—Déjà ! déjà ! fit Marie.

—Au revoir ! au revoir ! répéta encore Jehan. Et effleurant de ses lèvres le front de sa fiancée, il disparut sans jeter un regard en arrière.



DÉNOUMENT.

Ainsi que le lecteur l'a compris, Jehan s'était présenté au château de Kerbrat, muni du billet de Guy Eder, et il avait vu aussitôt le pont-levis se baisser, les hommes d'armes se rassembler et enfin se décider à partir. Mais tout cela une fois fait, il lui restait encore un devoir pénible à remplir, et c'était cette préoccupation qui jetait sur son cœur un voile de tristesse ; mais Marie ne s'en était pas aperçue, tant elle était aveuglée par la joie de son amour.

Jehan reprit donc tout pensif le chemin de la montagne où il devait retrouver Guy Eder, et lui offrir les moyens de recouvrer sa liberté. Une morne douleur était empreinte sur ses traits, et ce n'est qu'en tremblant qu'il avançait. D'un côté, il avait donné sa parole à Guy Eder, et de l'autre, il s'était moralement engagé envers Leroux. Sans doute, il eût pu abandonner Guy Eder à son sort ; cet homme avait fait assez de mal à sa famille, à la Bretagne, à Jehan lui-même, pour que ce dernier ne fût pas scrupuleux avec lui ; mais il était jeune, il ne s'était point mêlé à la vie du monde, il ne connaissait qu'une façon de tenir sa parole, quand elle était engagée. Quant à ce qui regardait Leroux, il lui avait bien juré d'unir sa vengeance à la sienne, mais il n'avait point promis de sacrifier Marie à

cette vengeance, et nous devons même dire qu'il n'eût jamais conclu de marché à ce prix.

C'est avec ces idées que Jehan arriva à la hutte dont nous avons parlé ; il n'avait point été long dans son absence, et Leroux le reçut sans soupçon. C'était lui qui gardait le prisonnier. Dès qu'il l'aperçut, il alla à lui.

—M. de Kerbrat, dit Leroux, je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur, et j'allais dépêcher un de nos hommes à votre rencontre.

—Je vous remercie, dit Jehan.

—Je dois vous faire part d'une résolution que nous avons prise, poursuivit Leroux, et à laquelle il ne manque plus que votre approbation.

—Qu'est-ce donc ?

—Cette nuit, Guy Eder aura cessé de vivre !

—Ah ! fit Jehan en tressaillant. Puis il reprit : Je ne vois pas d'obstacle à ce que cela soit ; seulement je désire savoir ce que vous comptez faire, Guy Eder une fois mort.

—Mais, dit Leroux, une fois notre vengeance satisfaite, je ne vois pas . . . .

—Cependant, poursuivit le jeune de Kerbrat en pâlissant, Marie est encore au manoir. Les gens de Guy Eder y font bonne garde. Ne craignez-vous pas que la nouvelle de la mort de leur chef ne soit fatale à cette jeune fille ?

Leroux le regarda et parut réfléchir.

—Ceci n'était point dans nos prévisions, dit-il enfin ; mais, dans la circonstances présente, je ne pense pas que l'on puisse balancer.

—Que feriez-vous ?

—Je sacrifierais mon amour à ma vengeance !

Jehan réprima un geste de dégoût.

—C'est bien, répondit-il, j'y songerai !

Et comme son tour était venu de garder le prisonnier, Leroux s'éloigna, et il resta seul.

La cabane était divisée en deux compartiments qui ne

communiquaient point ensemble par une porte commune. Leroux et les trois hommes se trouvaient dans l'un des compartiments ; le prisonnier et Jehan se trouvaient dans l'autre. Quand Guy Eder se vit avec son nouveau gardien, il ne voulut point attendre plus long-temps pour s'informer du résultat de son voyage. Jehan le débarrassa de son bâillon, et la conversation suivante s'engagea immédiatement à voix basse :

—Vous avez été au château, M. de Kerbrat ?

—J'y suis allé.

—Avez-vous trouvé Marie ?

—Je l'ai retrouvée.

—Mes hommes ont-ils exécuté l'ordre que je leur ai donné ?

—Ils sont partis.

—Ai-je enfin rempli la promesse que j'avais faite ?

—Fidèlement.

—Alors, j'espère, M. de Kerbrat, que vous tiendrez la vôtre comme j'ai tenu la mienne.

Jehan se promenait avec agitation à travers la chambre, il ne répondait pas. Guy Eder le regarda d'un œil farouche.

—Me serais-je trompé ? lui dit-il.

—Que voulez-vous dire ? fit-il.

—Je vous demande, monsieur, si vous comptez vous acquitter de vos promesses ? Répondez-moi !

Jehan tressaillit.

—Vous vous taisez ! poursuivit Guy Eder. C'est bien ! J'aurais dû m'en douter ; mais cela me servira ; je me souviendrai qu'il y a place au parjure dans le cœur d'un gentilhomme !

Jehan lui jeta un regard plein de colère, et, tirant son poignard de sa ceinture :

—Ecoutez-moi, Guy, lui dit-il, je vais vous donner la liberté. En faisant cela, je n'ignore pas que je trahis mes amis ; mais je n'ai pu sacrifier mon amour à ma vengeance.

Le courage m'a manqué pour accomplir cette terrible mission, et je sens aujourd'hui que la tâche était au-dessus de mes forces Je vous ai promis de vous rendre la liberté, je vous la rends. Nous voilà quittes encore une fois l'un envers l'autre. Seulement, avant de me quitter, jurez-moi que, dans huit jours, vous m'accorderez une heure, pendant laquelle il me sera permis de sentir au moins votre épée contre la mienne !

—Je vous le promets, répondit Guy Eder.

—Vous viendrez seul, muni d'armes nécessaires pour un combat à outrance et sans merci.

—J'irai !

—Dans huit jours donc, au bourg de Huelgoat.

—Dans huit jours, soit !

Jehan coupa aussitôt les liens qui retenaient les membres de Guy Eder, et ouvrant la fenêtre qui donnait sur la campagne, il lui dit encore :

—Songez, Guy Eder, que la promesse que vous me faites est solennelle . . . . Lâche est celui qui manquera au rendez-vous !

—Monsieur de Kerbrat, répondit Guy Eder, on m'a souvent donné des noms qui pouvaient déshonorer un homme, mais jamais on ne m'a appelé lâche ! Au revoir . . . .

Et en disant ces mots, il disparut.

Jehan le suivit à peu de distance, et prit la direction du château de Kerbrat, ne voulant pas paraître devant Leroux au moment où celui-ci découvrirait la disparition de Guy Eder ; il comptait bien la lui expliquer plus tard ; mais pour le moment il jugea prudent de s'éloigner ; d'ailleurs, il avait promis à Marie de ne pas tarder.

Il marchait donc rapidement, tant dans le but de s'éloigner de Leroux que dans celui de se rapprocher du château. Quelquefois il s'arrêtait et écoutait avec terreur le torrent qui mugissait sous ses pieds ; quelquefois encore, il relevait la tête et regardait Kerbrat, dont une seule fenêtre

était éclairée : c'était celle de l'appartement de Marie. Elle était là ; elle l'attendait, elle pensait à lui, elle l'aimait ! Oh ! comme cette pensée relevait son courage et lui donnait d'ardeur et d'enthousiasme ! Il est si doux de se sentir aimé dans la vie ! La moitié du bonheur que l'on éprouve ne vient-elle pas de l'amour que l'on inspire ? Jehan le pensait du moins, et, certes, s'il se fût trouvé seul, s'il n'avait point eu Marie à ses côtés, si le soin de sa vengeance avait absorbé en lui tout autre sentiment, jamais la vie ne lui eût paru belle, riante, parfumée comme il la voyait en ce moment, et la haine eût tari les sources vives qui coulaient abondamment de son cœur.

Il était arrivé au fond de la vallée, et s'apprêtait déjà à franchir le torrent, quand un cri partit de l'endroit qu'il venait de quitter.

Ce cri n'avait rien de fort rassurant, et Jehan comprit qu'il lui importait de presser le pas pour ne point se présenter à eux dans le premier moment de leur colère. Il gravit la montagne avec rapidité, cherchant à reconnaître un chemin qu'il avait suivi quelques jours auparavant ; mais la nuit était sombre, et il avançait à grand'peine. Les chemins étaient envahis par des arbustes de toute sorte, détrempés par la pluie et se bifurquant en tout sens, de manière à tromper le paysan le plus exercé. Jehan s'y méprit plusieurs fois, et alors il se vit obligé de rebrousser chemin et de prendre une route différente de celle qu'il avait précédemment prise. Cependant il se trouvait sur les confins de la forêt, lorsqu'en s'en retournant il aperçut un homme derrière lui.

—Leroux ! s'écria-t-il instinctivement.

—Moi-même ! M. de Kerbrat, répondit celui-ci d'un air menaçant.

—Que me voulez-vous ?

—Je viens vous demander ce que vous avez fait de Guy Eder, mon jeune seigneur.

Et le vieillard prit un accent terrible qui glaça Jehan d'effroi.

—Guy Eder est retourné au Granec, répondit-il.

—Ah ! vous l'avouez ! C'est bien, je ne vous le fais pas dire ! Or, savez-vous, M. de Kerbrat, qu'en donnant ainsi la liberté à Guy Eder, vous avez agi sans droit, et que vous avez commis une lâche action ?

—Leroux !

—Taisez-vous ! jeune homme. La vie de Guy Eder ne vous appartenait pas pour en disposer ainsi ; elle était à nous comme à vous, et sans notre consentement vous ne pouviez rien, vous ne deviez rien décider ! Eh ! qui donc me vengera de la mort de mon fils, maintenant ? dites, quel sang remplacera celui qui allait couler ?

Et, à chaque parole, sa colère devenait plus violente, et sa voix plus sèche et plus brève.

—Ah ! vous avez cru qu'on pouvait me trahir ainsi, jeune homme. Ah ! vous avez cru qu'il était facile de m'enlever une proie de cette façon. Vous vous trompez, M. de Kerbrat ! car il me faut une victime ! entendez-vous, il me la faut !

Jehan avait recouvré tout son sang-froid ; il tira son épée du fourreau.

—Si c'est un combat que vous voulez, Leroux, soit, je l'accepte.

—Un combat ! fit Leroux, en brisant l'épée de Jehan d'un coup de hache . . . . un combat ! . . . . non ! non ! un meurtre ! M. de Kerbrat, un meurtre !

Jehan fit un pas en arrière, mais le coup était déjà porté, et il tomba.

Marie attendit vainement le retour de son fiancé. Jehan ne revint plus au château. On ne trouva même pas son cadavre, malgré les nombreuses recherches que l'on tenta à cet effet.

P. Zaccone.

POÉSIE.



LES ORANGES.

—

Legende Arabe.

—

L'aumône est un sentier qui mène,
Qu'on soit sultan, cadi, fellah,
Au paradis la race humaine
Suivant les préceptes d'Allah.
L'aumône au cœur est une fête ;
Mais donnez sans faste et sans bruit.
Toute œuvre, un jour, porte son fruit,
Ainsi que l'a dit le Prophète :
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

Un fellah, comme un solitaire,
Avant que Blida n'eût subi
L'horreur d'un tremblement de terre,
Vivait, pauvre, dans son gourbi.
Néfissa—des pieds de gazelle,
Deux yeux noirs—enfant du vieillard,
Qu'il fît chaud, froid, vent ou brouillard,
Recevait qui frappait chez elle....
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

Un soir que le vent faisait rage,
Vint un Arabe en son chemin,
Leur demander contre l'orage
Un abri jusqu'au lendemain.

" Entre !....Il faut qu'avec nous tu manges.
" Je voudrais bien te secourir,
" Ami !....mais je ne puis t'offrir
" Qu'un peu de lait et des oranges...."
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

" Merci ! " fit l'autre, et, sous la ruche,
A table, avec eux, il se mit ;
Puis, quand il eût vidé la cruche,
Dans son burnous il s'endormit.
Au jour, il partit. A son hôte
Il parla peu ; pour Néfissa,
Le seul cadeau qu'il lui laissa,
Ce fut de lui dire à voix haute :
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

L'homme en allé, la fille arrange
Sa hutte, et soudain, se baissant,
Aperçoit une énorme orange
Au coin où dormit le passant....
Jamais fruit n'eut peau si vermeille ;
Elle en goûte, et pour la douceur
Le trouve égal à sa grosseur....
Le père accourt, croit qu'il sommeille !....
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

Mais bientôt quelle est sa surprise
Lorsqu'il voit pendre aux orangers
Des fruits plus gros, et par la brise
Bercés sous leurs festons légers.
Tout a changé depuis la veille :
L'arbre est plus fort, les fruits meilleurs....
D'où vient cela ?....qui put, d'ailleurs,
Si vite opérer la merveille ?
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

Or, celui qui fit ce miracle,
Bienfait pour un bienfait rendu,
Etait un saint homme, un oracle,
Des vieux marabouts descendu.
Gloire à la foi mahométane !
Bientôt après, dans Al-Djezir,
Le fellah fut nommé vizir,
Et sa fille devint sultane !....
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

Quand vous mangerez une orange
Des jardins si frais de Blida,
Rappelez-vous ce fait étrange
Qu'un santon vint, les regarda !....
L'aumône au cœur est une fête ;
Mais donnez sans faste et sans bruit.
Toute œuvre, un jour, porte son fruit.
Ainsi que l'a dit le Prophète :
Vous ferez la récolte et l'hiver et l'été,
Si vous semez le grain de l'hospitalité.

PAUL-EUGÈNE BACHE.



ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.[1]



LOUIS KOSSUTH,

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE DÉFENSE DE LA HONGRIE.

Kossuth (*Lajos* ou Louis) est enfant de ce siècle. Si l'on en croit une notice biographique publiée en Angleterre, il est né en 1804 dans ces belles montagnes de la Hongrie Transylvaine, qui semblent, malgré leur élévation, plutôt des collines que des montagnes.—Dès le berceau, il apprit plusieurs langues ; la latine, qui était la langue commune de toute la Hongrie, celle qui reliait tous ces peuples, n'eût jamais ses affections, tandis qu'il aimait à parler avec une pureté extrême la langue maggyare, qui était celle de sa race. On a remarqué que, tout enfant, il possédait déjà cette éloquence qui persuade, cette imagination qui enchante, cette véhémence qui entraîne ; aussi, ses compagnons d'enfance l'avaient-ils surnommé le seigneur. Ses qualités précieuses n'ont fait que grandir avec l'âge.

(1) Ces deux esquisses biographiques ont été publiées dans le temps que Kossuth, à la tête de ses braves Magyars, moissonnait les armées austro-russes. Plus tard, Gœrgy, en faveur duquel Kossuth avait abdiqué tous ses pouvoirs, se rendit aux Russes ; Kossuth et Bem, menacés de périr sur l'échafaud pour avoir trop vaillamment défendu leur patrie contre la tyrannie autrichienne, se réfugièrent en Turquie. Bem a terni la gloire de son nom en embrassant le mahométisme pour devenir sujet de la Porte. Kossuth, aussi grand dans le malheur que dans la victoire, a adressé aux Hongrois, au moment de son entrée en Turquie, des adieux qui ont paru dans le *Canadien* du 12 décembre, et que nous reproduisons à la suite de l'esquisse biographique de l'ex-président du comité de défense de la Hongrie. Les lecteurs y trouveront un élément de plus pour l'étude de cet homme extraordinaire, sur lequel reposaient les destinées de sa patrie, et qui régna sur une nation entièrement guerrière par le seul ascendant du génie et de l'éloquence.—(*Note du rédacteur de l'Album*).

La Hongrie est un des pays de l'Europe qui jouit, depuis de longs siècles, d'institutions politiques sages et en même temps libérales, où sont sauvegardés avec un soin égal et les droits imprescriptibles des peuples, et les prérogatives de l'autorité. Mathias Corvinus, fils et successeur de Jean Huniade, *le chevalier blanc de la Valachie*, avait, dès les premiers jours de l'âge moderne, donné des lois à la Hongrie et organisé un état qui a subsisté pendant des siècles. Là, le roi ne gouverne point par droit de conquête ou par la grâce de Dieu ; il ne règne que par l'élection volontaire de la Diète hongroise, à la condition qu'il maintiendra l'ancienne Constitution, que le pays conservera ses lois et son administration propres. Il déclare *explicitement* (1) que la Hongrie et les Etats héréditaires d'Autriche n'ont de commun que le roi ; que la couronne de Hongrie sera élective, et que, dès le moment que la dynastie d'Habsbourg ne conviendrait plus à la Diète, celle-ci pourrait se choisir un autre souverain ailleurs et comme il lui plairait.

Long-temps la maison d'Autriche resta fidèle à ce pacte ; les Hongrois se montrèrent dévoués à sa cause. Marie-Thérèse trouva dans la Diète de Presbourg un appui qui partout ailleurs lui manquait. Les Magnats, tirant leur sabre, jurèrent de mourir pour leur souveraine, *moriamur pro reginâ nostrâ Mariâ Theresâ ;* et le fils de celle-ci, Joseph II, les en récompensera par un attentat à l'indépendance de ce peuple sauveur, en essayant de faire de la Hongrie un simple annexe de l'Autriche.

Metternich et François Ier reprennent cette opération en sous œuvre. Pour entamer la Hongrie, ils soulèvent des tempêtes contre elle, des querelles de nationalité. Forte de son droit, la Hongrie résiste, résistance toute légale, toute pacifique d'abord ; et, dans cette résistance, nous trouvons en première ligne l'enfant éloquent qui est devenu le plus éminent jurisconsulte de la Hongrie.

---

(1) Borella.

A la Diète, Louis Kossuth déclare qu'il ne cédera jamais une bribe de son droit ; mais il a à lutter et contre les timides et contre les exaltés. A la tête de ceux-ci est Byari, dont les opinions radicales alors ne tendaient à rien moins qu'à séparer brusquement la Hongrie de l'Autriche, et qui depuis . . . . ! Kossuth fait énergiquement tête aux pusillanimités et aux impatiences, montrant à tous le sentier du droit.

Cependant la révolution de Vienne, en mars 1848, avait emporté sur la terre étrangère ce même Metternich, couvert du sang de la Gallicie et coupable de tous les malheurs dont avait gémi l'Europe depuis 1814. L'espérance semblait renaître. Mais le ministre diplomate laissait un successeur digne de lui, Kollowrat. Le nouvel appui du trône impérial, ébranlé par la révolution de Paris, pensa qu'au milieu du chancellement des empires, le moment était venu de poursuivre, à la faveur d'une loi et d'une nationalité communes, les projets ambitieux que n'avaient pu réaliser ni Joseph II, ni François Ier, ni Metternich. Il se mit à l'œuvre.

Au nom de la légalité violée, au nom de leur constitution révisée l'année précédente, les Hongrois se lèvent. Hommes, femmes, enfants, tous courent aux armes. Un indicible enthousiasme anime ces populations jadis si paisibles. Le cri de guerre retentit à Bude-Pesth, à Raab, à Kostau, à Presbourg, à Debreczin, dans toutes les campagnes, au bord de la Theiss, sur le Danube, partout. Cent cinquante mille hommes sur dix millions se portent au combat. Les nobles servent le mouvement, le clergé le propage, et, pour cette nation héroïque, tirer l'épée, c'est déjà avoir vaincu. En vain l'Autriche, avant et pendant la lutte, essaie-t-elle de recourir à sa vieille maxime : *diviser pour régner ;* en vain pousse-t-elle ses émissaires jusque dans le camp des insurgés victorieux ; devant leur valeur le glaive lourd des empereurs s'émousse, comme la trahison reste

sans prise contre la loyauté d'un pays qui comoat pour son indépendance. Mais gardons-nous d'anticiper sur les événements.

Tout le monde connaît la comédie jouée par Kollowrat, avant que les hostilités fussent commencées, dans le but de faire nommer Jellachich au titre de gouverneur ou de ban de la Croatie. Le colonel, qui guerroyait alors en Italie, est installé sans que la Diète hongroise soit même consultée. Le nouveau *ban* interdit tout rapport entre les magistrats croates et le gouvernement de Hongrie. Il marche d'excès en excès, et le gouvernement de Vienne, faisant droit en apparence aux réclamations des Magyars, ne fit qu'encourager secrètement son émissaire, en même temps qu'il soulevait contre eux la Servie.

Pour couronner de tels actes, le ministère impérial et la camarilla d'Olmutz s'étant refusés à laisser François Ier se rendre à Pesth où la Diète appelée par le peuple devait s'ouvrir, jetèrent définitivement le masque. Alors la Diète, poussée à bout, décréta une levée de 20,000 hommes et un crédit de quarante millions de florins. La patrie fut déclarée en danger, et Kossuth proclamé président du comité de défense de la patrie. (*A'homédelmi birplimany Elnoke*).

C'est ici que le géant du droit se révèle. La tâche qu'il a acceptée est immense ; il ne faillira pas à ses devoirs. En vain Jellachich, Bem des Croates ; Stratomirowich, Bem des Serbes, en vain les Slawaques élèvent-ils contre lui et contre les Magyars des prétentions qu'ils savent soutenir les armes à la main, Kossuth ne faiblira pas, il ramènera à lui Stratomirowich, il recueillera les débris de la révolution de Vienne, et aidé des nobles et illustres généraux polonais qui commandent les armées, il ramènera le pays tout entier à combattre sous une seule bannière, celle de l'indépendance, sous un seul principe, celui du droit national.

ADIEUX DE LOUIS KOSSUTH A LA HONGRIE.

Orsowa, 15 août 1849.

Adieu, ma chère patrie, adieu, patrie des Magyars ! Adieu, patrie des douleurs ! Je ne pourrai plus contempler les cimes de tes montagnes ; je ne pourrai plus donner le nom de patrie au sol où j'ai sucé, au sein de ma mère, le lait de la justice et de la liberté. Pardonneras-tu, ma chère patrie, à celui qui est condamné à errer loin de toi, parce qu'il a combattu pour ton bonheur ? Pardonneras-tu, à moi qui ne puis plus appeler libre que ce petit carré de ton sol où je me trouve agenouillé avec ma famille et quelques fidèles enfants de la grande Hongrie vaincue ?

Mon regard se porte sur toi, ma chère patrie ; je te vois accablée de souffrances, je le détourne sur l'avenir : l'avenir n'est qu'obscurité ; tes plaines sont couvertes d'un sang rouge que l'impitoyable destruction bientôt rendra noir, comme pour porter le deuil des victoires que tes fils ont gagnées sur les ennemis sacriléges de ton sol sacré.

Combien de cœurs reconnaissants ont fait monter leurs prières jusqu'au trône du Tout-Puissant ! Combien de larmes ont coulé dans l'abîme pour évoquer la pitié même de l'enfer ! Combien de sang répandu t'a prouvé que le Magyar aime sa patrie et qu'il sait mourir pour elle !

Et pourtant, chère patrie, tu es esclave. Des entrailles de ton sol sortira le fer pour enchaîner tout ce qui est sacré et pour aider tout ce qui est sacrilége.

O Dieu ! si tu aimes ton peuple, à qui, après tant de combats, tu as permis de vaincre sous Arpad, notre aïeul héroïque, je te supplie, je t'implore, ne l'humilie pas !

Vois, ô chère patrie, je te parle encore ainsi, dans l'abîme de mon désespoir, sur la dernière hauteur de ton sol. Par-

donne-moi, car un grand nombre de tes fils ont versé leur sang pour toi, à cause de moi. C'est que j'ai été ton avocat, c'est que je t'ai protégée quand sur ton front on avait écrit en lettres de sang le mot *perdue.* C'est que j'ai pris la parole quand on t'a dit : *Sois esclave !* C'est que je me suis ceint de mon épée, et que j'ai pris une plume sanglante dans ma main lorsqu'on osait dire : *Tu n'es plus une nation sur le sol des Magyars !*

Le temps a passé à pas pressés ; le destin, sur les pages de ton histoire, a écrit, en lettres *jaunes et noires :* LA MORT ! Pour y mettre le cachet, il a appelé le colosse du nord ; mais le fer rouge de l'Orient fera fondre le cachet.

Voi-tu, patrie ! pour toi qui as versé tant de ton sang, il n'y a pas de compassion, car sur tes collines formées par les ossements de tes fils, la tyrannie découpe son pain.

Vois-tu, patrie ! l'ingrat que tu as engraissé de ton abondance, il a marché contre toi ; il a marché contre toi, le traître à la patrie ! pour te détruire de fond en comble.

Mais, ô nation chérie ! tu as supporté tout cela, tu n'as pas maudit ton existence, car dans ton sein, au-dessus de toute douleur, l'espérance a placé son nid.

Magyars ! ne détournez pas vos regards de moi, car en ce moment mes larmes coulent pour vous, et le sol que mesurent mes pas s'appelle encore la Hongrie.

Tu as succombé, ô la plus fidèle des nations ! tu as succombé sous tes propres coups !

Ce n'est pas le fer de l'ennemi étranger qui a creusé ta tombe ; ce ne sont pas les canons des quatorze nations marchant contre toi qui ont effrayé ton patriotisme. Ce n'est pas la quinzième nation franchissant les Krapathes qui t'a forcée de mettre tes armes en faisceaux ; non : tu as été trahie, tu as été vendue, ô patrie ! ton arrêt de mort a été écrit, ô nation chérie ! par celui dont je n'aurais jamais osé soupçonner le patriotisme.

Dans l'essor de mes pensées audacieuses, j'aurais douté

de l'existence de Dieu plutôt que de croire que lui, il pourrait jamais trahir sa patrie. Tu as été trahie par lui, dans les mains de qui j'ai déposé, il y a quelques jours à peine, le gouvernement de notre grande patrie, qu'il a juré de défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il est devenu traître à la patrie, car la couleur de l'or a été pour lui plus séduisante que celle du sang versé pour sauver la patrie. L'ignoble métal a eu plus de valeur à ses yeux que sa patrie et son Dieu, qui l'a quitté, comme il l'a quitté lui-même pour ses alliés de l'enfer.

Magyars ! chers compatriotes, ne m'accusez pas d'avoir été forcé de jeter mes yeux sur cet homme, de lui céder ma place. Il le fallait, car le peuple lui avait donné sa confiance ; l'armée l'aimait, et il s'était acquis une position dont j'aurais pu être fier moi-même. Et pourtant cet homme a menti à la confiance de la nation, et il a répondu à l'amour de l'armée par la haine. Maudit soit le sein qui, ayant voulu le nourrir de son lait, n'a pas séché.

Je t'aime, ô la plus fidèle des nations de l'Europe, comme j'aime la liberté, pour laquelle tu as si fièrement combattu. Le dieu de la liberté ne s'effacera jamais de ma mémoire. Sois bénie à jamais !

Mes principes n'ont pas été ceux de Washington, et mes actes n'ont pas été ceux de Guillaume Tell. J'ai désiré une nation libre, libre comme l'homme ne peut être créé que par Dieu. Et tu es morte, morte comme le lys, pour pousser l'année prochaine des fleurs plus belles ; tu es morte, car ton hiver est arrivé ; mais il ne sera pas aussi long que celui de ta compagne, accablée sous l'air glacial de la Sibérie. Non ! quinze nations ont creusé ta tombe, les bataillons de la seizième arriveront pour te sauver.

Sois fidèle comme tu l'as été jusqu'à présent, conforme-toi aux saintes paroles de la Bible ; fais la prière des morts, et n'entonne ton hymne national que lorsque tu entendras les tonnerres de la nation libératrice gronder sur tes montagnes.

Adieu, chers compatriotes. Que la pensée de Dieu et les anges de la liberté soient avec vous ! Ne me maudissez pas : vous pouvez être fiers, car les lions de l'Europe se sont levés pour vaincre les rebelles. Je vais vous présenter au monde civilisé comme des héros, et la cause du peuple héroïque sera protégée par le plus libre des peuples libres.

Adieu, ô sol marqué du sang de tant de braves ! ces marques, il faut les garder pour qu'elles portent témoignage devant la nation qui t'aime.

Adieu, jeune roi des Hongrois ! et n'oublie pas que ma nation ne t'est pas destinée, et Dieu me donne la confiance qu'il viendra un jour où tu en trouveras la preuve sur les ruines même des murailles de Bude.

Que le Tout-Puissant te bénisse, ma nation chérie ! crois, espère et aime !



JOSEPH BEM,

GÉNÉRAL DE L'ARMÉE HONGROISE.

Dans notre siècle plein de vicissitudes où l'on a vu tant d'existences bizarres et traversées par les événements, des prospérités ou des malheurs inouïs, il en est peu qui présentent des péripéties aussi singulières que celle de Joseph Bem, né en 1795, d'ancienne et noble race, à Tarnow, en Gallicie.

En 1809, nous le voyons abandonner l'Université de Cracovie, où il a fait ses études, pour passer à l'Ecole militaire de Varsovie. Il y reste trois ans, et en sort lieutenant d'artillerie.—Sa première campagne est cette terrible campagne de Russie, qui fut l'écueil de la puissance napoléonienne. Bem sert tour à tour sous les ordres des maréchaux Davoust et Macdonald. Il voit les champs de bataille

de Smolensk et de la Moskowa ; il assiste à l'incendie de l'antique ville sainte des czars, et après la désastreuse retraite qu'il occasionne, il fait partie des troupes qui s'enferment dans la citadelle de Dantzick. Cette ville arrêta long-temps nos ennemis ; mais la bravoure ne suffisant plus, il fallut se rendre.

Aux termes de la capitulation, Bem et les Polonais au service de Napoléon pouvaient rentrer en France.—Mais les Russes violèrent cette clause, et les Polonais durent rentrer dans leurs foyers.

En 1815, Bem fait partie de l'armée polonaise réorganisée par le grand-duc Constantin.—En 1819, il est nommé capitaine. Il devient aide-de-camp du général Bontemps ; et bientôt après, il est appelé à organiser l'enseignement de l'artillerie dans les écoles militaires polonaises.

Comme professeur, Bem se distingue par des connaissances étendues, variées, précises.—Grâce à lui, aux livres élémentaires qu'il publie sur la matière, l'armée polonaise est bientôt aussi instruite qu'aucune armée de l'Europe. Il fait connaître à ses compatriotes les inventions nouvelles, et s'applique spécialement à l'étude de la projection des meurtrières fusées à la congrève, d'invention toute récente.

A la mort d'Alexandre, Bem obtint de rentrer sous le toît paternel.—Le motif de cette retraite était principalement dans les souffrances et les persécutions qu'il avait eues à endurer d'un gouvernement oppresseur. Le grand-duc Constantin craignait Bem. Cette nature énergique, incapable de plier sous le joug et d'oublier ses justes ressentiments, n'était pas de celles qui conviennent aux princes absolus.—Plusieurs fois Bem connut la rigueur des cachots moscovites, plusieurs fois il fut la victime des délations d'une police inquisitoriale.

Bem était encore en Gallicie, quand éclata la grande révolution polonaise, au souffle régénérateur de notre révolution de juillet.—Il occupait les nombreux loisirs d'une vie

retirée au perfectionnement de son intelligence.—Toujours attiré par un penchant irrésistible vers les sciences exactes, il faisait de précieuses recherches, de nombreuses expériences sur la mécanique, sur l'emploi et sur la distribution des forces ; il étudiait principalement ces découvertes qui doivent changer la face du monde, grâce à l'élément nouveau qu'elles ont introduit dans l'industrie, la locomotion, la navigation. L'ouvrage de Bem (écrit en polonais) sur les machines à vapeur contient des aperçus ingénieux, des considérations profondes, et s'il suffisait à un livre d'avoir rendu d'éminents services pour être placé au rang des meilleurs, certes ce rang serait acquis à celui-ci. Mais, pour être vrai, nous devons dire qu'il est loin encore de plusieurs ouvrages sur la matière, écrits en français, en anglais, en italien ; seulement, et c'est un mérite que chacun appréciera, il est écrit en polonais.

Bem a pris une large et glorieuse part à la lutte de 1831. Accouru à Varsovie à la première nouvelle de l'insurrection, il fut nommé major dans son arme spéciale, l'artillerie.—Sur le champ de bataille d'Iganié, il gagna les épaulettes de lieutenant-colonel ; sur celui d'Ostrolenka celles de colonel. C'était la juste récompense de services éminents. A Iganié, il n'avait que seize canons, les Russes en avaient quarante, et ce fut l'artillerie de Bem qui décida la victoire.—A Ostrolenka, ce fut encore son artillerie qui sauva les débris de la noble armée insurrectionnelle d'une déroute complète en protégeant la retraite, et écrasant sous le feu meurtrier de ses batteries l'armée russe qui menaçait de passer le pont de la Narew.

Mais la Pologne ne pouvait tenir seule contre ses innombrables ennemis. Elle avait compté sur les secours, les sympathies efficaces de la France, sa sœur. Le gouvernement de juillet la trahit et la leurra de promesses trompeuses. L'abandon de la Pologne fut le premier gage donné à l'absolutisme par le roi-citoyen.—Aussi la Pologne suc-

comba-t-elle. Bem avait été nommé général et chargé du commandement de toute l'artillerie. Il s'enferma dans Varsovie avec les nobles débris de cette insurrection mourante. La capitulation rendit inutiles les efforts désespérés qu'il avait tentés, pour prolonger la lutte au moins quelques jours encore.

Alors commença la grande émigration.—Traversant la Prusse, l'Allemagne, les Polonais vinrent demander à la France son hospitalité, après avoir vainement imploré ses secours. Quelques-uns prirent place sous nos drapeaux, d'autres exercèrent des professions civiles.—Bem, poussé par son esprit aventureux, voulut bientôt les conduire sur de nouveaux champs de bataille.

Le Portugal était en insurrection. Don Pedro appela les Polonais à son aide et à son service. Mais bien peu répondirent à cet appel. C'est une tache dans la vie de Bem de n'avoir pas su, comme ses frères, supporter ces premier temps de l'exil avec assez de résignation. Il se rendit en Portugal et y resta jusqu'à la mort de don Pedro.

De retour en France, Bem se livra avec ardeur et une rare persévérance à plusieurs entreprises, qui toutes ne furent pas heureuses. Mais ce qu'il poursuivit avec le plus d'acharnement, ce fut l'application et le perfectionnement de la méthode d'enseignement mnémonyque, dite *Méthode polonaise.*—Bem était encore à Paris en 1847. Bien des personnes se rappellent l'avoir connu à cette époque simple maître d'études à l'institution de M. Massin, au Marais.—C'est un homme petit, trapu et fort ; tête ronde, œil vif, intelligent, caractère énergique et sévère.

La révolution de février fut une véritable illumination pour Bem. Dans ces jours où le peuple était si beau, où la fraternité épanouissait tous les cœurs, la démocratie lui apparut dans toutes ses splendeurs et en fit un de ses plus fervents adeptes. Il partit pour l'Allemagne et assista à la révolution de Vienne. Emule de notre brave et honnête

Duvivier, il créa dans cette capitale une garde nationale mobile, qui, sous son commandement, se montra héroïque durant le siége et le bombardement. Les souvenirs de cette révolution sont trop récents pour qu'on en enrichisse une biographie. Bem y eut les joues traversées par une balle ; et quand tout fut fini, quand sa tête et celles des plus illustres défenseurs de Vienne eurent été mises à prix, il s'échappa dans un cercueil. Il avait à venger le sang de tant de martyrs glorieux de la liberté !

La Hongrie était en insurrection. Il offrit son épée à Kossuth, qui lui décerna, au nom de la diète, le *diamant de la couronne de Saint-Etienne.* C'est une branche de laurier d'or avec son nom gravé en lettres émaillées. C'est une des plus hautes distinctions de l'empire hongrois. Bem se rendit en Transylvanie, et là il accomplit une œuvre que seul peut-être il pouvait accomplir. Il appela tous les peuples de ces contrées belliqueuses et indépendantes à une sainte union contre les rois absolus et prévaricateurs. Et les peuples accoururent en foule, les Polonais d'abord, tous les Slaves ensuite. Bem, en face du slavisme autocratique, venait de poser les bases du slavisme démocratique.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de cette lutte de géants que soutient la Hongrie. Si cette guerre appartient déjà à l'histoire, les détails n'en appartiennnent pas encore à la biographie. Nous terminerons en prenant dans une lettre qu'a publiée un journal de Paris, une anecdote qui montre à nu toute la grandeur du caractère de ce héros.

" Quelle nature que celle de cet homme (Kossuth). Elle n'a de pareille que celle de Bem.

" Bem n'avait pas dormi depuis trois jours : près de succomber à la fatigue, dans un moment de répit, au milieu d'un combat acharné, il demande une tasse de café ; on la lui apporte, et comme il était occupé à écrire un ordre au crayon, il la fait porter sur un tas de bois que surmontait le drapeau de l'indépendance et qui avait été naturellement

le point de mire de la mitraille. Une volée de balles emporte le bois, la tasse, et Bem est blessé au talon.

—Une autre tasse ! dit-il tranquillement en pliant son ordre. Ses officiers l'entourent, le supplient de changer de position et de ne pas exposer inutilement sa vie ; mais le général les repousse.

—Je ne mourrai qu'en 1850, quand l'indépendance de la Hongrie ne sera plus contestée, dit-il simplement, avec son regard doux et triste.



SCIENCES.



Expériences sur l'état sphéroïdal des corps.—Résultats inattendus.—Théorie générale de ces faits.—Incrédulité vaincue.—Décomposition de l'acide racémique.—Deux nouveaux acides —Leur pouvoir rotatoire différent.—Substitution du blanc de zinc au blanc de plomb.

On se rappelle, sans aucun doute, les expériences si curieuses faites dans ces derniers temps, par M. Boutigny, pour démontrer l'état sphéroïdal des corps. Les corps de la nature se présentent sous trois états différents : sous la forme de solides, de liquides ou de gaz. Telle est la loi généralement admise et partout enseignée. M. Boutigny a cherché à déterminer un quatrième état des corps, l'état sphéroïdal. Qu'est-ce que l'état sphéroïdal des corps et dans quelles circonstances se produit-il ? Ce sont là deux questions que nous allons examiner.

Une expérience aussi simple dans l'exécution que belle dans les résultats permettra à chacun de vérifier les idées de M. Boutigny. Il suffit de faire chauffer à blanc une capsule de platine et d'y projeter une ou deux gouttes de liquide, d'eau, par exemple. Il semble, au premier abord, que le contact entre le liquide et la capsule chauffée puisse à peine avoir le temps de se produire, et que le liquide doive disparaître instantanément. Il n'en est pas ainsi : dès que le liquide est projeté dans la capsule, elle prend la forme d'une sphère et tourne autour d'un axe, sans diminuer notablement en quantité. Mais si, cessant pendant quelques instants de chauffer la capsule, cette dernière arrive à acquérir une température moins élevée, il arrive un moment où le liquide abandonne tout-à-coup cette forme de sphère

qu'il présentait, et à l'instant aussi il disparaît sous forme de vapeur. Hé bien, ce qui arrive avec de l'eau pure, arrive pour des liquides plus volatils, pour l'alcool et pour l'éther, par exemple. Cette expérience est vraiment fort belle et de nature à surprendre au premier abord. Hé quoi ! quand l'eau ne demande, à la pression atmosphérique ordinaire, qu'une température de cent degrés pour passer à l'état de vapeur, une température quatre, cinq et six fois plus forte n'a sur elle aucune action !

Ces expériences peuvent être variées d'une foule de manières, et prennent même, dans quelques cas, un caractère fort étrange. La plus curieuse de toutes, sous ce rapport, est celle qui consiste à fabriquer de la glace dans une capsule rougie, au moyen de l'acide sulfureux, etc. Assurément, il y a dans tous ces faits quelque chose de contraire aux lois ordinaires de la physique. Mais tous ces phénomènes en apparence bien étranges s'expliquent, en admettant, avec M. Boutigny, que les corps à l'état sphéroïdal sont limités par une couche de matière dont les molécules sont liées de telle sorte, qu'on peut la comparer à une enveloppe solide, transparente, d'une épaisseur infiniment petite et douée d'une très-grande élasticité. Cette enveloppe qui se forme ainsi autour des corps à l'état sphéroïdal, isole ces corps des parties environnantes, et dès lors l'équilibre de caloriques ne s'établit plus entre eux par contact, mais simplement par rayonnement. Cela est tellement vrai que cette goutte d'eau, projetée dans la capsule de platine chauffée à blanc, s'échauffe à peine et qu'on peut impunément y plonger un doigt, à la condition, bien entendu, de ne pas toucher la capsule elle-même. Cela est tellement vrai encore que, si on projette, dans cette même capsule, un peu d'eau et de l'acide sulfureux anhydre, cet acide, en se vaporisant, enlève à l'eau son calorique latent, et la fait passer à l'état solide, c'est-à-dire à l'état de glace.

Voilà l'explication de ces phénomènes si étrangers au

premier abord, si contraires, comme nous le disions, aux lois ordinaires de la physique. Mais jusqu'ici nous n'avons encore révélé que le côté le moins mystérieux de tous ces faits. Il en est une série d'autres qui, basés sur les mêmes principes, semblent cependant encore plus incroyables. Qui de nous oserait, sur la foi de considérations purement théoriques, plonger un doigt mouillé dans un bain de plomb fondu ? qui de nous tenterait de couper un jet de fonte coulante avec le doigt imprégné d'un peu d'alcool et d'éther ? Ce sont là, cependant, des expériences faites par M. Boutigny et répétées par lui un grand nombre de fois. Ces expériences sont fondées sur les mêmes données que les précédentes. Le doigt, imprégné d'alcool ou d'eau, s'isole de la masse au milieu de laquelle il plonge, par le passage de cette eau, de cet alcool, à l'état sphéroïdal, et la température élevée du bain de plomb ne se communique qu'avec lenteur au doigt, par le rayonnement du calorique. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on adopte relativement à la théorie émise par M. Boutigny, les faits sur lesquels cette théorie est basée n'en restent pas moins vrais, et tout se réunit aujourd'hui plus que jamais pour nous faire abandonner cette incrédulité générale que nous avons long-temps partagée avec tant de personnes.

L'Académie des sciences a entendu un rapport fort intéressant de M. Riot sur la découverte, faite par M. Pasteur, de deux acides qui composent ensemble l'acide racémique. Cette découverte est trop remarquable, elle touche de trop près aux progrès de la chimie pour que nous n'en fassions pas mention d'une manière un peu étendue.

Le mot découverte convient, à la vérité, un peu moins que le mot étude ; car M. Pasteur a déjà annoncé, il y a un an, la décomposition de l'acide racémique en deux acides secon-

daires, mais il lui a fallu des expériences longues et laborieuses pour compléter l'examen d'une question dont il n'avait fait que communiquer les bases fondamentales au monde savant.

Rappelons succinctement de quelle manière M. Pasteur a été conduit à reconnaître dans l'acide racémique la présence de deux acides qu'il a nommés acide dextroracémique et acide lévoracémique. Lorsque l'on forme des racémates neutres de soude, de potasse, d'ammoniaque, etc., les solutions qu'on en obtient, n'exercent aucun pouvoir rotatoire, et les cristaux qui se forment par l'évaporation du liquide sont identiques entre eux. Lorsqu'au contraire, on forme des racémates doubles de soude et d'ammoniaque, les cristaux qui se déposent par le fait de l'évaporation sont de deux sortes, et se distinguent des uns des autres par des facettes hémiédriques de sens opposés. La séparation ayant été faite entre ces deux ordres de cristaux, si on les dissout isolément, on constate que les deux solutions sont douées de pouvoirs rotatoires égaux, mais inverses. Voilà donc deux ordres de racémates, les uns devront la lumière polarisée à gauche, les autres à droite. Ce qui est vrai pour les sels, se vérifie pour les acides qui entrent dans leur composition, et rien n'est aussi facile que d'exttaire ces acides, c'est-à-dire de les séparer de leur base. Ces deux acides ainsi séparés, peuvent être combinés de nouveau et reformer l'acide primitif, l'acide racémique. Les acides lévoracémique et dextroracémique ont absolument la même composition que l'acide tartrique ordinaire.

Ce rapprochement entre les acides précédents et l'acide tartrique, au point de vue de la composition chimique, se retrouve quand on les compare sous le rapport de l'action qu'exerce la lumière polarisée, et ce qui s'applique ici aux acides convient également aux sels. En d'autres termes, dans tous les sels de même base, de soude, de potasse, etc., le dextroracémate s'est trouvé identique aux tartrates, au

point de vue de la densité et de la composition chimique. Le lévoracémate a toujours été l'image du dextroracémate, vu dans un miroir, tant pour la forme que pour le mode d'action sur la lumière polarisée.

—

L'Académie des sciences s'occupe en ce moment d'étudier une question qui intéresse à la fois les arts et l'hygiène publique. Il s'agit de substituer le blanc de zinc au blanc de plomb dans la peinture à l'huile. De nombreuses notes ont été adressées à l'Institut sur cet important problème, et M. Coulier vient encore tout récemment de tenter, dans ce sens, des expériences dont les résultats ont été entièrement conformes à ceux qui ont été obtenus par M. Leclaire. M. Coulier a de plus annoncé que le blanc de zinc, mêlé à d'autres qui employées seules ne résisteraient pas à l'action des hydrosulfures, leur communique son inaltérabilité, et enfin que le blanc de zinc, dont on a simplement recouvert ou glacé le blanc de plomb, met ce dernier hors de l'atteinte des réactifs chimiques et lui conserve sa blancheur.



VARIÉTÉS.



BERNARD.

Histoire pour les Chasseurs.

Ce que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni un drame, c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans, j'étais déjà un excellent braconnier.

Si un lapin avait le malheur de s'aventurer en plaine, à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était par hasard un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour il sortit un chevreuil, et, je le dis bien bas, il en fut, ma foi ! du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à de braves gens de mes amis qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient de leur côté de poudre et de plomb.

Puis, disons-le encore, presque tous les gardes de la forêt avaient chassé avec mon père, et gardaient un grand souvenir de sa libéralité. D'autres étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que, par son influence, il avait

fait entrer dans l'administration forestière. En somme, ces braves gens qui voyaient en moi des dispositions toutes particulières à être un jour aussi généreux que le *Général*, c'était toujours ainsi qu'ils nommaient mon père, m'avaient pris en grande amitié.

Au nombre de ces gardes, il y en avait un qu'on appelait Bernard, et comme il habitait sur la route de Soissons, à une lieue et demie de Villers-Cotterets, une petite maison que M. de Violaine avait fait bâtir pour son prédécesseur, on l'appelait Bernard de la Maison-Neuve.

C'était, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1818 ou 1819, un beau garçon de trente-deux ans à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage ; du reste, admirablement pris dans sa taille, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Un samedi soir que j'étais occupé à donner à souper sur le pas de notre porte à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'alouette, M. de Violaine passa :

—Eh bien, garçon, me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine ?

—J'ai été le second en version.

—Bien vrai ?

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, soutenue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avançais.

—Alors, monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous demain.

Je bondis de joie.

—Et où cela, cousin ?

—Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

—Oh ! tant mieux, tant mieux, nous aurons du plaisir.

—Je l'espère.

—Voilà donc comme vous le gâtez, dit ma mère en paraissant sur le pas de la porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse qui amène chaque jour tant d'accidents, vous lui en donnez le goût. Ecoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas.

—Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

—Alors, à cette condition-là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser ; mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

—N'ayez donc pas peur, dit M. de Violaine, c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout du doigt ; ainsi, c'est chose convenue, entends-tu, garçon, à demain à six heures.

—Merci, cousin, merci ; je ne me ferai pas attendre, allez.

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil, à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin nous partîmes : tout le long de la route nous recrutâmes les gardes qui nous attendaient sur leurs galeries respectives ; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et de loin nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux et nous envoyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné vers la montagne de Dampieux, c'est-à-dire à une lieue de là à peu près, un magnifique tieran. On appelle tieran, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge.

Nous partîmes donc après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non pas en faisant les craques ordinaires, qu'on me pardonne le mot, il est con-

sacré entre chasseurs. Chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour essayer de lui imposer par quelques-uns de ces innocents mensonges, dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite ; mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Berthelin, l'oncle de Bernard ; Mona, vieux garde qui, quelque temps auparavant, s'était emporté le poignet gauche, et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient, de leur côté, raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci était un brave homme nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pourquoi, Bobino, lequel avait la réputation d'être l'homme d'esprit de l'inspection, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchotement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

M. de Violaine tint parole à ma mère : il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complètement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revînt sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets, et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Au bout de dix minutes, tout le monde était à son poste ;

le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout-à-coup, on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis pour mon compte passer quelque chose ; mais, avant que je n'eusse épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au juger ; mais il secoua lui-même la tête en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'hallali, poussé du fond de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensa tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais, à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes, en arrivant sur la grande route, Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste et se contentait, toujours assis sur son trophée, de répondre entre ses bouffées de fumée :

Eh ! tron de l'air, voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

En effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille ; Mona, Berthelin ou Mildet n'auraient pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

—Que diable me chante-t-on, Bobino ? cria-t-il du plus loin qu'il put être entendu ; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile ? . . . .

—Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit

jeté dans lui, dit le triomphateur, il n'est pas moins vrai que ce pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui. A part M. l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa casquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très-humble, quand il voudra goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu que, selon lui, Bobine était tout naturellement le féminin de Bobino.

—Merci, Niquet, merci, répondit l'inspecteur ; ce n'est pas de refus.

—Pardieu ! Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de M. de Violaine, que je te décore.

—Décore, mon ami, décore ; il y en a plus d'un qui l'a été décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi.

Et Bobino continuait de fumer, avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant son couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd.

—Eh bien ! qu'est-ce donc, petit ? dit Bobino, tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur ; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle.

Le sanglier poussa un second grognement et gigota d'une patte.

—Bon, dit Bobino, bon ; nous essayons donc d'en rappeler, petit ; eh bien ! tron de l'air, rappelons-en, voyons, et ce sera drôle.

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rap-

pelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

Ah pardieu ! dit M. de Violaine, laissez-le faire un peu ; il serait curieux que celui-là en revînt.

—Tirez dessus, cria Bernard, cherchant son fusil qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement, tirez dessus, je connais les paroissiens, ils ont la vie dure, tirez dessus, et plutôt deux coups qu'un, où il nous échappe.

Mais il était déjà trop tard ; les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui ; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses ; tous enfin le couvraient si complètement qu'il n'y avait pas une partie du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui toute la meute ; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

—Arrête, arrête, criait Bernard ; arrête-le par la queue, Bobino. Arrête, arrête.

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino, l'oreille basse ; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée, il nous mena à cinq lieues de là ; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eût fait savoir non-seulement aux gardiens de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore aux gardes des forêts voisines, que si quelqu'un d'entre eux par hasard tuait un sanglier sans

queue, et qu'il tînt à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant, quoique la chasse eût été, sans contredit, plus amusante que si elle eût complètement réussi, elle n'avait aucunement rempli l'objet que se proposait l'inspecteur puisqu'il avait reçu l'ordre de détruire les sangliers et non de les englaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de M. de Violaine d'être non-seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour-là le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous y arrivâmes, M. de Violaine et moi, à l'heure militaire ; tout le monde s'y trouvait, avec la ponctualité habituelle : il y avait trois bêtes de détournées : deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour-là il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots détournés par Berthelin ; avant qu'il ne sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui lui passa une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la brigade de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et manger un morceau ; puis nous repartîmes.

L'enceinte fut formée. M. de Violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, m'avait placé entre lui et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François venait Mona, puis après Mona je ne sais plus qui. Cette fois nous avions affaire à la laie.

Bernard entra dans le taillis avec son limier ; un instant après le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la première fois faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre, M. de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups, mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien ; mais comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour et l'atteignit en plein corps ; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la foudre, fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya son second coup presque à bout portant ; mais, au même moment, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse ; François était renversé sur le dos, et la laie, acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de grouin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours ; mais, a ce moment, une voix cria d'un accent impératif : “ Ne bougez pas ! ” Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

—Merci, vieux, dit François en se redressant sur ses jambes, et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort.

—Ça n'en vaut pas la peine, dit Mona.

Nous courûmes tous à François, il avait une morsure au bras, voilà tout, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver ; aussi, lorsqu'on se fut assuré du

peu de gravité de la blessure, toutes nos exclamations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, Mona reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François, mais l'une s'était aplatie sur la cuisse presque sans lui entamer la peau ; l'autre avait glissé sur sa tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée raide.

On fit la curée et l'on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait avant la fin de la journée un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes : l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre M. de Violaine et Berthelin ; puis, Mona, à son tour, entra dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout-à-coup on entendit un coup de carabine, en même temps je vis un grès, placé à quarante pas de moi à-peu-près, voler en éclats ; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se cramponnait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaissa sur lui-même, en se courbant en deux ; puis il se laissa aller à terre, en poussant un profond gémissement.

—Au secours ! criai-je ; au secours ! Berthelin est blessé.

Et je courus à lui, suivi par M. de Violaine, tandis que sur toute la ligne les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance ; nous le soulevâmes ; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche ; la balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré, Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa carabine encore fumante à la main, et criant : blessé ! blessé ! qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé ?

Personne de nous ne répondit ; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête ; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner ; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard ; on posa le blessé dessus, puis on le transporta dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme et tenant la main de son oncle. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur et courait ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva au bout d'une demi-heure pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé.

L'inspecteur se chargea de ce triste message et s'apprêta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et s'approchant de lui :

—M. de Violaine, lui dit-il, il est bien entendu que tant que Bernard vivra, elle ne manquera de rien, pauvre chère femme, et que si elle veut venir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme une mère.

—Oui, Bernard, oui, dit M. de Violaine, oui, je sais que tu es un brave garcon ; allons, ce n'est pas ta faute.

—Oh ! oh ! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire. Ah ! je crois que je vais pleurer.

—Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit M. de Violaine, cela te fera du bien.

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu, s'écria le malheureux en éclatant enfin en sanglots, et en tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme, luttant contre la mort, m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit, Berthelin expira.

Le dimanche suivant, il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère au Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes à l'exception de Bernard ; mais, convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres, seulement il n'avait ni carabine ni fusil.

—Pourquoi es-tu venu, Bernard ? demanda M. de Violaine.

—Parce que je suis chef de la brigade, mon inspecteur.

—Mais du moment où je ne t'avais pas convoqué . . . .

—Oui, oui, je comprends et je vous remercie, mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour

que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais quand je resterais à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps. Pauvre cher homme ! Oh ! il n'y a qu'une chose qui me tourmente, tenez, monsieur de Violaine, c'est qu'il est mort sans me pardonner.

—Comment voulais-tu qu'il te pardonnât ? il n'a pas su que c'était toi qui avais tiré ce malheureux coup de fusil.

—Non, non, il ne l'a pas su au moment de sa mort. Pauvre cher homme ! mais il le sait là-haut . . . . les morts savent tout, à ce qu'on dit.

—Allons, Bernard, allons, du courage.

—Oh ! du courage, j'en ai, monsieur de Violaine. J'en ai, mais, voyez-vous, j'aurais voulu qu'il me pardonnât ; puis, se penchant à l'oreille de l'inspecteur :

—Il m'arrivera malheur, vous verrez, lui dit-il. Et cela, parce qu'il ne m'a point pardonné.

—Tu es fou, Bernard.

—C'est possible, mais c'est mon idée.

—C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autre chose. Pourquoi n'as-tu pas pris un fusil ou une carabine ?

—Parce que de ma vie, entendez-vous bien, de ma vie, mon inspecteur, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

—Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens ?

—Avec quoi je le tuerai, dit Bernard, avec quoi ? . . . . Tenez, je le tuerai avec cela. Et il tira son couteau de sa poche.

M. de Violaine haussa les épaules.

—Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur de Violaine, ce sera comme cela. D'ailleurs, ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Eh bien ! avec mon fusil, je ne sentais pas que je les tuais ; tandis qu'avec mon couteau, ce sera autre chose. D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons ? avec un couteau. Eh bien ! un sanglier, ça n'est pas autre chose qu'un cochon.

—Enfin, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

—Oui, laissez-moi faire.

—En chasse, messieurs, en chasse, dit l'inspecteur.

On attaqua comme d'habitude, mais cette fois, quoique touché de trois ou quatre balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne plus se tenir debout, la fatigue cesse, au moment de l'hallali ; nous avions, en tours et en détours, fait plus de dix lieues, et cependant, dès que nous entendîmes à la voix des chiens qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut. A mesure que nous avancions, le bruit redoublait, et de temps en temps au-dessus de la cime des arbres on apercevait un chien, enlevé par un coup de boutoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se rejeter de nouveau sur le sanglier. Enfin nous arrivâmes à une espèce de clairière, l'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé, vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois, dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert, mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes, c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

—Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là, il y a assez de chiens de tués, finissons-en.

—Hein, que dites-vous, monsieur l'inspecteur ? s'écria Bernard, arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau ! Allons

donc ! un coup de couteau, c'est bien assez pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt, et se confondant à cette masse mobile et hurlante. Pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer ; mais tout-à-coup le sanglier fit un violent effort pour s'élancer ; chacun portait déjà la main sur la cachette de son fusil, quand tout-à-coup Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions ; tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

—Allons ! Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi celui-là ; va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés ; mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente que l'animal s'arracha des mains de Bernard ; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là ; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête ; et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

—Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

—Oui, dit l'inspecteur, mais si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser long-temps. Mais qu'as-tu à la main ?

—Rien, une égratignure ; le gredin avait la peau si dure, que mon couteau s'est refermé.

—Et en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. de Violaine.

—Net, mon inspecteur, net.

Et Bernard étendit sa main droite à laquelle manquait la première phalange de l'index ; puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur :

—C'est trop juste, M. de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

—Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

—Soigner ça, ha bien ! voilà grand'chose ; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et à ces mots, Bernard r'ouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette, qu'il avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-Cotterets, et qui ne pouvait ni plier, ni se briser, ni se fermer.

Cette fois, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela ; seulement, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses ; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant, tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin ; il devenait de plus en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

" Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur ! "

Trois ou quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis les événements que nous venons de raconter : j'avais quitté Villers-Cotterets et je revenais y passer quelques jours ; c'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je courus chez M. de Violaine.

—Ah ! ah ! dit-il en me voyant, te voilà, garçon ; tu arrives juste pour le chasse au loup.

—S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

—Oui, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné l'ordre hier de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

—A la Maison-Neuve, toujours ?

—Toujours.

—Eh bien ! que devient-il, ce pauvre Bernard ? tue-t-il toujours des sangliers à coups de baïonnette ?

—Oh ! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

—Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

—Non, le pauvre diable est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela, il est plus jaloux que jamais.

—Et toujours aussi injustement ? . . . .

—C'est-à-dire que sa pauvre petite femme est un ange.

—Alors, c'est de la monomanie. Au reste, tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas ?

—Excellent.

—Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain ?

—Je t'en réponds.

—C'est tout ce qu'il faut, le temps fera le reste.

—Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire comme lui qu'il lui arrivera malheur.

—C'est à ce point là ?

—Ma foi ! oui : quant à moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

—Et les autres, comment vont-ils ?

—A merveille.

—Mildet ?

—Coupe toujours en deux les écureuils à balles.

—Mona ?

—Nous avons chassé avant-hier ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tué dix-sept bécassines sans en manquer une.

—Et Bobino ?

—Bobino a fait faire un sifflet pour les chiens, de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

—Alors, excepté Bernard, tout va bien ?

—A merveille.

—Ainsi le rendez-vous ? . . . .

—Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

—Nous y serons.

Je quittai M. de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Mais je sais que, lorsque je retourne par hasard dans ce pauvre pays à-peu-près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-lieue avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je retrouvai toutes mes vieilles figures avec du givre aux favoris, car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait

horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par-dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus ; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse ; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures ; rien n'avait donc recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant où Bernard avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes dans un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas, et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-Neuve, à un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres, nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait dans l'air ; nous voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte ; mais nous ne voyions pas Bernard.

Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant, rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

—Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

Et nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté, les chiens s'élancèrent contre les barreaux de leurs niches qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait, en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes, personne ne répondit. Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard, étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées ; à sa tête, sur sa table de nuit, étaient deux bouteilles, dont l'une vide et l'autre entamée ; il avait une large blessure au côté gauche, dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voilà ce qui s'était passé ; nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin qui avait presque assisté à l'événement.

Bernard était depuis long-temps fort jaloux de sa femme ; et, quoique cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter de jour en jour. Il était parti à une heure, profitant d'un magnifique clair de lune pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père avait eu une apoplexie

et demandait à la voir avant de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid ; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

—C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon absence, ne croyant pas que je rentrerais sitôt. Elle me trompe, il faut que je la tue. Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon. Il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. On retrouva quatorze chevrotines dans celui qui était chargé, et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie et l'amena devant sa porte. Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche ; celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant par hasard plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place. Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui, toute la charge pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là ; il accourut à la détonation. Le colosse était resté debout cramponné à la selle.

—Mon Dieu ! qu'y a-t-il, monsieur Bernard ? demanda-t-il.

—Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil, et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

—Vous tuer, vous monsieur ; vous n'avez rien.

—Bernard se tourna de son côté, ses habits brûlaient encore et le sang coulait à flots.

—Oh ! mon Dieu, que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin ?

—Un médecin, qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse ? Est-ce que le médecin a sauvé mon oncle Bernard !

—Mais enfin, ordonnez-moi quelque chose.

—Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave et détache-moi Rocador.

Le facteur, qui souvent buvait le matin la goutte avec Bernard, prit la clé, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocador et entra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

—Voilà, dit-il.

—C'est bien, mon ami, répondit le blessé ; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va à tes affaires.

—Mais, Bernard ?

—Va, te dis-je.

—Vous le voulez donc ?

—Oui.

—Au revoir.

—Adieu.

Le facteur était alors parti, tout en courant, espérant que Bernard était blessé moins dangereusement qu'il ne l'était ; car, comment, en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort ?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles. Puis il avait voulu monter sur son lit ; mais ses forces lui avaient fait défaut. Il était tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes :

“ Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy, l'autre a décampé.

“ Adieu, monsieur de Violaine. Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

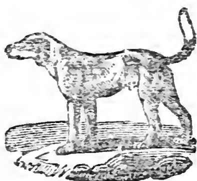
“ Votre dévoué,

“ BERNARD, garde-chef. ”

Je vous avais bien dit que ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman que j'allais vous raconter, mais une simple catastrophe.

Seulement cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffaçable souvenir.

ALEXANDRE DUMAS.



ÉTUDES HISTORIQUES.



UN VOYAGE A VIENNE AVANT LA RÉVOLUTION.

Vous souvient-il du temps où nous allions à Vienne, nous autres Français? c'était tout simple : on se réunissait trois ou quatre cent mille hommes ; on s'armait à la légère ; on partait pour Vienne, pied gauche en avant, et l'on arrivait tout droit en suivant son chef de file, le *petit caporal*, autrement dit Napoléon-le-Grand. C'était l'affaire de quelques semaines et de quelques batailles.

Mais le monde tourne, comme dit Galilée.......et change, comme dit l'histoire. Le procédé napoléonien s'est perdu. Nous ne visitons plus les nations de façon si haute, et le passeport est devenu une nécessité de voyage, plus impérieuse que jamais, depuis que les démocrates règnent et gouvernent à Vienne et qu'ils ont proclamé une sainte alliance des peuples. Nous autres Français, par exemple, nous risquons fort d'être arrêtés vingt fois en Allemagne avant que d'arriver aux portes de Vienne, où l'on nous consigne provisoirement comme suspects de *républicanisme conquérant.*

Sous la restauration, les Français voyageaient très-facilement dans toutes les parties de l'Allemagne, ils y étaient reçus avec distinction et cordialité. Après la révolution de juillet, M. le comte d'Apponi, ambassadeur d'Autriche, y regardait à deux fois avant de viser le passeport d'un Français pour Vienne ; la police autrichienne ne nous voyait pas sans quelque défiance. Depuis la révolution de

février, les Français sont à l'index d'un bout à l'autre de l'empire germanique ; ils y sont exposés à mille entraves, mille difficultés et plus d'une avanie. Bref, la fraternité républicaine a élevé, entre nous et la démocratie autrichienne, des murailles de la Chine. Voilà le progrès !

Nous avons un ami qui, par bonheur, s'y est pris pour voyager en Autriche quelques années avant la *sainte alliance des peuples*, en sorte que pour lui il n'y a eu ni difficultés de passeport, ni embargo de police, ni avanie. Tout au contraire, il a été reçu partout et de tous avec cordialité et courtoisie. Cet ami a bien voulu nous ouvrir son portefeuille de voyage. Nous y avons puisé une description de Vienne, des observations de mœurs, des anecdotes biographiques et des faits auxquels la révolution nouvelle qui vient d'ensanglanter cette malheureuse capitale, prêteront le plus piquant intérêt.

Laissons la parole à notre voyageur ; le voilà à Vienne :

" Pour un étranger, pour un Parisien surtout, l'imprévu n'est pas dans la ville même de Vienne ; il est ailleurs. Vous avez fait beaucoup de chemin à travers des rues étroites, tortueuses et populeuses, vous vous croyez au moment de franchir enfin ces longs faubourgs tristes et vulgaires pour entrer dans la ville des Césars, mais pas du tout : vous vous trouvez au pied d'une grande et haute muraille en briques percée de portes conduisant à des promenades ombragées. Je me retournais alors d'un auret côté ; mais la muraille semblait me suivre, et venait bientôt borner de nouveau ma course. Alors, impatienté de trouver toujours et partout devant mes pas cette enceinte *continue*, je prenais une direction nouvelle en lui tournant le dos avec un peu d'humeur : au bout de trois ou quatre rues, ma curiosité allait encore inévitablement se briser contre l'impitoyable rempart. Je tournais ainsi dans un espace assez étroit, accomplissant mon mouvement de rotation dans une cage cylindrique. C'est comme si le mur d'enceinte de

Paris allait passer, d'un côté, sur les boulevards intérieurs, de l'autre, dans la rue Saint-Honoré, étreignant cette partie de la grande cité, et laissant tout le reste en dehors.

" Aussi quand la bonne ville de Vienne, qui étouffait dans sa ceinture trop étroite, a manqué d'air ; quand elle a vu qu'elle ne pouvait plus introduire dans ses rues une seule maison, comme on fait entrer de force un coin dans un bois dur, elle s'est enfuie, elle a débordé par toutes ses portes, heureuse de trouver des issues et de l'espace. Elle a poussé tout d'une haleine, comme des jets puissants long-temps contenus, des rues longues, larges, magnifiques ; elle s'est étendue et mise à l'aise dans ces vastes et splendides quartiers qui forment la ville extérieure. De sorte que la partie condensée entre les remparts, qui renferme d'ailleurs le palais impérial et tout ce qui tient au gouvernement et à l'administration, représente, à bon droit, le buste et les viscères de la capitale, tandis que les faubourgs en sont les grands membres épars, pleins de jeunesse, de vigueur et de belles formes. Mais tout cela ne paraît pas bien ensemble, et d'une seule venue. C'est une belle et grande ville disloquée. Cette disgracieuse muraille de séparation, qui est elle-même entourée de vastes promenades, étreint une partie de la cité, et rejette l'autre à telle distance qu'on croirait tout fini quand tout doit recommencer plus loin. Vastes et beaux fragments sans unité : cela ressemble à l'empire autrichien lui-même, cette mosaïque politique composée de royaumes divers péniblement rapprochés, soudés ensemble, et mal unis.

" Et pourtant, quand, à la chute de l'empire français, l'Autriche fut enfin en position de vouloir quelque chose, elle voulut tout d'abord la reconstruction de son mur, que les guerres avaient endommagé. Et aussitôt le mur revint prendre exactement sa position au milieu de la ville, qui se resserre d'un côté et se recule de l'autre pour faire place à cet amas de briques.

« A part cette chose désagréable, et qui n'est certes pas ordinaire, tout va, du reste, à Vienne, comme dans toute belle capitale d'Europe. La pierre de construction y abonde peu, ce qui fait que les maisons sont généralement en briques. Partout les fenêtres ont de doubles châssis, à cause des vents fréquents, de la rigueur de l'hiver et des brusqueries atmosphériques. Les constructions sont ordinairement belles, hautes, et on remarque çà et là de nobles hôtels ou palais modernes, qui sont des ministères ou des demeures vraiment princières, qu'on pourrait souvent désigner par les noms historiques de leurs possesseurs. Mais je n'ai pas vu à Vienne des monuments à comparer au Louvre, aux Invalides, à la Madeleine, à l'arc-de-triomphe de la barrière de l'Etoile, sans parler de Versailles, dont Schœnbrunn, que Napoléon trouvait pourtant fort à son goût, ne saurait égaler la grandeur ni la majesté. Toutefois, on peut, en toute justice, opposer à Notre-Dame Saint-Stephen.

« Cette métropolitaine église manque d'ampleur ; mais elle est remarquable par ses belles proportions, son style gothique, ses teintes assombries, ses vitraux coloriés, son expression gravement religieuse et cette richesse d'ornementation qui joue avec la pierre taillée en rosaces, en dentelures, en statues de saints et d'apôtres, en dragons ailés, en flèches aiguës, en gorgones grimaçantes, en toutes sortes de caprices et formes fantastiques. Mais ce qu'il faut admirer surtout à St.-Stephen, c'est la glorieuse tour qui monte, d'un seul jet impétueux, jusqu'à une hauteur que la grande pyramide, et peut-être la flèche de Strasbourg, ont pu seules dépasser, tandis que la coupole de Saint-Pierre n'a pu l'atteindre. Cette tour sublime, comme tout ce qui s'élève trop, est solitaire : elle attend, depuis des siècles, sa compagne, qui ne viendra jamais. Quand la nuit survient, quand les rues étroites de la cité sont déjà dans l'ombre, elle brille encore dans le ciel comme un grand phare qui montre le port de salut : l'église.

" Mais les œuvres de l'homme, même les plus hardies, rappellent souvent ses misères ; elles ressemble aux tailles trop hautes qui se courbent avant le temps ; son sommet penche, et a perdu son aplomb. Force a eté de la soutenir par une sorte de nervure intérieure, et par des travaux extérieurs. Cet ébranlement fut causé par un tremblement de terre, disent les uns ; par les Turcs, en 1683, disent les autres, ou par le canon français, en 1809, dit une troisième version qui mérite bien quelque crédit. La tour de Saint-Stephen a bien pu s'incliner, quand l'empire autrichien chancelait sur sa base, quand l'empereur François subissait la paix et l'alliance de ce conquérant que Dieu envoya, selon le mot de l'écriture, *comme un ébranlement à tous les royaumes de la terre !*

" Vienne est catholique à la manière italienne. Les signes extérieurs du culte y abondent. Les statues de saints et les madones s'y rencontrent dans les rues, et particulièrement aux fontaines. Il y a aussi en Autriche un grand nombre de couvents qui ont d'ordinaire des revenus considérables, et possèdent de grandes propriétés.

" J'allai visiter le palais impérial. C'est un édifice informe, construit sur divers plans, à diverses époques, qui manque de caractère, de grâce, d'unité et de majesté. Pendant que je l'examinais extérieurement de tous côtés, je vis une statue équestre de Joseph II, qui me parut manquer d'animation. Il semblait presque sommeiller sur son cheval, celui qui fut pourtant un empereur assez éveillé !

" Avant d'entrer, il me vint la pensée de demander à mon guide où logeait Napoléon, à Vienne.

—Dans cette partie-ci, au second étage.

—Comment, au second étage !.... et qui donc habitait le premier, s'il vous plaît ?

—Ah ! pardon : je vois que monsieur veut parler du *vieux !* Je croyais qu'il s'agissait du duc de Reichstadt. Le *vieux* n'a jamais séjourné à Vienne, ajouta-t-il d'un air

qui voulait dire : il n'aurait pas osé ! il demeurait toujours à Schœnbrunn.

" Je repris :

—Il est vrai que le *vieux* était si réservé et si timide ! ....

" J'entrai sans plus rien demander et sans permission aucune (il n'en est pas besoin) dans le palais, et puis dans l'intérieur de la chapelle, où je devais assister à la messe de l'empereur : c'était l'heure, et la tribune des étrangers m'était ouverte.

" La chapelle est simple, sans ornements, et d'expression religieuse. Le service divin s'y fait avec dignité, sans pompe. La musique y est bonne et peu bruyante. Dans la tribune qui leur est réservée, je vis l'empereur et l'impératrice, tous deux recueillis, humbles, à genoux, lisant avec une piété sincère dans de gros livres à signets, déjà usés à moitié par la prière. Là, comme ailleurs,

L'exemple du monarque ordonne et se fait suivre ;

aussi tout l'auditoire était silencieux et recueillli ; mais, en vérité, les plus croyants, les plus pieux, les plus prosternés, les derniers à se relever et à quitter l'église étaient l'empereur et cette simple femme qu'on appelle l'impératrice.

" J'étais sorti avant eux. J'avais l'intention de m'arrêter, pour les attendre, dans un salon qu'ils devaient traverser, et où ils se laissent approcher avec une bonhomie parfaite par tous ceux de leurs sujets et par tous les étrangers inconnus qui veulent se trouver sur leur passage, dans l'intérieur de leur palais.

" L'empereur Ferdinand Ier est petit, maigre, sans majesté, sans grâce et sans distinction aucune. Il a la tête longue, la lèvre inférieure avancée et pendante. Rien ne rayonne sur son front, rien n'étincelle dans son regard. On soupçonne seulement en lui un cœur honnête et bon. A son extérieur simple, à son air humble, on le prendrait pour un obscur commis de ses chancelleries, pauvre, exact, laborieux, probe et médiocre.

" Après avoir traversé les splendides appartements du palais, j'allai voir le *trésor de l'empereur ;* car l'empereur a un trésor, lui aussi, qui ne se trouverait pas, celui-là, dans la caisse du financier : il faut bien, après tout, que la maison d'Hapsbourg ait une supériorité sur la maison Rothschild !

" Oui, *trésor*, c'est bien dit, car là les diamants étincèlent sons toutes les formes et sous les plus formidables noms de l'histoire. C'est la couronne de Charlemagne, celle de Maximilien Ier, de Charles-Quint, de Marie-Thérèse, noms qui font pâlir le diamant même ! Et, comme pour compléter cette nomenclature, dans une armoire vitrée, se déploie, fier et pourtant humilié, le manteau de velours et d'or que Napoléon porta comme roi d'Italie, dépouille opime pour l'Autriche ! Puis, au milieu de toutes ces richesses et de toutes ces souverainetés, un trésor pieux, un morceau de la vraie croix, un nom plus grand encore que tous ces noms, un conquérant étrange qui porta, à sa manière, sa couronne terrestre, conquérant au rebours, qui trouva plus grand de verser son sang pour les hommes que de verser le sang des hommes ! Ce petit morceau de bois humilie tous ces sceptres qui ont fait trembler le monde, car il a sauvé le monde !

" Mais, au milieu de ces richesses autrichiennes, je découvris avec un intérêt amer une œuvre française : la charmante petite voiture offerte avec tant de bonheur par la ville de Paris au *roi de Rome*, et qui servait à ses promenades enfantines aux Champs-Elysées, gracieusement attelée de beaux mérinos blancs ! Bien plus, il y a encore, dans ce trésor de l'empereur d'Autriche, le berceau même de cet enfant que tout le sang impérial répandu dans ses veines n'a pu faire vivre de vie d'homme ! Il est encore là, ce berceau, doré comme les songes évanouis qui voltigeaient autour de cette haute destinée et de cette gracieuse tête blonde. L'artiste avait couronné son travail par un génie

qui regarde au fond du berceau vide, sentinelle oubliée après l'heure de garde !

" J'avais considéré ces choses d'intérêt attendrissant, et je m'étais laissé conduire avec distraction au jardin (*Wolksgarten*) attenant au palais. J'y fus frappé d'abord à la vue d'un petit monument grec dont le vaste jardin fait encore ressortir l'exiguité. C'est une copie exacte, dans de petites proportions, du temple de Thésée, à Athènes. C'est la destination qui a commandé la forme ; car ce monument, tout juste assez grand pour contenir le beau groupe de Thésée et du Minotaure, n'est autre chose qu'un magnifique étui. Il fallait bien au demi-dieu son temple à Vienne comme à Athènes, sauf à se passer du ciel de l'Attique et à remplacer le mont Hymette par le Kalenberg ! Et pourquoi l'Allemagne, après tout, n'emprunterait-elle pas des temples à la Grèce, qui lui emprunte des rois ? Le roi Othon n'est-il pas aussi dépaysé à Athènes que le temple de Thésée à Vienne !

" Dans ce beau jardin, tout en face du palais, ce n'est plus l'empereur qui règne et gouverne ; ce n'est pas sa résidence qui attire les regards ; ce n'est pas l'œuvre du grand statuaire ; ce n'est pas même M. de Metternich qui commande, lui pourtant qui commande partout en Autriche : c'est bien un autre *prince*, ma foi ! C'est le premier pouvoir de l'Etat, c'est *Strauss-le-Grand !* C'est la musique, c'est la valse toute puissante en ce pays. Jamais *la grande impératrice*, comme ils disent, ne gouverna de si haut !

" J'aurai d'autres occasions de montrer combien le bon peuple de Vienne est *amusable*, et combien il se tient pour pleinement amusé par la musique et la danse ; mais je ne veux pas perdre une occasion de le dire : car je ne le dirai jamais assez, et j'en désespère ! La grande préoccupation quotidienne de cette excellente capitale, ce n'est point le drame nouveau, la publication nouvelle, la représentation de la veille ou du soir, les bruits de bourse, le fait annoncé

par un journal, la mesure prise ou à prendre par le gouvernement : il s'agit bien de cela et de tous ces intérêts sérieux qui nous agitent, nous autres, peuple maussade et constitutionnel !—Avez-vous entendu Lanner (il vivait quand j'étais à Vienne) ? Où joue Strauss ce soir ?—Voilà la question, voilà l'affaire du jour et de la nuit, de tous les jours et de toutes les nuits ! Etonnez-vous donc maintenant que Marie-Louise, qui était bien Autrichienne, n'ait pas pu résister au désir de voir un bal où l'on fêtait sa chute du trône de France ! . . . . "

Ici nous interrompons un instant notre narrateur. Quel travail les apôtres de la démagogie ont dû faire pour amener dans les mœurs du peuple viennois une transformation si complète, pour recruter leurs bandes d'émeutiers et d'égorgeurs dans cette population *amusable*, comme dit l'auteur de cet article, bonne et joyeuse, pourvu qu'elle ait la *musique* et la *valse !*

Continuant son récit, notre ami raconte sa visite à l'église des Capucins, le Saint-Denis de Vienne.

" Là, dans un sanctuaire plus modeste que celui de nos anciens rois, les cendres impériales dorment à l'abri des révolutions ; là, dans un crypte lugubre, sont rangés les soixante-treize tombeaux, récolte de la mort dans la famille impériale. Ce ne fut pas sans un frémissement secret que je m'approchai du sépulcre de Marie-Thérèse, sachant bien quel compte douloureux la France doit rendre à cette cendre auguste !, . . .

" Au bout de la chapelle souterraine, parmi les cercueils inégaux qui révèlent l'inégalité des âges, repose le dernier empereur. Parmi ces morts de fraîche date, je trouvai bien vite celui que je cherchais, le *fils de l'homme*, tout près de son grand-père, et je lus l'inscription suivante :

AETERNAE. MEMORIAE.

JOS. CAR. FRANCISCI. DVCIS. REICHSTADIENSIS.

NAPOLEONIS. GALL. IMPERATORIS.

ET

MAR. LVDOVICAE. ARCH. AVSTR.

FILII.

NATI. PARISIIS. 20. MART. 1811.

IN CVNABVLIS.

REGIS. ROMAE. NOMINE. SALVTATI.

AETATE. OMNIBVS. INGENII. CORPORISQVE.

DOTIBVS. FLORENTEM.

PROCERA. STATVRA. VVLTV. IVVENILITER.

DECORO.

SINGVLARI. SERMONIS. COMITATE.

MILITARIBVS. STVDIIS. ET. LABORIBVS.

MIRE. INTENTVM.

PHTHISIS. TENTAVIT.

TRISTISSIMA. MORS. RAPVIT.

IN. SVBVRBANO. AVGVSTORVM. AD. PVLCHRVM.

FONTEM.

PROPE. VINDOBONAM.

22. IVLII. 1832.

Cette épitaphe très-peu connue se trouve dans le livre de mistress Troloppe. (*Vienna and the Austrians*). Voici ce qu'elle en dit :

" J'ai trois raisons, et je les tiens pour bonnes, pour reproduire cette épitaphe : la première, c'est qu'elle est *belle ;* la seconde, c'est qu'elle est *vraie ;* la troisième, c'est que, comme les autres choses vraies et belles qui appartiennent à l'Autriche, elle n'a pas été faite pour faire le tour des *cabarets* de l'Europe."

" Le souvenir du duc de Reichstadt se conserve à Vienne. Un intérêt triste et persistant s'attache à sa mémoire. Peut-être y a-t-il quelques vagues remords dans ces regrets autrichiens. D'ailleurs leur empereur François aimait ce jeune homme : ils n'en demandent pas davantage.

" Tout le monde assure à Vienne que ce vieil empereur, fait aux calculs des cours, aimait bonnement ce jeune prince.

Était-ce l'affection ordinaire et naturelle de l'aïeul pour le petit-fils ? Le vieillard, précautionneux et sur ses gardes d'abord, s'était-il laissé prendre ensuite aux séductions de cette jeune nature si bien dotée ? Y avait-il là une affectueuse pensée de réparation tacite, ou bien une prudente précaution de surveillance plus étroite ? Nul ne peut le dire avec certitude. Peut-être y avait-il un peu de tout cela à la fois dans la conduite habile de l'empereur.

" Dans tous les cas, il est certain que le vieillard et le jeune homme vivaient dans un état de continuelle intimité qu'autorisait bien d'ailleurs le ton de bonhomie familière du monarque dans son intérieur. On a cité, à ce sujet, plusieurs anecdotes plus ou moins authentiques. Voici une conversation dont on m'a confirmé la parfaite exactitude à Vienne.

" Un jour qu'il était seul avec son grand-père, ce qui arrivait souvent, le duc de Reichstadt, fort jeune alors et naïvement questionneur (c'était bien un enfant *terrible*, celui-là !), dit tout à coup, et comme exprimant une pensée qui faisait suite à une pensée tacite :

—Est-il vrai, grand-papa, que quand j'étais à Paris, j'avais des pages ?

—Oui, je crois que vous aviez des pages.

—Mais est-il vrai aussi qu'on m'appelait Roi de Rome ?

—Oui, il est très-vrai qu'on vous appelait Roi de Rome.

—Et qu'est-ce que c'est que d'être Roi de Rome, grand-papa ?

—Quand vous serez plus grand, mon cher enfant, je pourrai mieux vous expliquer la chose ; mais, en attendant, je vous dirai dès aujourd'hui qu'à mon titre d'empereur d'Autriche se joint encore celui de *Roi de Jérusalem*, quoique je n'aie rien à démêler avec Jérusalem : eh bien ! vous étiez Roi de Rome tout justement comme je suis Roi de Jérusalem.

“ Ce n'était pas trop mal répondu. L'enfant ne dit plus rien . . . .”

Les beautés de Vienne ne sont pas positivement dans Vienne elle-même, qui ressemble beaucoup encore à la vieille cité gothique où Rodolphe Ier est venu fonder la fortune de la maison de Hapsbourg en 1277. Ces beautés sont dans les faubourgs, dans les promenades publiques, dans les palais princiers et dans les environs de la capitale, où l'on retrouve les témoignages vivants de la grandeur impériale et des mœurs du peuple viennois. Le rapprochement de ces grandeurs passées, de ces mœurs placides forme un contraste curieux et triste avec les nouveaux événements. Nous suivrons donc notre ami, le voyageur, dans ces explorations *extrà muros*.

“ J'étais sorti de Vienne pour aller au Kalemberg, site pittoresque, belle promenade où le peuple va souvent en été. Le trajet est assez pénible ; il faut gravir à pied ou à cheval sur les flancs de l'âpre colline ; mais, arrivé sur les hauteurs, on a un air rafraîchi, vivifiant, une vue splendide ; la bière (ce chapitre est inséparable de toute histoire morale du peuple viennois en particulier et des Autrichiens en général), la bière écume dans de grands verres, et la valse tournoie dans d'immenses salles. Ce n'était pas pour la bière et les valses germaniques que j'étais monté sur ces plateaux élevés. C'était pour avoir la magnifique vue de la plaine où le Danube se divise, se rassemble, trace de beaux méandres autour de ses îles, roule comme un serpent tantôt s'étendant tout miroité au soleil, tantôt se voilant de feuillage, selon les accidents de terrain et les alternatives de la vallée tour-à-tour nue et ombreuse. J'étais aussi monté sur ces hauteurs pour avoir une vue ample et complète du glorieux champ de bataille de Wagram dont Napoléon prit le nom pour le maréchal Berthier, en même temps qu'il prenait Vienne pour la France et l'archiduchesse Marie-Louise pour lui.

" Je cherchais encore, de ce point de vue élevé, à reconnaître, au milieu des bras et des îles du fleuve, le champ de bataille d'Essling, que les Autrichiens appellent d'Aspern, du nom d'un village (*Gross Aspern*). Non-seulement ils nous disputent le nom, mais aussi le combat, en quoi ils réussissent comme autrefois. Tenons-nous-en, jusqu'à preuve contraire, à notre nom et à notre victoire. Il y a bien d'ailleurs quelque raison de croire que Bonaparte n'a pas voulu donner à Masséna, *prince d'Essling*, le nom d'un combat douteux, quand les victoires avérées ne lui manquaient pas.

" Ces champs de bataille autrichiens, où nous avons récolté si ample moisson de gloire française, sont muets comme tous les autres, quand ils auraient tant de choses à raconter ! A quoi servirait d'ailleurs la description banale et froide que je pourrais faire, quand retentissent encore ces flamboyants bulletins de la *grande armée*, qui participaient de la chaleur de l'action, et quand on peut consulter ces récits stratégiques où la parole a la sèche et vive précision de la manœuvre. Sur la guerre, laissons parler les hommes de guerre, ceux qui disent : j'étais là ; *j'y ai eu la jambe cassée !*

" Mais à quoi pensaient donc les Romains d'appeler l'Eridan (le Pô) *roi des fleuves* ? et le Danube donc, ou, pour parler comme eux, l'Isler ? Voilà un grand chemin *qui marche*, route vraiment *royale*, qui *va*, à la lettre, de la Forêt-Noire à la Mer-Noire, sept cents lieues de cours ! Quel fleuve arrive à un tel terme, après un trajet si long, si laborieux, à travers la vieille terre d'Europe et ses plus grands accidents ! Partir, obscur ruisseau, d'une obscure vallée du grand duché de Bade, près de Doneschingen, pour aller tomber glorieusement dans la Mer-Noire, en face de Trébisonde, porte orientale, unissant ainsi l'Europe à l'Asie ; quelle haute destinée ! Il a été fort question, en ces derniers temps, de joindre le Rhin au Danube, grand

et magnifique projet, dont il faut, pour être juste, reporter la pensée première à Charlemagne, qui avait eu là une idée à sa taille.

" Et ce beau fleuve, ce roi des fleuves d'Europe, au cours immense, sinueux, pittoresque, qui vient de loin et va plus loin encore, marchant à son but certain, sans s'effrayer des hautes cimes qui lui barrent le passage, ce fleuve imposant, fidèle au mot d'ordre qui le guide, s'est complu à former à Vienne, en passant, la plus belle promenade du monde. Avec cette grâce de la force qui joue, il a choisi au plus charmant de ses bords d'immenses prairies, bien verdoyantes et bien ombreuses ; il les a arrosées avec soin, le bon fleuve, voulant qu'il y eût des fleurs là où viendraient les petits enfants ; et, jetant çà et là ses bras avec amour, il a dessiné une immense et riche corbeille de verdure, il a fait le *Prater*, le plus bel ornement d'un faubourg de Vienne, le *Prater* avec sa puissante végétation, ses hauts ombrages et ses vastes tapis de gazon émaillé. Le Viennois a fait le reste pour compléter cet Eden : il a jeté çà et là, dans les bosquets, des troupeaux de cerfs et de daims ; il a planté de longues allées, tantôt droites et tantôt sinueuses, pour les promeneurs à cheval, en voiture ou en traîneau, selon la saison. Enfin, il s'est bien gardé d'oublier la riante guinguette, qui tantôt se montre en plein soleil, dans ses plus grandes proportions, tantôt, avec des formes plus variées et plus coquettes, se cache, pour qu'on la cherche, au plus épais des bois. Je ne connais rien à Paris qui puisse donner une idée de cette promenade fameuse, incomparable ! Mistress Troloppe dit qu'on pourrait réunir plusieurs des beaux parcs de Londres et les jardins de Kensington sans atteindre son immensité. Les promeneurs ne sont point ingrats envers cette belle promenade, et ne lui manquent pas. Il m'a paru cependant qu'il y avait infiniment moins de voitures et de cavaliers qu'à Paris et à Londres, ce qui, du reste, s'explique naturellement par la

différence de population et par l'étendue de terrain. Par contre, il y a au moins autant de bière et plus de musique, de danses et de jeux ...."

Notre voyageur parle ensuite de l'Arsenal, qui a joué un si grand rôle dans la sanglante insurrection des premiers jours d'octobre. Mal défendu, l'Arsenal a été pris par les insurgés, et les armures historiques, les antiquités d'un prix inappréciable, mises au pillage avec les fusils de munition. Voici la description de cet établissement :

" L'Arsenal, édifice vaste et sans grandeur, sans style, sans grâce, renferme d'abord comme chose essentielle, et qui était d'un rare usage pour l'Autriche depuis long-temps, une grande quantité d'armes, dont on admire communément l'arrangement ingénieux. Il y a là des colonnades de fusils terminées par des chapitaux de pistolets. Les plafonds ont une singulière décoration d'astres en sabres et baïonnettes."

Ici le narrateur ajoute : " Il s'écoulera probablement bien des années avant que la guerre vienne déranger cette architecture guerrière et pacifique." Hélas ! la guerre est venue bientôt, à l'insu peut-être des Viennois eux-mêmes ; et quelle guerre ! une guerre de meurtre, de vols et d'assassinats, vraie guerre de cannibales : la guerre civile, c'est tout dire.

" Dans ce curieux arsenal, l'Autriche montre orgueilleusement les drapeaux pris par elle pendant les guerres de l'empire français, comme si, de son côté, la France ne possédait pas une collection plus nombreuse de drapeaux autrichiens ! J'en remarquai un qu'on désigne comme ayant été brodé par Marie-Louise. Celui-là leur appartient bien de plein droit ; mais s'il rappelle nos revers, ne rappelle-t-il pas aussi leur humiliation ? Pour qui donc était l'abaissement quand les archiduchesses d'Autriche brodaient nos étendards ? Marie-Louise elle-même n'était qu'un trophée de Napoléon. Telle est la France : quand on croit l'abaisser d'un côté, elle se relève de l'autre.

" Il eût été convenable d'y regarder de plus près et d'y mieux songer avant d'exposer, avec une vanité naïve, ce trophée à deux faces. Un autre voyageur, qui l'a remarqué comme moi, dit à ce sujet qu'il faut que la duchesse de Parme *n'ait jamais visité l'Arsenal.*

" L'Autriche n'a pas toujours une prévoyance spirituelle dans l'étalage qu'elle fait des choses qu'elle a prises à la France. Ainsi elle montre avec satisfaction le ballon dont se servit le maréchal Jourdan, à Fleurus, pour observer et apprécier les dispositions et les mouvements des impériaux. Ici encore la France a cette bonne réponse à faire : " Oui, le ballon vous est resté ; mais à qui resta le champ de bataille et la victoire ? " Il n'y a pas là lieu à trophée. A l'occasion d'une défaite, ce serait un orgueil déplacé, si c'était de l'orgueil ; mais c'est simplement ce goût de *colleur* qui est propre à ce pays. Il ne faut voir en ceci qu'une curiosité historique classée dans un musée militaire.

" L'Arsenal possède en outre une relique plus vieille et plus précieuse encore : l'armure et l'étendard de Godefroy de Bouillon ! C'est bien le drapeau des croisades, l'enseigne du *pieux Bouillon*, une bannière en soie rouge, avec l'image toute grande du Christ crucifié :

" ....e grande
La trionfante croce al ciel si spande ! "

comme a dit le Tasse.

" La couleur est un riche cramoisi, vif et bien conservé eu égard à la vétusté ; la croisade et le départ de Godefroy de Bouillon remontent à 1096, mais le tissu pend en lambeaux.

" Cette glorieuse relique a éte donnée à l'Autriche par un pape, qui aurait sans doute mieux fait de la laisser à Rome, où ne saurait paraître déplacé ce souvenir du héros religieux qui vendit son patrimoine pour aller combattre en Terre-Sainte ; qui fit triompher la croix à Nicée, à Antioche, et qui fonda le royaume chrétien de Jérusalem.

" De l'armure de Godefroy à la cotte de mailles de Turenne, la transition est toute naturelle, puisqu'il y a une filiation de gloire et l'illustre nom de Bouillon entre ces héros. L'Autriche, qui ne perd rien par sa faute, a eu grand soin de ramasser, sur le champ de bataille de Saltzbach, cette glorieuse dépouille du grand capitaine qui battit tant de fois les armées impériales. Le boulet de Montecuculli lui a valu cette cotte de mailles et une victoire."

L'Orient a fourni sa bonne part à cet immense et très-curieux musée militaire ; nous en laisserons le catalogue pour faire une visite rapide dans le beau palais de Schœnbrunn, l'une des résidences, en été, de la cour impériale.

" Ce que j'ai regretté de ne pouvoir visiter dans ce palais rigoureusement fermé à tous les curieux, poursuit notre historien, c'est cette chambre où couchait Napoléon (*le vieux*, comme disait mon guide), et dans laquelle son fils a voulu mourir ! Dans cette occasion du moins, la duchesse de Parme eut le sentiment de ses devoirs : elle était là ; et si cette fois encore elle se cachait derrière un rideau, il faut lui rendre justice, c'était pour essuyer ses larmes.

" Mais tout parle encore de Napoléon dans cette demeure. A chaque pas, on vous dit : c'est dans cette chambre qu'il dormait, quand il dormait, entre deux victoires. C'est sous ces ombrages qu'il se promenait en rêvant à la rançon qu'il allait imposer aux vaincus : après le succès de la guerre, il fallait régler les conditions d'une paix glorieuse. C'est par là, par cette porte, au haut du parc, qu'il sortait, à cheval, pour passer en revue ses troupes, ou commander quelque grande manœuvre, dans cette immense plaine où coule le Danube, et qui a des îles et des villages dont les noms sont devenus français de par la victoire.

" Encore une curiosité de Schœnbrunn, c'est une serre ou jardin d'été, vaste construction très-remarquable qu'on appelle du nom bizarre de la *Gloriette*. C'est un édifice placé dans le parc, au sommet d'un monticule, en face du

palais de l'empereur. C'est dans le grand salon de la *Gloriette* que fut donnée une fête aux princes français le duc d'Orléans et le duc de Nemours, quand, dans les premières années de la révolution de juillet, ils visitèrent l'Autriche. On raconte que le bon peuple de Vienne, avide de fêtes comme on l'est ailleurs, et, plus qu'ailleurs avide de voir des princes, s'était rassemblé devant l'édifice. Un enfant se perdit dans la foule, ce qui causa quelque rumeur. Aux cris que poussait la mère, les princes autrichiens s'informèrent de ce qui était advenu, et avec cette bonté familière, propre à leur race et à leur pays, se mirent à chercher eux-mêmes, dans la foule l'enfant égaré. Pendant ce temps les princes français, qui ignoraient ce qui se passait, et qui étaient pleins des souvenirs de Paris et de l'époque, demandèrent où en était *l'émeute*. Ce mot fit sourire. On se dit qu'ils étaient bien *de leur pays*. Une émeute à Vienne ! Mais je ne connais que Strauss qui pût en causer une, s'il refusait son talent et son orchestre à une fête publique !...."

C'était en 1846 que notre ami écrivait cela, à Vienne. Aujourd'hui, l'émeute, l'insurrection homicide gronde avec le canon dans les rues de la capitale autrichienne : Strauss est détrôné, la diète est en permanence, le comité de salut public règne et gouverne (1848). La révolution est partout, la démagogie triomphe. L'Autriche en est-elle plus heureuse ? Qui lui rendra ses deux souverains bien aimés, Ferdinand et Strauss ?

Et ce n'est point ici l'emploi d'une formule adulatrice : les empereurs d'Allemagne ont pu commettre des erreurs en politique, ils ont peut-être trop attendu pour des concessions que le temps avait mûries ; l'histoire en décidera. Toujours est-il qu'en pareille matière les jugements des contemporains sont sujets à révision.

Dans ce même palais de Schœnbrunn, où Ferdinand s'est retiré devant l'émeute, non pas du peuple, mais de ses meneurs, il y a à peine deux ans que le même empereur ne

pouvait pas se soustraire aux démonstrations de ce même peuple. Malgré ses instances, celles de l'impératrice, on détela les chevaux de la voiture, et on le conduisit ainsi à Vienne, au milieu des acclamations universelles.

Cette confiance et cet amour entre le peuple de Vienne et ses souverains étaient comme héréditaires dans ce paisible et heureux pays. Notre voyageur, à cette occasion, invoque le témoignage d'un écrivain qui est allé à Vienne avec les idées, les regrets, et peut-être un peu aussi les rancunes de l'empire français. Voici ce qu'a écrit ce témoin, M. Barthélemy, dont l'impartialité ne peut être suspecte. Il s'agit du père de l'empereur régnant, François II :

" L'empereur François, depuis long-temps, languit dans un état habituel de souffrance ; une toux presque constante le fatigue horriblement, et pourtant, au milieu de ses douleurs physiques, au lieu de se résigner au repos que semble lui prescrire la faiblesse de son âge, cet infatigable souverain semble craindre de dérober un moment à ses devoirs. Malgré les bruits désavantageux qu'on affecte de semer sur son compte, principalement dans les libelles anglais, nous nous plaisons à rendre justice aux vertus privées de ce monarque. Par les froids les plus rigoureux, il est toujours debout à cinq heures du matin ; deux fois par semaine, il donne des audiences publiques, des audiences de huit à neuf heures, pendant lesquelles le dernier de ses sujets, un portefaix, un cocher de fiacre, peut l'aborder familièrement et lui demander justice. Il n'est aucun monarque qui pousse à ce point la simplicité, ou pour mieux dire, la bonhomie. Au milieu de la nuit, si le feu se manifeste dans quelque quartier de Vienne, il monte à cheval et se rend en personne, malgré son grand âge, au théâtre du danger, et ne se retire que le dernier, après s'être assuré que la tranquillité est parfaitement rétablie. Aussi le peuple de Vienne qui, dans ses jours de détresse, lui a prodigué tant de preuves de dévouement, lui conserve encore toute son affec-

tion. On ne pousse pas autour de lui des cris tumultueux de *vive l'empereur !* mais tous les yeux s'attachent sur lui avec intérêt ; on épie en silence les changements sinistres ou favorables de son visage, et une expression d'amour et de respect est empreinte sur toutes les physionomies. "

Rien de plus excellent, rien de plus significatif et qui serve mieux à faire comprendre la simplicité bourgeoise de François II et les rapports d'affection et de famille, le mot est juste, qui existaient entre lui et son peuple, que ces audiences dont parle M. Barthélemy. Particulièrement le mercredi de chaque semaine et le matin de bonne heure, il y avait toujours au palais grande foule, composée surtout des classes laborieuses de la société. C'était une justice de paix vraiment paternelle, où personne n'était condamné, où tout venant était admis devant le magistrat impérial sans billet, sans huissiers, sans contrôle. La proverbiale insolence des laquais s'humanisait : ainsi le voulait le maître. L'artisan le plus obscur, le plus pauvre, n'avait qu'à dire qu'il *avait à parler à l'empereur*, et les portes des salons dorés lui étaient toutes grandes ouvertes. Là, il trouvait l'empereur, levé dès le point du jour, qui travaillait en l'attendant. Souvent le bon monarque devenait le confident des affaires privées et des secrets de famille ; on le consultait sur toutes choses, et on retirait toujours de lui des conseils d'un grand sens, de bonnes et encourageantes paroles, et souvent des secours plus efficaces encore. Dans ces audiences affectueuses, des deux côtés il se faisait parfois de douces supercheries : de pauvres gens se glissaient dans le grand salon, se tenant à l'écart, ne parlant pas ; et lorsque l'empereur s'approchait de ce dernier groupe, et l'encourageait, disant, selon sa formule paternelle : " Et vous, mes enfants, que puis-je faire pour vous ? " il recevait souvent cette touchante réponse : " Nous n'avons besoin de rien ; croyez-vous donc que nous venons toujours vous demander quelque chose ? Nous sommes venus seulement

pour vous voir de près ; car le bruit courait que vous étiez malade. ”

Ce qu'il y a d'incontesté et d'incontestable, c'est que le peuple autrichien était encore, il y a deux ans, le plus paisible, le plus heureux des peuples. Les impôts y étaient très-modérés, plus modérés qu'en aucune partie de l'Europe. On ne voyait pas un seul mendiant à Vienne, ni même dans presque toutes les parties de l'empire ; en pourrait-on dire autant de notre France républicaine ? L'administration à Vienne prenait un souci vraiment paternel de la classe pauvre. Les institutions charitables ou *philanthropiques*, si l'on trouve cela mieux, y abondent et sont très-libéralement régies et dotées. La peine de mort est très-rarement infligée en Autriche, et elle ne s'applique que dans le cas où il y a aveu du coupable. La justice prudente se tient en garde contre les séductions de la parole et les petits piéges de l'audience : on ne plaide que par écrit....

Voilà quelle était l'Autriche, il y a deux ans à peine. Etait-elle donc bien malheureuse et son peuple aussi avec ce gouvernement sage, paternel et même habile dans de certaines limites, qui faisait au peuple une vie douce et calme, un bien-être modeste, un avenir certain ?

Et l'Autriche sera-t-elle beaucoup plus heureuse avec sa presse dévergondée, ses clubs démagogiques et ses barricades ? .... Le peuple sera-t-il beaucoup plus gai, plus content lorsque les valses de Strauss seront remplacées au *Prater* par la Carmagnole, et les bonnes vieilles chansons patriarchales par les cris éraillés, les hurlements fougueux de quelque *Marseillaise* germanique ? Franchement nous en doutons.

Quelques mots pour achever cette esquisse des mœurs viennoises. Ceci s'adresse plus particulièrement aux dames ; il s'agit du triomphe de la mode et de l'élégance française. C'est notre ami qui parle :

“ Depuis la longue paix européenne, nous avons peu

songé à ce peuple qui, de son côté, ne songe pas beaucoup à nous. Cependant, dans les salons, on parle volontiers, à Vienne, notre langue aux étrangers, cette langue qui nous fait partout une patrie en terre civilisée. Nous avons encore conservé là cet ascendant incontesté de la mode française : toute haute élégance vient de Paris. Aussitôt que je descendais de mon logement (hôtel du prince Charles), c'était l'adresse du coiffeur, du bottier, du tailleur français qu'on me mettait d'abord sous les yeux. Ailleurs *mademoiselle Victorine* faisait savoir aux Viennois, et surtout aux Viennoises, qu'elle arrivait de Paris avec un nouvel assortiment tout frais de modes *de distinction*. Mlle Victorine faisait *le chapeau ;* Mlle Victorine faisait *la robe ;* Mlle Victorine faisait *le corset*.... et que ne faisait pas Mlle Victorine ! "

" Cela me rappelle qu'ayant séjourné quelque peu à Edimbourg, j'y rencontrais partout deux choses, alors nouvelles et récemment venues de France : le vaudeville des *Pommes de terre malades* et la *Polka !* .... "

Ceci, soit dit en passant, est un peu humiliant pour notre révolution française ; si elle fait le tour du monde, c'est en compagnie des *Pommes de terre malades* et de la *Polka*.

J. B.



BEAUX-ARTS.



NOTRE-DAME DE PARIS.

Notre-Dame, église cathédrale de Paris, est située près de l'extrémité orientale de l'île de la Cité. Ce fut Maurice de Sully,—un pauvre enfant du peuple dont les circonstances firent un évêque,—qui entreprit l'entière reconstruction de l'église métropolitaine de Paris. Les travaux en furent commencés vers l'an 1169. En 1182, le grand autel fut consacré par Henry, légat du Saint-Siége.

Puis Maurice mourut, et ce fut un maçon, du nom de *Jean de Chelles*, qui continua son œuvre. D'autres encore lui succédèrent dans l'accomplissement de cette entreprise gigantesque. Les travaux durèrent près de deux cents ans. Cette église offre donc par elle-même le résumé des diverses transformations de l'architecture au moyen-âge. C'est en parlant de *Notre-Dame* que Victor Hugo disait :

« Ces édifices de la transition du roman au gothique ne sont pas moins précieux à étudier que les types purs. Ils expriment une nuance de l'art qui serait perdue sans eux : c'est la greffe de l'ogive sur le plein cintre. Notre-Dame est, en particulier, un curieux échantillon de cette variété. Chaque face, chaque pierre du vénérable monument est une page non-seulement de l'histoire du pays, mais encore de l'histoire de la science et de l'art. Ainsi, pour n'indiquer ici que les détails principaux, tandis que la petite porte rouge atteint presque aux limites des grâces gothiques du quinzième siècle, les piliers de la nef, par leur volume et leur gravité, reculent jusqu'à l'abbaye carlovingienne de Saint-Germain-des-Prés. On croirait qu'il y a six siècles entre cette porte et ces piliers. Il n'est

" pas jusqu'aux hermétiques qui ne trouvent dans les sym-
" boles du grand portail un abrégé satisfaisant de leur
" science. Ainsi, l'abbaye romane, l'église philosophale,
" l'art gothique, l'art saxon, le lourd pilier rond, qui rap-
" pelle Grégoire VII, le symbolisme hermétique, par lequel
" Nicolas Flamel préludait à Luther, l'unité papale, le
" schisme, tout est confondu, combiné, amalgamé dans
" Notre-Dame. Cette église centrale et génératrice est,
" parmi les vieilles églises de Paris, une sorte de chimère ;
" elle a la tête de l'une, les membres de celle-là, la croupe
" de l'autre, quelque chose de toutes . . . ."

L'édifice de Notre-Dame est fondé sur pilotis. Ses dimensions furent mises en vers, qu'on grava sur une table de cuivre placée contre un des piliers :

Si tu veux savoir comme est ample
La Notre-Dame, le grand temple,
Il y a, dans œuvre, pour le seur,
Dix-et-sept toises de hauteur ;
Sur la largeur de vingt-quatre,
Et soixante-cinq, sans rabattre,
A de long ; aux tours haut montées,
Trente-et-quatre sont bien comptées ;
Le tout fondé sur pilotis,
Aussi vrai que je te le dis.

La façade a 120 pieds de développement. Elle présente, au rez-de-chaussée, trois portiques de forme et de hauteur inégales. Les portiques qui se voient aux deux extrémités sont surmontés par deux grosses tours carrées, hautes chacune de 204 pieds, depuis le sol jusqu'à leur terrasse supérieure. Elles sont l'ouvrage d'un serrurier nommé *Biscornet*. Cet ouvrage parut si merveilleux, qu'on pensa généralement que le diable s'en était mêlé. Voici, à ce sujet, le conte populaire accrédité au moyen-âge :

" Un garçon serrurier, qui se présentait à la maîtrise,
" fut chargé de ferrer les portes de Notre-Dame. Effrayé
" de ce travail, qu'il regardait comme au-dessus de ses
" forces, il était en proie au plus violent désespoir, lors-
" qu'un homme lui apparaît qui s'offre de se charger de
" cette tâche, à condition que l'ouvrier se donnera à lui
" corps et âme. L'offre est acceptée, et, dès le lende-
" main, les deux portes latérales du portail sont fermées.

" Cet homme, dit la légende, était le diable, et voilà
" pourquoi il ne ferra que les deux portes de côté. Quant
" à celle du milieu, c'était par-là que passait la procession
" du Saint-Sacrement, et le diable eut peur."

Dans la tour du sud, est placée la fameuse cloche dite *le bourdon*, qu'on ne sonne que dans les grandes fêtes. Elle pèse près de trente-deux milliers. Elle fut solennellement baptisée en 1685. Louis XIV et son épouse furent ses parrain et marraine. Le battant pèse 1,952 kilog.

L'intérieur de l'église est vaste et imposant, il présente une nef, un chœur, et un double rang de bas-côtés, divisés par cent vingt-trois gros piliers qui supportent les voûtes en ogives. Tout autour de la nef et du chœur, et au-dessus des bas-côtés, règne une galerie ornée de cent huit petites colonnes, chacune d'une seule pierre ; c'est là que se placent les spectateurs lors des cérémonies extraordinaires.

L'église est éclairée par cent treize vitraux. Le chœur, pavé en marbre, a 115 pieds de long sur 35 de large. Six anges en bronze, portant chacun les instruments de la Passion, et posés sur des socles de marbre blanc, sont aux côtés de l'autel. Ce sanctuaire est entouré d'une belle grille en fer poli et doré, exécutée en 1809.

Les chapelles situées derrière le chœur sont surtout remarquables par les tombeaux qu'elles possèdent. Dans l'une on voit le tombeau du comte d'Harcourt, mort en 1769 ; dans une autre on a placé le mausolée en marbre du cardinal de Belloi, archevêque de Paris.

L'église est tout entière pavée de carreaux blancs et noirs. La charpente du comble a 356 pieds de long, 37 de large et 30 de hauteur ; elle est recouverte de 1,236 tables de plomb, chacune longue de 10 pieds, large de 3, épaisse de 2 lignes, et dont l'ensemble pèse 420,240 livres.

On restaure en ce moment la chapelle qui donne sur le quai et touche au cloître de Notre-Dame. Cette chapelle, remarquable par sa gracieuse architecture, est en grande partie de création moderne.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

[illegible]

